

présence du futur

roger zelazny

la main d'oberon



denoël

ROGER ZELAZNY

La main d'Obéron

Roman

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR PHILIPPE HUPP



DENÖEL

Titre original :
THE HAND OF OBERON
(Doubleday & Co. NY)

© *by Roger Zelazny, 1976*
et pour la traduction française
© *by Éditions Denoël, 1979.*
19, rue de l'Université, 75007 Paris

*À Jay Haldeman,
amitiés et artichauts.*

1.

Fulgurante vision, à la mesure de ce curieux soleil...

Elle était là... Exposée à toute cette lumière, alors que jusqu'à ce jour je ne l'avais vue que dans les ténèbres, s'illuminant elle-même : la Marelle, la grande Marelle d'Ambre projetée sur un plateau ovale, au-dessous et au-dessus d'un étrange ciel-océan.

... Et je sus, peut-être en vertu de ce qui, en moi, nous rattachait, que ce devait être la vraie. Cela signifiait donc que la Marelle d'Ambre n'était que sa première ombre. Autrement dit...

Autrement dit, Ambre elle-même n'était qu'une ombre (très particulière, certes) car la Marelle n'apparaissait jamais hors du royaume d'Ambre, de Rebma et de Tir-na Nog'th. Ce qui voulait dire que l'endroit où nous venions d'arriver était, selon les lois de la logique, la véritable Ambre.

Je me tournai vers Ganelon qui souriait, barbe et cheveux en bataille fondant sous l'impitoyable lumière, et lui demandai :

— Comment savais-tu ?

— Tu sais que deviner est un art que je maîtrise très bien, Corwin, me répondit-il. Or je me souviens avec précision de tout ce que tu m'as dit sur les règles qui régissent Ambre, sur son ombre et celle de vos luttes qui sont projetées d'un monde à l'autre. En songeant à la route noire, je me suis souvent demandé si quelque chose pouvait avoir jeté une telle ombre en Ambre elle-même. Et je me suis dit que ce quelque chose devait être extrêmement fondamental, puissant et secret. » Il désigna le paysage devant nous. « Comme ceci.

— Continue », lui dis-je.

Il changea d'expression et haussa les épaules.

« Il devait donc y avoir un niveau de réalité plus profond que votre Ambre, reprit-il, là où le méfait a été commis. Ta créature nous a conduits à un endroit qui semble correspondre au niveau en question, et cette tache sur la Marelle a l'air d'être le méfait en question. Tu es toujours d'accord avec moi, n'est-ce pas ? »

Je hochai la tête.

« J'ai été surpris par ta perspicacité plus que par la conclusion elle-même, lui dis-je.

— J'ai une longueur de retard », avoua Random, un peu plus loin à ma droite, « mais effectivement, c'est une impression que je ressens jusque dans les intestins, pour rester poli. J'ai la certitude que les fondations de notre monde se trouvent là, devant nous.

— Il est quelquefois plus facile de voir les choses de l'extérieur que de l'intérieur », observa généreusement Ganelon.

Random me lança un regard avant de se remettre à contempler le spectacle.

« Crois-tu que les choses risquent encore de changer, me demanda-t-il, si nous descendons regarder tout cela de plus près ?

— Il n'y a qu'un seul moyen de s'en assurer, dis-je.

— Dans ce cas, en file indienne. Je prends la tête.

— D'accord. »

Random guida sa monture sur la droite, sur la gauche, sur la droite, et sans jamais cesser de zigzaguer nous parvînmes petit à petit, au pied de la muraille. Je suivais Random, et précédais Ganelon ; depuis l'aube, nous conservions toujours le même ordre.

« Cela m'a l'air assez stable, lança Random en se retournant.

— Pour l'instant, oui, fis-je.

— Il y a une espèce d'ouverture dans les rochers, plus bas. »

Je me penchai. Une entrée de caverne apparaissait sur la droite, au niveau de la plaine ovale. Sa situation l'avait dissimulée à nos regards lorsque nous nous trouvions sur les hauteurs.

« Nous allons passer à proximité, dis-je.

— ...rapidement, silencieusement et prudemment », ajouta Random en dégainant son épée.

Je tirai Grayswandir de son fourreau tandis qu'un tournant plus haut, Ganelon m'imitait.

Nous dûmes nous diriger une fois de plus à gauche, de sorte que nous ne parvînmes pas jusqu'à l'ouverture. Néanmoins nous passâmes à quatre ou cinq mètres de là, et je décelai alors une odeur désagréable que je ne pus reconnaître. Les chevaux, eux, s'y révélèrent plus sensibles, à moins qu'ils ne fussent pessimistes par nature, car ils devinrent réticents et se mirent à renâcler, inquiets, les oreilles plates et les naseaux dilatés. Cependant, ils se calmèrent dès que nous eûmes commencé à nous éloigner de ce lieu, après avoir obliqué, et ne manifestèrent pas la moindre nervosité jusqu'à la fin de notre descente. Mais une fois en bas, lorsque nous voulûmes nous diriger vers la Marelle endommagée, ils refusèrent de s'en approcher.

Random descendit de cheval, avança jusqu'au bord du dessin et là, se mit à le contempler. Quelques instants plus tard, il déclara sans se retourner :

« Si je m'en tiens à ce que nous savons, j'en déduis qu'elle a été délibérément endommagée.

— C'est aussi mon avis, dis-je.

— Il est également évident que nous avons été menés jusqu'ici pour une raison bien précise.

— Je ne te le fais pas dire.

— Dans ce cas, il n'est pas nécessaire d'avoir une imagination délirante pour en conclure que la raison de notre présence ici est de déterminer comment la Marelle a été endommagée et de voir ce qu'on peut faire pour la réparer.

— C'est possible. Quel est ton diagnostic ?

— Rien pour l'instant. »

Il longea le périmètre du dessin vers la droite, où apparaissait l'espèce de tache. Rengainant mon épée, je me préparais à descendre de cheval lorsque Ganelon s'avança et posa sa main sur mon épaule.

« Je suis capable de me débrouiller seul... », fis-je aussitôt.

Mais ignorant ma protestation, il me dit : « Corwin, il semble qu'il y ait une petite irrégularité vers le centre de la Marelle. On dirait que cela ne fait pas partie du...

— Où ? »

Il tendit l'index, et mon regard se porta dans la direction indiquée.

Il y avait effectivement près du centre un objet étranger. Un morceau de bois ? Une pierre ? Un bout de papier... ? À cette distance, impossible de savoir.

« Je le vois », dis-je.

Nous descendîmes de cheval pour nous diriger vers Random qui, accroupi à l'extrême droite du dessin, examinait la ternissure.

« Ganelon a repéré quelque chose vers le centre », lui dis-je.

Random hocha la tête.

« Je l'avais remarqué, répondit-il. J'étais simplement en train de calculer le meilleur moyen d'aller voir ça de plus près. L'idée de traverser à pied une Marelle endommagée ne m'enchantait pas, mais d'un autre côté, je me demandais quels risques je courrais en essayant d'entrer par la partie noircie. Qu'en penses-tu ?

— Si la résistance est semblable à ce qu'elle est chez nous, répondis-je, il faudrait du temps pour franchir la Marelle. Nous avons aussi appris qu'il est mortel de s'en écarter... or je serais contraint de le faire une fois parvenu à la tache. D'un autre côté, comme tu dis, en marchant sur le noir je risque d'alerter nos ennemis. Alors...

— Alors vous n'irez là-bas ni l'un ni l'autre, fit brusquement Ganelon. C'est moi qui vais y aller. »

Et sans attendre notre réponse, il s'élança, traversa le secteur noir jusqu'au centre où il s'arrêta pour ramasser un petit objet avant de rebrousser chemin.

Un instant plus tard, il se tenait à nos côtés.

« C'était plutôt risqué », dit Random.

Il hocha la tête.

« Mais si je ne l'avais pas fait, vous seriez encore en train de discuter. » Là-dessus, il leva et tendit la main. « À présent, que faites-vous de ça ? »

Il tenait un poignard sur lequel se trouvait empalé un rectangle de carton taché. Je le lui pris.

« On dirait un Atout, fit Random.

— Oui. »

Je libérai la carte et passai le doigt sur les déchirures pour lui donner meilleur aspect. L'homme que j'y voyais m'était à demi familier – ce qui signifiait, bien entendu, qu'il m'était à demi étranger. Les cheveux blonds, bien nets, les traits assez fortement marqués, un petit sourire, et la carrure pas très solide.

Je secouai la tête.

« Je ne le connais pas, dis-je.

— Montre-le-moi. »

Random prit la carte et fronça les sourcils.

« Non », dit-il au bout de quelques minutes. « Moi non plus. J'ai presque l'impression qu'il me rappelle quelqu'un, mais... Non. »

À cet instant précis, les chevaux renouvelèrent leurs protestations, mais avec beaucoup plus d'énergie cette fois. Et nous n'eûmes qu'à nous tourner légèrement pour apprendre la raison de leur malaise, car celle-ci avait choisi ce moment pour émerger de la caverne.

« Grands dieux », dit Random.

J'étais d'accord avec lui.

Ganelon s'éclaircit la voix, dégaina son épée et demanda calmement : « Est-ce que quelqu'un sait ce que c'est ? »

Pour autant que je pusse en juger, la créature avait tout du serpent en raison de ses mouvements et du fait que sa queue épaisse et longue était apparemment la continuation de son corps fin et allongé, plutôt qu'un simple appendice. Elle se déplaçait toutefois sur quatre pattes à double articulation, et ses pieds de grande taille présentaient des griffes bien sinistres. À chaque pas elle balançait de gauche à droite sa tête pourvue d'un bec, dévoilant tour à tour ses yeux bleu pâle. Elle portait repliées contre ses flancs de grandes ailes pourpres dont la peau avait un aspect de cuir. Elle n'avait ni poils ni plumes, mais des écailles couvraient par endroits son poitrail, le haut de ses membres, son dos ainsi que sa queue. De la pointe de son bec-baïonnette à l'extrémité retorse de sa queue, elle devait mesurer un peu plus de trois mètres. Elle produisait en se déplaçant un léger tintement, et j'entrevis au niveau de sa gorge l'éclat d'un objet brillant.

« Ce que je connais de plus proche, observa Random, c'est une bête héraldique – le griffon. Mais celle-ci est pourpre, et elle a la peau nue.

— En tout cas, rien à voir avec notre aigle national », dis-je en dégainant Grayswandir dont j'agitai la pointe en direction de la tête du monstre.

Une langue fourchue jaillit alors de sa gueule ; il leva ses ailes de quelques centimètres puis les laissa retomber. Tout en progressant, il balançait la tête de gauche à droite tandis que sa queue décrivait un mouvement inverse. Ondulant ainsi, son corps produisait un effet quasiment hypnotique.

La créature semblait cependant s'intéresser davantage aux chevaux qu'à nous, car le chemin qu'elle suivait passait bien loin de nous pour la mener vers l'endroit où nos montures apeurées tremblaient et piaffaient. J'avançai et lui barrai le passage.

C'est alors qu'elle se cabra.

Aussitôt, ses ailes se déployèrent comme une paire de voiles soudainement happées par une rafale de vent.

Dressée sur ses pattes de derrière, elle nous dominait et paraissait maintenant occuper quatre fois plus de place qu'auparavant. Elle poussa alors un effroyable hurlement de combat ou de défi qui retentit à mes oreilles, puis abaissa brusquement ses ailes et bondit, flottant momentanément dans les airs.

Les chevaux effarouchés s'enfuirent au galop. La créature était hors de notre portée, et c'est alors seulement que je compris pourquoi j'avais entendu un tintement et vu quelque chose briller. La bête était retenue par une longue chaîne qui disparaissait à l'intérieur de la caverne. Aussitôt, je me posai une question dont l'intérêt ne me semblait pas purement académique : quelle était la longueur de sa laisse ?

Sifflant, battant des ailes, la créature retomba ; son élan insuffisant ne lui avait pas permis de s'envoler véritablement. En me retournant, je vis alors que Star et Firedrake s'enfuyaient vers l'autre bout de la plaine ovale, tandis que Iago, la monture de Random, avait détalé en direction de la Marelle.

Après un nouveau bond, la bête se tourna comme pour se préparer à poursuivre Iago, puis elle eut l'air de nous examiner

une fois de plus et se figea. Elle s'était considérablement rapprochée et se trouvait maintenant à moins de quatre mètres de nous ; relevant la tête, elle montra son œil droit, puis ouvrit le bec et émit un léger croassement.

« Si on passait à l'attaque ? dit Random.

— Non, attends. Son comportement a quelque chose de bizarre. »

Pendant que je parlais, la créature avait baissé la tête, gardant les ailes déployées mais basses. Elle frappa trois fois le sol de son bec, et releva la tête, avant de replier partiellement ses ailes. Sa queue tressaillit avant de fouetter vigoureusement l'air de gauche à droite ; la bête ouvrit alors son bec et émit un nouveau croassement.

Mais à cet instant, notre attention fut attirée ailleurs.

Iago avait pénétré à l'intérieur de la Marelle, bien à côté de la partie noircie, et après avoir parcouru cinq ou six mètres, en position oblique par rapport aux lignes de force, il fut pris près de l'un des points du Voile comme un insecte sur un morceau de papier tue-mouches. Des étincelles jaillirent autour de lui ; il se mit à hennir de terreur, et sa crinière se dressa.

Aussitôt, juste au-dessus, le ciel s'assombrit. Ce n'était pas un nuage de vapeur d'eau cependant qui venait d'apparaître, mais une formation parfaitement circulaire, rouge en son centre et jaune sur les bords, qui tournait dans le sens des aiguilles d'une montre. Et parvint à nos oreilles un son semblable à celui d'un carillon, suivi d'un épouvantable grondement.

Iago se débattait en hennissant furieusement. Il parvint à libérer sa jambe avant droite, mais se retrouva pris tandis qu'il dégageait sa jambe gauche. Les étincelles avaient maintenant atteint ses flancs et comme s'il s'agissait de gouttelettes d'eau, il s'ébrouait pour tenter de s'en défaire. Son corps tout entier était désormais enveloppé d'une lueur douce.

Le grondement s'amplifia et de petits éclairs se mirent à jaillir du cœur de la nuée rouge, au-dessus de nous. À cet instant, un cliquetis attira mon attention et, baissant les yeux, je vis que le griffon pourpre s'était discrètement déplacé pour s'accroupir entre nous et le phénomène bruyant et rougeoyant.

Telle une gargouille, il contemplait le spectacle et nous tournait le dos.

C'est alors que Iago dégagea ses deux pattes de devant et recula. La lueur dans laquelle il baignait ainsi que ses contours flous et piqués d'étincelles lui donnaient un aspect un peu irréel. Peut-être hennissait-il, mais le grondement incessant noyait tous les autres bruits.

Une colonne descendit tout à coup de la nuée avec une incroyable rapidité, une colonne étincelante d'où s'échappait une plainte aiguë. Elle toucha le cheval qui battait en retraite. En l'espace de quelques secondes, les contours de l'animal prirent des proportions immenses, tout en devenant de plus en plus minces. Et le cheval disparut. Comme un objet en parfait équilibre, la colonne demeura un instant sur place, puis le son commença à s'estomper.

La colonne s'éleva lentement au-dessus de la Marelle et, parvenue à une certaine hauteur – celle d'un homme, peut-être –, elle remonta aussi vite qu'elle était descendue.

La plainte cessa. Le grondement s'apaisa. À l'intérieur du cercle, les éclairs en miniature s'évanouirent. La formation tout entière se mit à pâlir et à tourner plus lentement. Un instant plus tard, ce n'était plus qu'une tache sombre. Quelques secondes encore, et elle avait complètement disparu.

J'eus beau regarder : aucune trace de Iago.

« Ne me demande pas ce qu'il est devenu », dis-je lorsque Random se tourna vers moi. « Je n'en sais pas plus que toi. »

Il hocha la tête, puis porta son regard en direction de notre petit copain rouge qui agitait bruyamment sa chaîne.

« Que fait-on de lui ? me demanda-t-il en tripotant son épée.

— J'ai eu la nette impression qu'il essayait de nous protéger, dis-je en avançant d'un pas. Couvre-moi. Je veux tenter quelque chose.

— Es-tu sûr de pouvoir te déplacer assez vite ? Avec cette blessure...

— Ne t'en fais pas », fis-je avec une assurance légèrement exagérée, et je me dirigeai vers la Marelle.

Il n'avait pas tort au sujet de la blessure de couteau dans mon côté gauche. La plaie n'étant pas encore parfaitement

cicatrisée, je ressentais encore une douleur sourde et un tiraillement lorsque je bougeais. Mais Grayswandir se trouvait toujours dans ma main droite, et en cet instant je me sentais pleinement disposé à me fier à mon instinct. Par le passé, j'avais déjà agi de la sorte à plusieurs reprises, avec de bons résultats. Il y a des fois où ces coups de poker ont l'air tout à fait calculés.

Random me dépassa et se plaça plus loin, à ma droite. Je me mis de profil et tendis la main gauche, comme pour approcher un chien qu'on ne connaît pas, tout doucement. Notre compagnon héraldique s'était relevé, et voici qu'il se retournait.

Se retrouvant face à nous, il examina Ganelon qui se trouvait à ma gauche, puis regarda ma main et baissa la tête pour frapper le sol de son bec, comme il l'avait fait auparavant, en gargouillant doucement. Puis, relevant la tête, il tendit lentement le cou, agita sa longue queue, toucha mes doigts avec son bec, et recommença. Je plaçai avec précaution ma main sur sa tête. Sa queue fouetta l'air de plus belle, mais sa tête demeura immobile. Je me mis à lui gratter gentiment l'encolure ; il tourna alors lentement la tête, comme si cela lui plaisait. Je retirai ma main et reculai d'un pas.

« Je crois que nous sommes amis, dis-je doucement. À ton tour d'essayer, Random.

— Tu plaisantes ?

— Non, je suis sûr que tu ne risques rien. Essaie.

— Et, si jamais tu te trompes ?

— Je te ferai mes excuses.

— Formidable. »

Il avança et présenta sa main. La bête demeura pacifique.

« D'accord », me dit-il trente secondes plus tard environ, tout en continuant de caresser l'encolure du griffon, « qu'est-ce que cela prouve ?

— Que c'est un chien de garde.

— Qui garde quoi ?

— La Marelle, apparemment.

— Je te dirai franchement que son travail laisse à désirer », me dit Random en revenant vers moi. Il indiqua d'un geste de la main la zone sombre. « Ce qui n'a rien d'étonnant, s'il se montre

aussi amical à l'égard de tout ce qui ne mange pas d'avoine et ne hennit pas.

— Je crois qu'il est tout à fait capable de faire la différence. Il est aussi possible qu'il ait été placé ici après que la Marelle eut été endommagée, afin de la préserver de toute autre action malveillante.

— Qui l'aurait mis là ?

— J'aimerais bien le savoir moi-même. Quelqu'un de notre côté, apparemment.

— Tu peux maintenant mettre encore une fois ta théorie à l'épreuve en laissant Ganelon l'approcher. »

Ganelon ne bougea pas d'un centimètre.

« Vous avez peut-être une odeur de famille, dit-il finalement, et il ne laisse donc passer que les Ambriens. Alors si vous permettez, j'aime autant m'abstenir.

— D'accord. Cela n'a pas tellement d'importance. Jusqu'à présent, tes suppositions se sont révélées exactes ; quelle est ton interprétation des faits ?

— Des deux groupes qui convoitent le trône, dit-il, celui qui comprend Brand, Fiona et Bleys est le mieux informé de la nature des forces qui dominent Ambre. Brand ne vous a pas donné de détails – à moins que vous n'ayez omis des incidents qu'il aurait rapportés –, mais j'ai le sentiment que la détérioration subie par la Marelle correspond au moyen par lequel leurs alliés ont réussi à accéder à votre royaume. Le travail a été fait par un ou plusieurs d'entre eux, et c'est ce qui a créé le passage noir. Si cette espèce de chien de garde réagit d'une certaine manière à une odeur de famille ou à un signe d'identification que vous portez tous, il est parfaitement possible qu'il se trouve ici depuis le début et qu'il n'ait pas jugé utile de s'attaquer aux intrus.

— Possible, observa Random. As-tu la moindre idée de la méthode utilisée ?

— Peut-être. Je vais te laisser faire la démonstration, si tu es d'accord.

— En quoi est-ce que cela consiste ?

— Venez par ici », répondit-il. Il nous tourna le dos et alla se placer au bord de la Marelle.

Je le suivis, tout comme Random. Le griffon de garde s'accroupit à mes côtés.

Ganelon se retourna et tendit la main.

« Corwin, pourrais-tu me donner la dague que j'ai rapportée ?

— La voici. » Je la tirai de mon ceinturon et la lui donnai.

« Je voudrais bien savoir en quoi ça consiste, répéta Random avec insistance.

— Il faut faire couler le sang d'Ambre, rétorqua Ganelon.

— Je ne peux pas dire que cette idée m'emballa, dit Random.

— Pique-toi simplement le doigt, dit Ganelon en lui tendant le poignard, et laisse tomber une goutte sur la Marelle.

— Que se passera-t-il ?

— Essaie, on verra bien. »

Random me regarda et me demanda : « Qu'est-ce que tu en dis ?

— Vas-y, on verra. Ça m'intrigue. »

Il hocha la tête. « D'accord. »

Il prit la dague que lui tendait Ganelon, se piqua le bout de l'auriculaire gauche et pressa ensuite son doigt en le tenant au-dessus de la Marelle. Une minuscule perle pourpre apparut, enfla, tressaillit puis tomba.

Aussitôt qu'elle eut touché le sol, une bouffée de fumée s'éleva au même endroit, accompagnée d'un léger craquement.

Random, apparemment éberlué, s'écria : « Par tous les diables ! »

Une petite tache venait d'apparaître. Elle s'étendit doucement et finit par avoir approximativement la dimension d'un demi-dollar.

« Voilà, fit Ganelon. C'est comme ça que ça s'est passé. »

Cette petite tache était en effet la réplique, en miniature, de l'immense marque qui se trouvait à notre droite, plus loin. Le griffon de garde émit une plainte et recula en balançant la tête et en nous regardant d'un air inquiet.

« Du calme, l'ami. Du calme, dis-je en tendant la main pour l'apaiser une fois de plus.

— Mais qu'est-ce qui a pu produire une si grande... », commença Random, mais il n'acheva pas sa phrase. Il hocha doucement, la tête.

« C'est bien la question que je me pose, dit Ganelon.

Je ne vois pas de marque à l'endroit où ton cheval a été détruit.

— Le sang d'Ambre, dit Random. On dirait que tu es particulièrement intuitif aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Demande à Corwin de te parler de la Lorraine, l'endroit où j'ai si longtemps habité, l'endroit où s'est développé le cercle noir. Bien que je ne les détecte qu'à une certaine distance, je suis sensible aux effets de ces pouvoirs. Ces éléments sont devenus plus clairs pour moi au fur et à mesure que vous m'appreniez les détails. Et maintenant que je connais mieux les différents mécanismes, j'ai effectivement des intuitions. Demande à Corwin ce qu'il pense de l'esprit de son général.

— Corwin, me dit Random, donne-moi l'Atout percé. »

Je le retirai de ma poche et le redressai. Les taches qui le marquaient me parurent plus sinistres qu'avant. Puis une autre chose me frappa : je n'étais pas convaincu que cette carte avait été exécutée par Dworkin, sage, mage, artiste et ancien mentor des enfants d'Obéron. Jusqu'à cet instant, il ne m'était pas venu à l'idée qu'une autre personne eût pu être capable de fabriquer un Atout. Or si le style de celui-ci me paraissait vaguement familier, ce n'était pas l'œuvre de Dworkin. Où donc avais-je déjà vu ce trait sûr, moins spontané que celui du maître, comme si le moindre mouvement avait été intellectualisé avant que le crayon touche le papier ? Un autre détail me semblait curieux : la qualité de l'idéalisation n'était pas la même que celle de nos propres Atouts, presque comme si l'artiste, au lieu de s'inspirer d'un sujet vivant, s'était servi de vieux souvenirs, d'aperçus ou de descriptions.

« Corwin, l'Atout. S'il te plaît », dit Random.

J'eus un geste d'hésitation. Quelque chose dans le ton de sa voix semblait me suggérer qu'il avait une longueur d'avance sur moi à propos d'une question importante, et cette impression me déplaisait énormément.

« J'ai cajolé le petit monstre pour te faire plaisir, et je viens de verser mon sang pour notre cause, Corwin. Allez, donne-le-moi. »

Je lui tendis la carte ; mon malaise ne fit que croître quand je le vis la tenir en fronçant les sourcils. Pourquoi étais-je brusquement devenu l'idiot de la bande ? Se pouvait-il qu'une nuit à Tir-na Nog'th ralentisse l'activité cérébrale ? Pourquoi...

Random se mit à jurer. Jamais au cours de ma longue carrière militaire, je n'avais entendu un chapelet de blasphèmes aussi long.

« Qu'y a-t-il ? demandai-je enfin. Je ne comprends pas.

— Le sang d'Ambre, me répondit-il finalement. Tu comprends, ceux qui ont fait ça ont d'abord traversé la Marelle, puis ils se sont placés au milieu et ils l'ont contacté avec cet Atout. Quand il a répondu à l'appel et que le contact s'est fait, ils l'ont poignardé. C'est son sang, en coulant, qui a effacé la Marelle, comme le mien l'a fait ici. »

Il se tut et se mit à inspirer profondément, plusieurs fois.

« Ça sent le rituel, dis-je.

— Au diable, leurs rituels ! Qu'ils aillent tous au diable ! L'un d'eux va mourir, Corwin. Je vais le tuer... ou la tuer, si c'est une femme.

— Mais je ne comprends toujours pas...

— Je suis un imbécile, j'aurais dû le remarquer tout de suite. Regarde ! Regarde bien ! »

Il me lança l'Atout percé. Je l'examinai. Je ne voyais toujours pas.

« Maintenant, regarde-moi ! me dit-il. Regarde-moi ! »

Je le regardai, puis je regardai de nouveau la carte.

C'est alors que je compris ce qu'il voulait dire.

« Je n'ai jamais été rien d'autre pour lui qu'un souffle de vie dans les ténèbres, dit-il. Mais c'est de mon fils qu'ils se sont servis. Cette image, ça ne peut être que Martin. »

2.

Debout à côté de la Marelle brisée avec, sous les yeux, l'image d'un homme qui peut-être était le fils de Random, qui peut-être avait été tué d'un coup de couteau porté depuis un point situé à l'intérieur de la Marelle, je me retournai et décidai de passer aussitôt en revue les événements qui m'avaient conduit à cette curieuse révélation. J'avais appris tant de choses nouvelles récemment que tous les faits qui s'étaient produits durant ces dernières années semblaient pour ainsi dire constituer une histoire différente de celle que j'avais vécue sur le moment. Cette nouvelle éventualité, avec tout ce qu'elle pouvait entraîner, venait une fois de plus de modifier la perspective.

Je ne savais même plus mon nom lorsque j'avais repris conscience à Greenwood, une clinique privée du nord de l'État de New York où j'avais passé deux semaines dans le coma à la suite de mon accident. Un accident qui, je l'avais appris depuis peu, avait été préparé par mon frère Bleys après mon évasion de l'hôpital Porter, à Albany, où mon frère Brand avait réussi à me faire admettre tant bien que mal en fournissant de faux certificats psychiatriques. Là, en l'espace de plusieurs jours, j'avais été soumis à de nombreuses séances d'électrochocs qui, malgré des résultats douteux, m'avaient semble-t-il permis de retrouver certains souvenirs. Apparemment, Bleys avait alors pris peur et au moment de mon évasion, il avait tenté de me tuer en tirant dans mes pneus au milieu d'un virage surplombant un lac. Sa tentative aurait été couronnée de succès s'il n'avait été suivi de près par Brand décidé à préserver le capital qui lui tenait lieu d'assurance, c'est-à-dire moi. Il disait qu'il avait alerté la police avant de me tirer du lac et de me donner les premiers soins en attendant les secours. Peu après, ses anciens associés – Bleys et notre sœur Fiona – l'avaient

capturé et enfermé dans une tour gardée en une lointaine contrée d'Ombre.

Il y avait eu deux cabales autour du trône, un complot et un contre-complot, chacun talonnant l'autre et lui infligeant tous les coups possibles. Avec l'appui des frères Julian et Caine, notre frère Éric s'était préparé à prendre le trône laissé depuis longtemps vacant par l'absence inexplicquée de notre père Obéron. Absence inexplicquée, en fait, pour Éric, Julian et Caine. Pour l'autre groupe, comprenant Bleys, Fiona et – au début – Brand, il n'y avait pas de mystère, puisque c'étaient eux qui en étaient responsables. Ils avaient, en effet, créé cette situation de manière à préparer l'accession de Bleys au trône. Mais Brand avait commis une erreur tactique en tentant d'obtenir l'appui de Caine, car celui-ci avait estimé qu'il lui serait plus profitable de soutenir Éric. Brand fut alors surveillé de près, mais il ne trahit pas tout de suite ses associés. Peu de temps après, Bleys et Fiona décidaient de faire appel à leurs alliés secrets pour lutter contre Éric. Redoutant le pouvoir de ces forces, Brand manifesta son désaccord. En conséquence, Bleys et Fiona le rejetèrent. Ne disposant plus d'aucun soutien, il avait alors cherché à rompre totalement l'équilibre des forces en gagnant l'ombre Terre où Éric m'avait abandonné des siècles auparavant. Éric n'avait appris que bien plus tard que je n'étais pas mort, mais devenu totalement amnésique, ce qui était presque aussi bien. Il avait donc chargé sœur Flora de surveiller mon exil, en espérant ne plus entendre parler de cette histoire. Brand me déclara par la suite qu'il m'avait conduit à Porter avec le faible espoir de me faire recouvrer la mémoire et de permettre ainsi mon retour en Ambre.

Tandis que Fiona et Bleys s'occupaient de Brand, Éric s'était mis en rapport avec Flora. Celle-ci avait réussi à me faire sortir de l'hôpital où la police m'avait emmené, pour me placer à Greenwood, où elle avait pour instructions de me garder sous sédatifs pendant qu'Éric organisait en Ambre les préparatifs de son couronnement. Peu après, l'existence idyllique de notre frère Random à Texorami parvint à son terme lorsque Brand réussit à lui transmettre sans passer par les canaux normaux de la famille – c'est-à-dire les Atouts – un message lui demandant

son aide. Tandis que Random, qui avait la chance d'être neutre, se chargeait de ce problème, je trouvais le moyen de m'enfuir de Greenwood, toujours affecté d'une solide amnésie. Après avoir obtenu du directeur de l'établissement, terrorisé, l'adresse de Flora, je me rendis chez elle à Westchester, montai un numéro de bluff relativement compliqué et décidai enfin de m'installer, en qualité d'invité, pour une durée indéfinie. Random, pendant ce temps, s'était efforcé de délivrer Brand, mais sans grand succès. Après avoir supprimé la sentinelle reptilienne placée à l'entrée du donjon, il avait été contraint de fuir devant les gardes qui se trouvaient à l'intérieur, en utilisant l'un des étranges rochers mobiles de la région. Les gardes, une bande d'individus redoutables et pas tout à fait humains, avaient néanmoins réussi à la pourchasser à travers Ombre, exploit normalement impossible pour la plupart des non-Ambriens. Random avait alors gagné l'ombre Terre où je m'évertuais à semer la confusion dans l'esprit de Flora tout en cherchant à éclaircir les circonstances de mes diverses mésaventures. Après avoir reçu l'assurance qu'il se trouverait sous ma protection, Random avait traversé le continent pour me rejoindre, persuadé que les créatures qui le poursuivaient étaient sous mes ordres. Il changea d'avis lorsque je l'aidai à les détruire, mais refusa d'en tirer des conclusions ; il lui semblait en effet que j'essayais de me rapprocher du trône par des manœuvres personnelles. En fait, je n'eus pas à multiplier les ruses pour l'inciter à m'escorter jusqu'en Ambre, en passant par Ombre.

Cette aventure devait se révéler profitable à certains points de vue, mais aussi décevante parfois. Lorsque j'eus enfin dévoilé ma véritable situation, Random et notre sœur Deirdre, que nous avions rencontrée en chemin, me menèrent à Erbma, reflet d'Ambre bâti au fond de l'océan. Là, en franchissant l'image de la Marelle, je pus en grande partie retrouver la mémoire et résoudre par la même occasion le problème de savoir si j'étais véritablement Corwin ou simplement l'une de ses ombres. D'Erbma j'avais ensuite gagné Ambre en utilisant le pouvoir de la Marelle pour effectuer un déplacement instantané. Une fois chez moi, après un duel sans conclusion avec Éric, je me servis

des Atouts pour faire irruption dans l'ancre de mon bien-aimé frère et quasi-assassin, Bleys.

Je me joignis à Bleys pour attaquer Ambre, mais l'affaire fut mal menée et nous perdîmes la bataille. Durant l'engagement final, Bleys disparut dans des conditions qui semblaient devoir lui être fatales, mais à mesure que les informations me parvenaient et que je songeais à ce qui s'était produit, j'eus de plus en plus le sentiment qu'il avait survécu. Quant à moi, fait prisonnier, je dus bien malgré moi assister au couronnement d'Éric, qui dès la fin de la cérémonie me fit crever les yeux et mettre au cachot. Au bout de quelques années dans les donjons d'Ambre, mes yeux avaient fini par se régénérer, alors que ma santé mentale s'était détériorée tout aussi rapidement. Seule l'apparition accidentelle de l'ancien conseiller de Père, Dworkin, dont l'esprit avait encore plus souffert que le mien, me fournit un moyen d'évasion.

Après quoi je m'accordai un peu de repos et résolus de me montrer plus prudent lors de ma prochaine attaque contre Éric. Puis je me rendis en Ombre pour retrouver un vieux pays sur lequel j'avais jadis régné – Avalon – dans l'intention d'y obtenir une substance dont j'étais le seul Ambrien à connaître l'existence, un produit chimique unique, capable de détoner en Ambre. En route, j'avais traversé la Lorraine et y avais retrouvé mon ancien général avalonien en exil, Ganelon, ou quelqu'un qui lui ressemblait énormément. J'y demeurai un certain temps à cause d'un chevalier blessé, d'une jeune fille et d'un danger local curieusement semblable à un phénomène qui se produisait dans les parages mêmes d'Ambre : un cercle noir qui ne cessait de s'agrandir et qui avait un rapport avec la route noire que nos ennemis empruntaient, une menace dont je m'estimais en partie responsable à cause d'une imprécation que j'avais lancée lorsqu'on m'avait rendu aveugle. Je remportai la bataille, perdis la fille et poursuivis mon chemin vers Avalon en compagnie de Ganelon.

L'Avalon que nous atteignîmes se trouvait, nous ne tardâmes pas à l'apprendre, sous la protection de mon frère Bénédict qui était lui-même aux prises avec une situation peut-être liée au phénomène maléfisant de la route et du cercle noir. Bénédict

avait perdu le bras droit au cours du dernier combat, mais il avait remporté sa bataille contre les créatures diaboliques. Après m'avoir mis en garde (il tenait à ce que mes intentions à l'égard d'Ambre et d'Eric restent pures), il nous avait accordé l'hospitalité de son manoir tandis qu'il demeurait quelques jours encore sur le champ de bataille. C'est chez lui que je devais faire la connaissance de Dara...

Dara me déclara qu'elle était l'arrière-petite-fille de Bénédict, dont l'existence n'avait jamais été révélée à Ambre. Elle me fit dire tout ce que je savais d'Ambre, de la Marelle, des Atouts et du pouvoir qui nous permettait de nous déplacer en Ombre. Elle maniait aussi l'épée avec une extrême dextérité. Au retour d'une brève expédition qui me permit d'obtenir une quantité de diamants bruts suffisante pour payer tout ce dont j'allais avoir besoin pour me lancer à l'assaut d'Ambre, nous fîmes un peu l'amour. Le lendemain, munis des produits chimiques nécessaires, Ganelon et moi partîmes pour l'ombre Terre où j'avais vécu mon exil, afin d'y prendre livraison de munitions et armes automatiques manufacturées selon mes spécifications.

Nous eûmes quelques difficultés en chemin, le long de la route noire qui semblait avoir étendu son influence aux mondes d'Ombre. Nous nous montrâmes à la hauteur des obstacles qui se présentèrent, mais je manquai de périr dans un duel m'opposant à Bénédict, qui nous avait poursuivis sans ménager sa monture. Trop furieux pour écouter mes explications, il s'était attaqué à moi dans un petit bois. Bien que maniant l'épée de la main gauche, il m'était supérieur et pour le battre il me fallut employer une ruse et faire appel à une propriété de la route noire qu'il ne connaissait pas. J'étais alors convaincu qu'il voulait ma tête à cause de mon aventure avec Dara, mais il n'en était rien. Les quelques mots que nous pûmes échanger m'apprirent qu'il niait connaître l'existence de cette personne et qu'il nous avait pourchassés car il était persuadé que j'avais assassiné ses serviteurs. Ganelon avait bel et bien découvert des cadavres récents chez Bénédict, dans le bois, mais ignorant leur identité et souhaitant ne pas compliquer davantage nos existences, nous étions convenus de les oublier.

À l'aide de son Atout, je fis venir frère Gérard d'Ambre afin qu'il veillât sur Bénédict, puis repris ma route vers l'ombre Terre en compagnie de Ganelon. Après nous être armés, nous recrutâmes des forces en Ombre et, prêts à attaquer, nous prîmes la route d'Ambre. Mais, à notre arrivée, nous découvrîmes qu'Ambre était déjà assaillie par des créatures venues par la route noire. Mes nouvelles armes ne tardèrent pas à donner l'avantage à Ambre, et au cours de ce combat mon frère Éric périt, me laissant ses problèmes, sa malveillance, et le Joyau du Jugement : une arme permettant de contrôler le temps et dont il s'était servi lorsque j'avais attaqué Ambre avec l'aide de Bleys.

C'est alors que Dara surgit, passa sans s'arrêter, s'enfonça en Ambre, parvint jusqu'à la Marelle et se mit à la traverser, ce qui prouvait bien qu'elle était, d'une manière ou d'une autre, de la famille. Au cours de cette manœuvre, elle laissa toutefois apparaître de curieuses transformations physiques. Lorsqu'elle eut parcouru la Marelle, elle annonça qu'Ambre serait détruite. Et un instant plus tard, elle avait disparu.

Environ une semaine plus tard, frère Caine était assassiné dans des circonstances destinées à faire de moi le coupable. Je tuai son meurtrier, mais ce geste ne pouvait démontrer mon innocence puisque l'unique témoin était ainsi réduit au silence. M'étant toutefois rendu compte qu'il avait la même apparence que les créatures qui avaient poursuivi Random jusque chez Flora, je finis par trouver le temps de m'asseoir pour écouter Random me conter de quelle manière il avait tenté de délivrer Brand de sa tour, et avait échoué.

Plusieurs années auparavant, j'avais laissé Random à Erbma pour me rendre en Ambre et affronter Éric en duel. Après mon départ, Moire, la reine d'Erbma, l'avait alors obligé à épouser une jeune fille de sa cour, aveugle et très jolie : Vialle. Elle voulait notamment le punir d'être parti, quelques années plus tôt, en laissant sa fille Morganthe – qui depuis était morte – enceinte d'un garçon. C'était Martin, cet enfant dont les traits étaient apparemment reproduits sur l'Atout transpercé que Random tenait en ce moment même dans ses mains. Chose

étrange, Random semblait être tombé amoureux de Vialle, et tous deux à présent résidaient en Ambre.

Après avoir quitté Random, je pris le Joyau du Jugement et l'emmenai au centre de la Marelle. Là, je suivis les instructions partielles que j'avais reçues, de manière à l'accorder en fonction de ma personnalité. J'éprouvai au cours de l'expérience d'étranges sensations avant de réussir à maîtriser la première de ses fonctions : la faculté de contrôler les phénomènes météorologiques. J'interrogeai ensuite Fiona sur les circonstances de mon exil. Son récit me parut honnête et il concordait avec les éléments déjà en ma possession ; j'eus toutefois l'impression qu'elle cherchait à dissimuler certains détails concernant l'époque de mon accident. Elle me promit néanmoins d'identifier l'assassin de Caine comme étant l'une des créatures que Random et moi avions combattues chez elle, à Westchester, et m'assura qu'elle me soutiendrait en toutes circonstances.

Au moment où Random m'avait conté son histoire, j'ignorais encore l'existence des deux factions et leurs machinations. J'avais donc estimé que si Brand était encore en vie, il était primordial de le sauver, ne fut-ce qu'en raison du fait qu'il possédait manifestement des renseignements dont quelqu'un voulait éviter la diffusion. J'élaborai un plan et retardai légèrement son exécution afin de ramener, avec Gérard, le corps de Caine en Ambre ; Mais Gérard en profita pour m'assommer à coups de poing, juste au cas où j'aurais oublié qu'il en était capable, afin de donner plus de poids à ses mots lorsqu'il m'informa qu'il me tuerait personnellement s'il se révélait que j'étais le responsable des malheurs d'Ambre. Jamais un match diffusé en circuit fermé n'avait eu un public aussi choisi et restreint. Toute la famille put en effet assister au combat par l'intermédiaire de l'Atout de Gérard, qui avait tenu à prendre cette précaution au cas où, étant véritablement le coupable, j'aurais décidé de me libérer de sa menace en effaçant son nom de la liste des vivants. Puis nous reprîmes notre chemin jusqu'au Bosquet de la Licorne, où nous exhumâmes Caine. À cette occasion, nous eûmes la possibilité d'entrevoir réellement, l'espace de quelques secondes, la légendaire licorne d'Ambre.

Le soir même, nous nous réunîmes dans la bibliothèque du palais d'Ambre – nous, c'est-à-dire Random, Gérard, Bénédicte, Julian, Deirdre, Fiona, Flora, Llewella et moi-même – afin de mettre à l'épreuve mon plan destiné à retrouver Brand. Il consistait à tenter de le contacter tous en même temps en se servant de son Atout. Et nous réussîmes.

Nous pûmes le joindre et parvînmes à le transporter en Ambre. Mais au milieu de l'excitation générale, alors que nous nous pressions autour de Gérard qui achevait de l'amener parmi nous, quelqu'un planta une dague dans le côté de Brand. Aussitôt, Gérard se nomma médecin et fit évacuer la salle.

Nous descendîmes alors nous installer dans l'un des salons pour y échanger nos médisances et discuter de la situation. À cette occasion, Fiona me mit en garde contre le Joyau du Jugement qui, selon elle, pouvait se révéler dangereux en cas d'utilisation prolongée ; elle me laissa entendre qu'Éric n'était peut-être pas mort de ses blessures, mais d'avoir trop longuement manipulé la pierre. L'un des premiers symptômes du mal, m'affirma-t-elle, était une distorsion de la notion du temps – un ralentissement apparent du flot temporel qui correspondait en réalité à une accélération des événements physiologiques. Je résolus donc d'être plus prudent. Ancienne brillante élève de Dworkin, Fiona était en effet plus au courant de ces questions que nous autres.

Et peut-être avait-elle vu juste. Peut-être un tel effet se manifesta-t-il quand plus tard, dans la soirée, je regagnai mes quartiers. Il me sembla du moins que la personne qui tenta de me tuer bougeait moins vite que je ne l'eusse fait en pareille circonstance. Et pourtant le coup fut presque fatal. La lame me prit sur le côté et le monde bascula.

Il me restait à peine un souffle de vie lorsque je repris conscience. Je me trouvais dans mon ancien lit, dans mon ancienne maison, celle où j'avais si longtemps vécu sur l'ombre Terre, sous le nom de Carl Corey. Comment avais-je fait pour me retrouver là ? Aucune idée. Je sortis en rampant, dans le brouillard, essayant de ne pas m'évanouir, et allai enfouir le Joyau du Jugement dans mon vieux tas de compost, car le

monde semblait effectivement ralentir autour de moi. Puis je gagnai la route et essayai d'y arrêter une voiture.

Ce fut Bill Roth, un ami et ancien voisin, qui me trouva et me conduisit à l'hôpital le plus proche où je fus soigné par le médecin qui m'avait déjà pris en charge plusieurs années auparavant, lors de mon accident. Trompé par mon dossier médical falsifié, il me suspecta d'être un malade mental.

Par bonheur, un peu plus tard, Bill revint et rectifia sensiblement la situation. Il était avocat et sa curiosité au moment de ma disparition l'avait incité à mener une petite enquête. Il était ainsi au courant de mes faux certificats psychiatriques et de mes évasions successives. Il possédait en outre des détails concernant non seulement ces événements, mais également mon accident. Certes, il trouvait que j'avais quelque chose d'étrange, mais cela ne l'inquiétait pas outre mesure.

Peu après, Random me contacta par l'intermédiaire de mon Atout pour me signaler que Brand était rétabli et qu'il me demandait. Avec l'aide de Random, je regagnai Ambre et allai voir Brand. C'est alors que j'appris la nature de la lutte qui se déroulait autour de moi et l'identité de ses protagonistes. Son récit, ajouté à ce que Bill m'avait rapporté sur l'ombre Terre, permit enfin de donner un certain sens, une certaine cohérence à tout ce qui s'était produit au cours des dernières années. Je pus également connaître de nouveaux détails concernant la nature du danger qui nous menaçait.

Le lendemain, je ne fis rien sous prétexte de me préparer avant une visite à Tir-na Nog'th, mais en fait je cherchais à gagner du temps pour me remettre de ma blessure. Pour donner le change, je dus néanmoins m'exécuter. Le soir même, je me rendis dans la cité céleste où je vis une déroutante succession de signes et de présages qui peut-être ne signifiaient rien, et en profitai pour obtenir du spectre de Bénédict un curieux bras mécanique.

Au retour de cette excursion dans les airs, je pris le petit déjeuner avec Random et Ganelon, puis nous nous mîmes en chemin pour traverser Kolvir et rentrer chez nous. Nous eûmes la surprise de voir la piste changer progressivement tout autour

de nous, comme si nous parcourions Ombre, ce qui était quasiment impossible si près d'Ambre. Lorsque nous parvînmes à cette conclusion, nous tentâmes de modifier notre route, mais ni Random ni moi ne pûmes influencer l'évolution du paysage. Peu après, la licorne fit son apparition. Et comme elle semblait nous demander de la suivre, nous lui obéîmes.

Après nous avoir mené à travers un véritable kaléidoscope de changements successifs, elle nous avait enfin abandonnés à l'endroit où nous nous trouvions à présent. Ayant désormais passé en revue toute cette avalanche d'événements, mon esprit en explora la périphérie, se projeta en avant puis revint aux mots que Random venait de prononcer. J'eus le sentiment de le devancer légèrement une fois de plus. J'ignorais combien de temps cette situation se prolongerait, mais, je savais maintenant où j'avais déjà vu le style particulier du dessin de l'Atout percé.

Brand peignait souvent lorsqu'il entrait dans une période de mélancolie, et comme je songeais à toutes les toiles qu'il avait déjà assombries ou illuminées, ses techniques favorites me revinrent à l'esprit. À cela s'ajoutait la campagne qu'il avait menée, plusieurs années auparavant, pour obtenir souvenirs et descriptions auprès de toutes les personnes ayant connu Martin. Certes, Random n'avait pas reconnu son style, mais au bout de combien de temps finirait-il par s'interroger, tout comme moi, sur les motifs possibles de l'enquête de Brand ? Même si ce n'était pas sa propre main qui avait porté le coup fatal, Brand était en partie responsable de l'agression pour en avoir fourni les instruments, et je connaissais suffisamment Random pour savoir que sa menace n'était pas vaine. Il tuerait Brand dès que le rapport lui apparaîtrait. Voilà qui n'allait pas arranger la situation.

Cela n'avait rien à voir avec le fait que Brand m'avait sans doute sauvé la vie, car j'estimais que nous étions quittes depuis que je l'avais fait sortir de son fichu donjon. Non, ce n'étaient ni une dette ni un quelconque sentiment qui me poussaient maintenant à chercher un moyen de mener Random sur une fausse piste, ou de le retarder. J'avais purement et simplement besoin de Brand. Celui-ci avait d'ailleurs fait en sorte qu'il en fût ainsi. Si je lui avais permis de s'évader, s'il m'avait tiré du lac, ce

n'était pas par charité. Dès le début, il avait compris qu'il possédait ce qui m'était maintenant indispensable : des informations. Et ces informations, les timbres-épargne qui représentaient sa vie, il les rationnait.

« Je vois effectivement la ressemblance, dis-je à Random, et il est tout à fait possible que les choses se soient passées comme tu le dis.

— Bien sûr, que ça s'est passé comme ça.

— C'est la carte qui a été percée, dis-je.

— Évidemment. Je ne vois...

— Dans ce cas, on ne l'a pas fait venir avec l'Atout. Celui qui l'a tué a pu le contacter, mais il n'a pas réussi à le persuader de passer.

— Et alors ? Le contact est devenu suffisamment solide et proche pour qu'il puisse quand même le poignarder. Il y a même des chances pour qu'il ait pu lui faire une prise mentale et le maintenir pendant qu'il perdait son sang. Le gosse n'avait sûrement pas l'habitude de manipuler les Atouts.

— Peut-être que oui, peut-être que non, fis-je. Llewella ou Moire pourraient nous dire ce qu'il savait à ce sujet. Mais ce que je voulais te faire remarquer, c'est qu'il est possible que le contact ait été rompu avant que Martin ne meure. S'il a hérité de tes facultés de régénération, il a peut-être survécu.

— Peut-être ? Je ne veux pas de suppositions ! Je veux des réponses ! »

Le choix était difficile. J'avais la conviction de savoir quelque chose que Random ignorait, mais la source de mes renseignements était loin d'être idéale. En outre, je tenais à ne pas mentionner cette éventualité car je n'avais pas encore eu l'occasion de m'entretenir sur ce point avec Bénédicte. D'un autre côté, Martin était le fils de Random, et je voulais absolument détourner son attention de Brand.

« Random, j'ai peut-être une piste, dis-je.

— Explique-moi.

— Juste après que Brand a été poignardé, quand on discutait dans le salon, est-ce que tu te rappelles le moment où la conversation a commencé à tourner autour de Martin ?

— Oui. Ça n'a rien apporté de neuf.

— J'aurais pu ajouter quelque chose sur le coup, mais je m'en suis abstenu parce que tout le monde était là. Et je voulais aussi éclaircir la question en privé avec la personne concernée.

— Qui ?

— Bénédict.

— Bénédict ? Qu'a-t-il à voir avec Martin ?

— Je ne sais pas. C'est pour cela que je préférais ne rien dire avant d'avoir trouvé, d'autant que ma source d'information me posait des problèmes.

— Continue.

— C'est Dara. Bénédict entre dans une colère noire si j'ai le malheur de prononcer son nom, mais jusqu'à présent certaines choses qu'elle m'a racontées se sont révélées exactes – par exemple le voyage de Julian et de Gérard le long de la route noire, leurs blessures, leur séjour en Avalon. Bénédict m'a confirmé que tout cela s'est bel et bien produit.

— Et qu'a-t-elle dit au sujet de Martin ? »

Évidemment. Comment répondre sans attirer l'attention sur les manœuvres de Brand... ? Dara m'avait dit qu'en l'espace de quelques années, ce dernier avait plusieurs fois rendu visite à Bénédict en Avalon. La différence entre le temps avalonien et le temps ambrien était cependant telle que, maintenant que j'y songeais, ces visites correspondaient probablement à la période durant laquelle Brand avait si activement cherché à rassembler des informations sur Martin. Je m'étais souvent demandé ce qui le poussait à se rendre là-bas, étant donné que lui et Bénédict n'avaient jamais été spécialement liés.

« Pas grand-chose, sinon que Bénédict avait un jour reçu la visite d'un nommé Martin, qui selon elle était d'Ambre.

— Quand ?

— Il y a un certain temps. Je ne sais pas quand, au juste.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ?

— Ce n'est pas énorme, comme renseignement... et d'ailleurs, tu n'avais jamais eu l'air de t'intéresser particulièrement à Martin. »

Random regarda le griffon qui renâclait, accroupi à ma droite, avant de hocher la tête.

« Maintenant, si, dit-il. Les temps changent. S'il est encore vivant, j'aimerais bien le connaître. Sinon...

— D'accord. La meilleure façon de nous y prendre, dans un cas comme dans l'autre, c'est de commencer à chercher un moyen de rentrer chez nous. Je suis sûr que nous avons vu tout ce qui était à voir, et j'aimerais bien lever le camp.

— J'étais en train d'y penser, et il m'est venu à l'idée que nous pourrions sans doute nous servir de la Marelle. Il suffirait d'aller jusqu'au centre et de faire le transfert.

— En suivant le secteur noir ? demandai-je.

— Pourquoi pas ? Ganelon l'a bien fait, et il ne lui est rien arrivé.

— Un instant, intervint Ganelon. Je n'ai pas dit que c'était facile, et je peux vous garantir qu'on ne réussira jamais à faire passer les chevaux par là.

— Comment cela ? fis-je.

— Te souviens-tu de l'endroit où nous avons traversé la route noire... Quand nous nous sommes enfuis d'Avalon ?

— Bien sûr.

— Eh bien, les sensations que j'ai éprouvées en ramassant la carte et le poignard ressemblaient un peu à la secousse que nous avons subie à ce moment-là. Voilà pourquoi, entre autres, je suis revenu en courant aussi vite. Personnellement, je proposerais d'essayer encore une fois les Atouts en tenant compte du fait que, théoriquement, ce point communique avec Ambre. »

Je hochai la tête en signe d'assentiment.

« D'accord. Autant s'arranger pour que ce soit aussi facile que possible. Allons d'abord chercher les chevaux. »

Nous nous mîmes à rassembler nos montures, ce qui nous donna l'occasion de connaître la longueur de la chaîne du griffon. Elle lui permettait de se déplacer dans un rayon de trente mètres environ depuis l'entrée de la grotte. La créature émit aussitôt une plainte chevrotante qui ne nous facilita pas la tâche, car les chevaux étaient encore passablement affolés, mais son intervention me suggéra une étrange impression, que je décidai de garder pour moi.

Lorsque nous eûmes repris la situation en main, Random retrouva ses Atouts, et je sortis les miens.

« Essayons Bénédic, dit-il.

— D'accord, quand tu voudras. »

Immédiatement, je remarquai que les cartes étaient de nouveau froides au toucher, ce qui était bon signe. Je tirai du paquet celle de Bénédic et entamai les préparatifs, imité par Random à mes côtés.

Le contact s'effectua presque sur-le-champ.

« Que me vaut cet honneur ? » s'enquit Bénédic. Son regard balaya Random, Ganelon et les chevaux avant de venir croiser le mien.

« Pourrais-tu nous faire passer ? demandai-je. ?

— Les chevaux aussi ?

— Tout.

— Venez. »

Il tendit la main, et je la touchai. Nous avançâmes tous vers lui. Quelques secondes plus tard, nous nous tenions à ses côtés sur une hauteur rocheuse. Le soleil d'Ambre avait dépassé son zénith et brillait au milieu d'un ciel empli de nuages ; un vent glacé fouettait nos vêtements. Bénédic portait une chemise jaune passé, un épais gilet de cuir et des jambières de daim. Une cape orange dissimulait le moignon de son bras droit. La mâchoire crispée, il baissa les yeux vers moi et me dit : « Intéressant, l'endroit d'où vous venez. J'ai légèrement entrevu le paysage. »

Je hochai la tête.

« D'ici aussi, la vue est intéressante », dis-je en remarquant le verre-eslion qu'il portait à la ceinture. Au même instant, je me rendis compte que nous nous tenions sur la corniche rocheuse d'où Éric avait dirigé les combats le jour de sa mort et de mon retour. M'approchant du bord, je pus contempler en contrebas le sombre andain qui traversait Garnath et s'étirait jusqu'à l'horizon.

« Oui, dit-il, les limites de la route noire semblent s'être stabilisées presque partout. Mais en certains endroits, elle continue de s'élargir. On a l'impression qu'elle achève d'épouser

une sorte de... tracé... Dites-moi maintenant, où a commencé votre voyage ? »

Je lui répondis : « Hier soir, je suis allé à Tir-na Nog'th, et ce matin nous nous sommes égarés en traversant Kolvir.

— Se perdre dans ses propres montagnes, il faut le faire. Il suffit de se diriger vers l'est, tu sais. C'est généralement le point que choisit le soleil pour se lever. »

Mon visage s'empourpra.

« Il y a eu un accident, dis-je en détournant le regard. Nous avons perdu un cheval.

— Quelle sorte d'accident ?

— Un accident grave... pour le cheval. »

Random leva brusquement les yeux – je compris alors qu'il était en train de contempler l'Atout percé – et lança : « Bénédic, que peux-tu me dire sur mon fils Martin ? »

Bénédic l'étudia longuement avant de répondre. « Pourquoi ce soudain intérêt ?

— Parce que j'ai des raisons de croire qu'il est peut-être mort, dit Random. Si c'est le cas, je veux le venger. Si ce n'est pas le cas... disons que cette éventualité m'a ému. S'il est toujours vivant, je voudrais le rencontrer et lui parler.

— Qu'est-ce qui te pousse à croire qu'il est peut-être mort ? »

Random me lança un regard ; je répondis par un hochement de tête.

« Commence au petit déjeuner, lui dis-je.

— Moi, pendant ce temps, je vais m'occuper du déjeuner, fit Ganelon en plongeant la main dans l'un des sacs.

— C'est la licorne qui nous a montré le chemin... », commença Random.

3.

Nous étions assis, silencieux. Random avait achevé son récit et Bénédicte regardait le ciel en direction de Garnath. Son visage ne laissait rien paraître. Depuis longtemps j'avais appris à respecter son silence.

Puis, bien plus tard, il hocha vivement la tête, une seule fois, et se tourna vers Random.

« D'après ce que Père et Dworkin laissaient échapper de temps à autres depuis des années, déclara-t-il, je m'étais longtemps douté qu'il y avait quelque chose de ce genre. J'avais l'impression qu'il existait une Marelle primitive, qu'ils avaient soit découverte, soit créée, en situant notre Ambre une ombre plus loin, afin de pouvoir aisément utiliser ses forces. Mais je n'ai jamais pu obtenir la moindre indication sur la manière à employer pour s'y rendre. » Il se tourna dans la direction de Garnath, qu'il indiqua d'un mouvement du menton. « Et ça, selon vous, ça correspond à ce qui a été fait là-bas ?

— On le dirait, répondit Random.

— ... Causé par l'effusion du sang de Martin ?

— Je pense. »

Bénédicte leva l'Atout que Random lui avait donné au cours de son récit, et qu'il avait accepté sans commentaires.

« Oui, dit-il, il s'agit bien de Martin. Il est venu me voir après avoir quitté Erbma, et il est resté assez longtemps.

— Pourquoi est-il venu chez toi ? » demanda Random.

Un sourire se dessina sur les lèvres de Bénédicte.

« Tu sais, il fallait bien qu'il aille quelque part. Sa position à Erbma lui était devenue insupportable : sa situation vis-à-vis d'Ambre n'était pas définie, il était jeune, il était libre, et par la Marelle il venait d'entrer en possession de son pouvoir. Il voulait partir, voir de nouvelles choses, voyager en Ombre – comme nous l'avons tous fait. Une fois, quand il était petit, je

l'avais emmené à Avalon pour le laisser marcher sur la terre ferme en été, pour lui apprendre à monter à cheval, pour lui montrer une moisson. Quand brusquement il s'est retrouvé doté d'une faculté lui permettant d'aller n'importe, où en l'espace d'un instant, son choix était restreint aux quelques lieux qu'il connaissait. Bien sûr, il aurait pu rêver un endroit et s'y transporter – il aurait ainsi pu le créer totalement. Mais il savait aussi qu'il avait encore beaucoup de choses à apprendre pour assurer sa sécurité en Ombre. Il a donc décidé de venir me voir pour que je lui apprenne. Et c'est ce que j'ai fait. Il a passé presque une année entière chez moi. Je lui ai appris à se battre, je lui ai appris le fonctionnement des Atouts et les particularités d'Ombre, je lui ai appris tout ce qu'un Ambrien doit savoir s'il veut survivre.

— Pourquoi avoir fait tout cela ? s'enquit Random.

— Il fallait bien que quelqu'un le fasse. Comme c'est moi qu'il est venu trouver, c'est moi qui m'en suis chargé, répliqua Bénédikt. Évidemment, je dois dire que je ne le trouvais pas antipathique », ajouta-t-il.

Random hocha la tête.

« Tu dis qu'il est resté avec toi pendant près d'une année. Qu'est-il devenu après ça ?

— Le besoin de voyager, tu connais cela aussi bien que moi. Dès qu'il s'est senti capable de maîtriser ses facultés, il a voulu les éprouver. Pendant son instruction, je l'avais moi-même emmené plusieurs fois en Ombre et l'avais présenté à des connaissances ici et là. Mais au bout d'un certain temps, il a voulu voler de ses propres ailes. Alors un jour, il m'a dit au revoir et il est parti.

— L'as-tu revu depuis ? demanda Random.

— Oui, il est revenu régulièrement me voir. Il restait chaque fois un certain temps pour me raconter ses aventures et ses découvertes, mais manifestement, il ne s'agissait que de simples visites. Chaque fois, il finissait par ne plus tenir en place et il repartait.

— Quand l'as-tu vu pour la dernière fois ?

— Il y a plusieurs années, je parle d'années avaloniennes, dans les circonstances habituelles. Il est venu un matin et il est

resté peut-être deux semaines. Il m'a raconté ce qu'il avait vu, m'a parlé de tout ce qu'il voulait faire, et un peu plus tard, il a repris la route une fois de plus.

— Et depuis, tu n'as plus eu aucune nouvelle de lui ?

— Au contraire, il a souvent laissé des messages à des amis communs qu'il a eu l'occasion de rencontrer. Il lui est même arrivé de me contacter avec mon Atout... »

J'intervins : « Il avait un jeu d'Atouts ?

— Oui, je lui ai offert un de mes paquets supplémentaires.

— Avais-tu un Atout qui lui correspondait ? »

Il secoua la tête.

« Je ne savais même pas que cet Atout existait, avant de l'avoir vu », dit-il en jetant un coup d'œil sur la carte avant de la remettre à Random. « Je n'ai pas assez de connaissances techniques et artistiques pour être capable d'en fabriquer un. Random, as-tu essayé de le joindre avec cet Atout-là ?

— Oui, à plusieurs reprises depuis que nous l'avons trouvé. Nous avons d'ailleurs fait encore une tentative il y a à peine quelques minutes. Cela n'a rien donné.

— Bien sûr, ça ne prouve rien. Si tout s'est produit comme tu l'as supposé et qu'il a survécu, il est possible qu'il ait décidé de bloquer à l'avenir toutes les tentatives de contact. Il sait comment s'y prendre.

— Mes suppositions sont-elles vraiment exactes ? As-tu d'autres éléments à m'apporter ?

— J'ai une idée, dit Bénédict. Vois-tu, il s'est présenté il y a quelques années chez un ami, en Ombre, et il était blessé. On lui avait enfoncé une lame dans le corps. D'après ce que les gens m'ont dit, il était dans un sale état et il n'a pas confié de détails sur ce qui s'était passé. Il est resté chez eux quelques jours et il est reparti dès qu'il a été capable de se déplacer, alors qu'il n'était pas encore entièrement remis. Depuis, ils n'ont pas eu de nouvelles de lui. Moi non plus.

— Tu n'as pas eu la curiosité de savoir ce qu'il lui était arrivé ? demanda Random. Tu n'es pas allé à sa recherche ?

— Si, cela m'a intrigué. Et cela m'intrigue toujours. Mais un homme a le droit de mener sa vie comme il l'entend sans qu'interviennent les membres de sa famille, même s'ils veulent

bien faire. Il a réussi à se sortir de la mauvaise passe dans laquelle il se trouvait et n'a pas essayé de me contacter. Apparemment, il savait ce qu'il comptait faire. Il a laissé aux Tegy un message me disant de ne pas m'inquiéter quand j'apprendrais ce qui s'était passé, et qu'il savait ce qu'il faisait.

— Les Tegy ? fis-je.

— C'est cela. Des amis à moi, en Ombre. »

Je m'abstins de commenter sa réponse. Le nom mentionné m'avait surpris car jusqu'alors, il ne représentait pour moi qu'un détail comme les autres dans l'histoire que m'avait racontée Dara. Elle avait si souvent déformé la vérité à propos d'autres sujets ! Or elle m'avait parlé des Tegy comme si elle les connaissait, comme si elle avait déjà séjourné chez eux, et que Bénédict le savait. Cependant, je ne jugeais pas opportun de lui rapporter la vision que j'avais eue à Tir-na Nog'th la nuit précédente, ainsi que les divers signes concernant sa relation avec la jeune fille. Je n'avais pas encore eu suffisamment de temps pour examiner cet événement et tout ce qu'il impliquait.

Random se leva, se dirigea lentement vers le bord de la corniche et s'arrêta, face à la plaine, les doigts noués dans le dos. Quelques minutes plus tard, il se retourna et revint vers nous.

« Comment peut-on joindre les Tegy ? demanda-t-il à Bénédict.

— Il faut aller les voir, répondit Bénédict. Il n'y a pas d'autre moyen. »

Random se tourna vers moi.

« Corwin, j'ai besoin d'un cheval. Tu m'as dit que Star a l'habitude de faire des chevauchées assez longues...

— Il a eu une matinée chargée.

— Rien de très fatigant. C'était surtout la peur, et maintenant il a l'air d'être en forme. Puis-je te l'emprunter ? »

Sans me laisser le temps de répondre, il se tourna vers Bénédict et lui dit : « Tu pourras me conduire là-bas, n'est-ce pas ? »

Bénédict hésita.

« Je ne sais pas ce qu'il reste encore à apprendre... commença-t-il.

— Tout ! Tout ce dont ils puissent se souvenir – peut-être quelque chose qui ne semblait pas tellement important sur le coup mais qui l’est maintenant, avec ce que nous savons. »

Bénédict me regarda. Je hochai la tête.

« Il peut prendre Star, si tu es d’accord pour le guider.

— C’est bon, fit Bénédict en se levant. Je vais chercher ma monture. »

Il se retourna et se dirigea vers l’endroit où l’énorme animal à la robe rayée était attaché.

« Merci, Corwin, me dit Random.

— En échange, tu pourras me rendre un service.

— Lequel ?

— Prête-moi l’Atout de Martin.

— Pour quoi faire ?

— Je viens d’avoir une idée. C’est trop compliqué pour que j’aie le temps de t’expliquer de quoi il s’agit si tu veux partir. Mais ne t’en fais pas, ça ne présente aucun danger. »

Il mâchonna sa lèvre inférieure.

« D’accord. Mais je veux que tu me le rendes dès que tu auras terminé.

— Bien entendu.

— Est-ce que cela nous aidera à le retrouver ?

— Peut-être. »

Il me tendit la carte.

« Et maintenant, me demanda-t-il, tu retournes au palais ?

— Oui.

— Peux-tu raconter à Vialle ce qui s’est passé et lui dire où je suis parti ? Elle est inquiète.

— Bien sûr, je le ferai.

— Je prendrai bien soin de Star.

— Je le sais. Bonne chance.

— Merci. »

Je montai Firedrake ; Ganelon avait insisté : il voulait marcher. Nous suivîmes le chemin que j’avais pris en poursuivant Dara le jour de la bataille. Sans doute est-ce cela, ajouté aux récents événements, qui m’incita à songer de nouveau à elle, à épousseter mes souvenirs pour les étudier

soigneusement. Je me rendis alors compte qu'en dépit des tours qu'elle m'avait joués, des tueries auxquelles elle avait participé ou dont elle avait eu connaissance et des projets concernant le royaume qu'elle nourrissait ouvertement, elle m'attirait encore – et mes sentiments à son égard ne se limitaient pas à la simple curiosité. Pourtant, je ne fus pas totalement surpris par cette découverte. La dernière fois que j'avais fait une inspection-surprise dans la caserne de mes sentiments, les choses s'étaient présentées à peu près de la même façon. Je me demandais maintenant quelle pouvait être la part de vérité dans la dernière vision de la nuit précédente, selon laquelle Dara pouvait être une descendante de Bénédicte. Il y avait effectivement une ressemblance physique, et j'étais plus qu'à demi convaincu. Dans la cité fantôme, bien sûr, l'ombre de Bénédicte n'avait rien démenti en levant pour la défendre son bras neuf et étrange...

« Qu'y a-t-il de drôle ? me demanda Ganelon, qui marchait à ma gauche.

— Le bras, dis-je, que j'ai ramené de Tir-na Nog'th... Je m'inquiétais un peu des conséquences de mon geste, si quelque force du destin, invisible, imprévisible, liée à l'objet, avait quitté en même temps ce lieu de rêve et de mystère et pénétré dans notre monde. Et pourtant, le bras n'a même pas tenu une journée. Rien n'est resté quand la Marelle a détruit Iago. Les visions de toute une soirée sont parties en fumée. »

Ganelon s'éclaircit la voix.

« Contrairement à ce que tu as l'air de penser, ce n'est pas exactement ce qui s'est passé, dit-il.

— Que veux-tu dire ?

— Le bras mécanique ne se trouvait pas dans les fontes de Iago. Random l'a mis dans ta sacoche, où se trouvaient les vivres. Après le repas il a remplacé tes ustensiles dans ses fontes, mais pas le bras. Il manquait de place.

— Oh ! fis-je. Dans ce cas... »

Ganelon hocha la tête.

« ... Maintenant, il l'a donc avec lui, conclut-il.

— À la fois le bras et Bénédicte. Bon sang ! Cette chose ne me plaît pas du tout. Elle a essayé de me tuer. Jusqu'alors, personne n'avait jamais été attaqué à Tir-na Nog'th.

— Mais avec Bénédict, pas de problèmes. Il est de notre côté, même si pour l'instant vous n'êtes pas d'accord sur certains points. Qu'en dis-tu ? »

Je ne répondis pas.

Tendant le bras, il saisit les rênes de Firedrake, l'arrêta doucement et leva les yeux vers moi pour tenter de déchiffrer mon regard.

« Corwin, que s'est-il passé, là-haut ? Qu'as-tu appris au juste ? »

J'hésitais. Qu'avais-je véritablement appris dans la cité céleste ? Nul ne connaissait parfaitement les mécanismes responsables des visions de Tir-na Nog'th. Il était tout à fait possible que, comme nous l'avions parfois suspecté, ce lieu servît simplement à matérialiser nos craintes et nos désirs secrets, en les mêlant peut-être à un dédale inconscient de suppositions. C'était une chose que de partager des conclusions et des conjectures fondées sur des éléments relativement solides. Mais les soupçons engendrés on ne sait comment, il valait mieux les écarter que les prendre comme argent comptant. Pourtant, ce fameux bras s'était révélé parfaitement tangible...

Je me décidai enfin à parler.

« Je t'ai dit que j'avais arraché ce bras au spectre de Bénédict. Nous étions manifestement en train de nous battre.

— Tu veux dire que tu y vois le présage d'un conflit qui t'opposera à Bénédict, plus tard ?

— Peut-être.

— Mais je suppose qu'on t'a fourni une raison ?

— D'accord », dis-je en trouvant un soupir sans avoir eu à le chercher. « Oui. Il était indiqué que Dara était effectivement une parente de Bénédict, ce qui pourrait bien être exact. Si c'est vrai, il est tout aussi possible que Bénédict n'en sache rien ; nous ne devons donc rien dire avant d'avoir vérifié ce qu'il en est. Compris ?

— Bien sûr. Mais comment une telle chose pourrait-elle être possible ?

— Elle l'a dit elle-même.

— Elle serait son arrière-petite-fille ? »

Je hochai la tête.

« De qui l'aurait-il eue ?

— De cette demoiselle d'enfer que nous ne connaissons que de réputation ; Lintra, celle qui lui a coûté son bras.

— Mais cette bataille n'a eu lieu que tout récemment...

— Le cours du temps varie dans les différents royaumes d'Ombre, Ganelon. Dans les terres les plus reculées... ce ne serait pas impossible. »

Il desserra sa prise sur les rênes en secouant la tête.

« Corwin, je crois vraiment que Bénédict devrait être mis au courant de tout cela, dit-il. Si cette histoire est vraie, tu devrais lui donner une chance de se préparer au lieu d'attendre qu'il se fasse surprendre. Vous êtes si stériles, vous autres, que la paternité semble vous affecter beaucoup plus. Regarde Random. Pendant des années, il a répudié son fils, et maintenant, j'ai l'impression qu'il serait prêt à risquer sa vie pour lui.

— Moi aussi, dis-je. Mais laisse tomber la première partie et occupe-toi de la seconde ; extrapole un peu en ce qui concerne Bénédict.

— Tu penses qu'il prendrait le parti de Dara contre Ambre ?

— J'aimerais autant ne pas lui proposer ce choix. Pour cela, je dois éviter de le mettre au courant de la situation – si tant est que mes informations sont exactes.

— Je crois que tu lui rendrais un mauvais service. Il n'a rien d'un homme particulièrement sensible. Prends son Atout, appelle-le et parle-lui de tes soupçons. Ainsi, il pourra au moins y réfléchir sans quoi il risquerait d'être subitement confronté au problème, sans préparation.

— Il ne me croirait pas. Tu as vu dans quel état il se met dès que j'ai le malheur de parler de Dara.

— Ce détail a peut-être une signification. Il est possible qu'il se doute de ce qui a pu se produire et qu'il rejette cette hypothèse aussi violemment parce qu'elle va à l'encontre de ce qu'il aurait souhaité.

— Pour l'instant, ça ne ferait qu'élargir une fissure que j'essaie de colmater.

— Mais si tu ne lui dis rien, la rupture sera peut-être totale lorsqu'il apprendra la vérité.

— Non, je crois que je connais mon frère mieux que toi. »

Il lâcha les rênes.

« C'est bon, dit-il. J'espère que tu as raison. »

Sans répondre, je fis avancer Firedrake. En vertu d'un accord tacite, Ganelon avait le droit de me demander ce qu'il voulait, et il va sans dire que j'étais également disposé à écouter tous les conseils qu'il me donnait. C'était dû en partie à sa position unique. Nous n'étions liés par aucun lien de parenté. Il n'était pas Ambrien. Les luttes et les problèmes d'Ambre ne le concernaient que parce qu'il le voulait bien. Il y a bien longtemps, nous avons été amis, puis ennemis, et finalement, plus récemment, de nouveaux amis et alliés dans un combat qui avait eu pour cadre son pays d'adoption. Cette affaire réglée, il avait demandé à m'accompagner pour m'aider à résoudre mes problèmes personnels aussi bien que ceux d'Ambre. À mon sens, il ne me devait plus rien, pas plus que je ne lui devais quelque chose – si tant est qu'il faille faire de tels comptes. De sorte que nous n'étions liés que par notre amitié, une amitié plus forte que les points d'honneur et les dettes passées. En d'autres termes, cela lui donnait le droit de me questionner ainsi, alors que s'il avait été mon frère Random, j'aurais réfléchi deux minutes et lui aurais dit d'aller se faire voir ailleurs. Je me rendais compte que je n'avais pas à m'irriter de ses interventions ; elles étaient toujours de bonne foi. Sans doute étais-je encore marqué par un vieux sentiment militaire remontant aux premiers jours de nos rapports, et par ailleurs lié à la situation actuelle : j'ai horreur que l'on discute mes décisions et mes ordres. Mais je dus m'avouer que j'étais peut-être plus irrité encore parce qu'il avait dernièrement proposé plusieurs hypothèses dignes d'attention, suivies de suggestions censées – alors que j'avais l'impression que tout cela aurait dû venir de moi. Nul n'aime admettre un ressentiment ayant une pareille origine. Mais... était-ce bien tout ? Un simple sentiment d'insatisfaction projeté sur quelques situations où je ne m'étais pas révélé à la hauteur ? Ou étais-je rongé par un malaise plus profond, qui venait de remonter à la surface ?

« Corwin, me dit Ganelon, j'ai réfléchi... »

Je poussai un soupir.

- Oui ?
- ...au sujet du fils de Random. Étant donné vos facultés de guérison, dans la famille, je suppose qu'il est possible qu'il ait survécu et qu'il se trouve toujours dans les parages.
- Je voudrais bien le croire.
- Ne sois pas trop optimiste.
- Que veux-tu dire ?
- D'après ce que je sais, il avait très peu de contacts avec Ambre et le reste de la famille, puisqu'il a été élevé à Erbma.
- C'est également mon avis.
- En fait, en dehors de Bénédict – et de Llewella, à Erbma – le seul autre membre avec lequel apparemment il était en rapport, c'est celui qui l'a poignardé : Bleys, Brand ou Fiona. Je finis donc par me dire qu'il a sûrement une vue un peu déformée de la famille.
- Déformée, dis-je, mais peut-être compréhensible, si je vois où tu veux en venir.
- Je crois que oui. On peut imaginer qu'il ait non seulement peur de la famille, mais qu'il ait aussi une dent contre vous tous.
- C'est possible, dis-je.
- À ton avis, y a-t-il une chance pour qu'il ait rejoint les rangs de l'ennemi ? »
- Je secouai la tête.
- « Pas s'il sait qu'ils sont manipulés par ceux qui ont essayé de le tuer.
- Mais est-ce que ce sont bien eux ? Je me le demande... Tu m'as dit que Brand a fini par avoir peur et qu'il a voulu laisser tomber, après les accords passés avec les gens de la route noire. S'ils sont aussi forts, je me pose une question : est-ce que ce ne seraient pas *eux* qui manipuleraient Fiona et Bleys, maintenant ? Si c'était effectivement le cas, je vois très bien Martin cherchant un moyen d'avoir barre sur eux.
- Tes suppositions sont trop compliquées, lui dis-je.
- Pourtant, l'ennemi a l'air de savoir beaucoup de choses sur vous.
- D'accord, mais ils ont eu quelques traîtres pour leur donner des leçons.

— Est-il possible qu'ils aient réussi à obtenir tous les renseignements que Dara possède, comme tu me l'avais dit ?

— Bonne question, dis-je, mais il est difficile d'y répondre. » Au même instant, je songeai au détail concernant les Tegy, mais décidai de ne pas l'évoquer pour l'instant ; plutôt que m'écarter du sujet, je préférais voir où allait nous conduire le raisonnement de Ganelon. J'ajoutai donc : « Martin était plutôt mal placé pour les renseigner sur Ambre. »

Ganelon demeura un moment silencieux, puis il me demanda : « As-tu eu l'occasion de vérifier ce que je t'avais demandé à propos de la fameuse nuit près de ta tombe ?

— Qu'est-ce que tu m'avais demandé ?

— Si les Atouts pouvaient être piégés, dit-il. Maintenant qu'on sait que Martin a un jeu... »

Ce fut mon tour d'être silencieux ; une petite troupe d'instant traversa mon chemin en file indienne, par la gauche, en me tirant la langue.

« Non, répondis-je, je n'ai pas eu la possibilité de le faire. »

Nous poursuivîmes notre chemin et, bien plus tard, Ganelon dit : « Corwin, le soir où tu as ramené Brand...

— Oui ?

— Tu m'as dit qu'après, tu avais essayé d'imaginer qui avait pu te poignarder, dans la famille. Et que tu voyais mal pourquoi le coupable avait choisi un moment aussi peu opportun.

— Oh ! fis-je, oh ! »

Il hocha la tête.

« Maintenant, il faut que tu prennes en considération un nouveau membre de la famille. S'il n'a pas votre tact, c'est peut-être parce qu'il est jeune et qu'il manque d'expérience. »

Replié au fond de mon esprit, je saluai à mon tour la muette procession d'instant venue d'Ambre qui défilait vers le présent.

4.

Je frappai à la porte. Elle demanda qui était là, et je lui répondis.

« Un instant. »

J'entendis un bruit de pas et la porte s'ouvrit. Vialle est brune, très mince ; elle mesure environ un mètre soixante. Elle a les traits fins et la voix douce. Lorsque je la vis, elle était vêtue de rouge. Quand son regard aveugle me pénétra, je ne pus m'empêcher de songer aux ténèbres de douleur que j'avais connues.

Je lui dis : « Random m'a chargé de vous prévenir qu'il aurait un peu de retard, mais que vous ne deviez pas vous inquiéter.

— Entrez, je vous prie », me dit-elle en s'écartant pour achever d'ouvrir la porte.

Quoique n'y tenant pas, j'entrai. Je n'avais pas l'intention d'exécuter à la lettre les instructions de Random – dire à Vialle ce qui s'était passé et où il était allé. J'avais prévu de me borner à lui apprendre ce que je venais de lui dire, ni plus ni moins. Ce n'est en effet qu'après que nos chemins se furent séparés que j'avais pris conscience de la signification réelle de sa demande : il m'avait tout simplement prié d'aller voir sa femme (à laquelle je n'avais quasiment jamais parlé) pour lui dire qu'il était parti à la recherche de son fils illégitime – le garçon dont la mère, Morganthe, s'était suicidée, à la suite de quoi Random avait été condamné à épouser Vialle. Un mariage qui s'était pourtant révélé harmonieux, chose qui me surprenait encore. Soucieux de ne pas jouer les messagers maladroits, je pénétrai dans la pièce en m'efforçant de trouver une solution.

À ma gauche, sur une étagère, il y avait un buste de Random ; en fait, ce n'est qu'après l'avoir dépassé que je me rendis compte que celui-ci en était le modèle. J'aperçus l'atelier

de Vialle au bout de la pièce puis me retournai et examinai le buste.

« Je n'avais pas remarqué que vous sculptiez, dis-je.

— Oui. »

Parcourant l'appartement du regard, je ne tardai pas à repérer d'autres exemples de son œuvre.

« C'est du beau travail, dis-je.

— Je vous remercie. Voulez-vous vous asseoir ? »

Je pris place dans un grand fauteuil aux accoudoirs élevés, plus confortable qu'il ne le paraissait. Elle s'assit sur un divan bas, à ma droite, en repliant ses jambes sous elle.

« Puis-je vous offrir quelque chose à manger, ou à boire ?

— Non, merci. Je ne puis rester longtemps. Le fait est que Ganelon, Random et moi-même avons légèrement dévié de notre route sur le chemin du retour, ce qui nous a retardés. Après quoi nous avons rencontré Bénédict et nous avons passé un certain temps avec lui. Pour finir, Random et lui ont été forcés de faire encore un petit voyage.

— Combien de temps sera-t-il absent ?

— Jusqu'à demain matin, sans doute. Peut-être un peu plus longtemps. Si cela doit se prolonger, il rappellera probablement l'un de nous avec son Atout. »

Je ressentis soudain des élancements dans la poitrine et commençai à me masser les côtes.

« Random m'a beaucoup parlé de vous », me dit-elle.

Je ne pus m'empêcher de rire doucement.

« Êtes-vous sûr de ne pas vouloir manger quelque chose ? Ça ne me dérangerait pas du tout.

— Il vous a dit que j'ai toujours faim ? »

Elle se mit à rire.

« Non, mais si vous avez été aussi actif que vous le dites, je suppose que vous n'avez pas eu le temps de déjeuner.

— Ce n'est pas entièrement juste. Mais disons que si vous avez un morceau de pain qui traîne, ça ne me ferait peut-être pas de mal de le grignoter.

— À la bonne heure. Excusez-moi un instant. »

Elle se leva et disparut dans l'autre pièce. J'en profitai pour me gratter avec vigueur, car ma blessure me démangeait

furieusement. J'avais accepté l'offre de Vialle en partie pour cette raison, et aussi parce que je venais de me rendre compte que j'avais effectivement faim. Et c'est alors que, brusquement, je réalisai que de toute manière, elle n'aurait pas pu me voir à l'œuvre. L'aisance de ses mouvements, son assurance m'avaient presque fait oublier qu'elle était aveugle. Tant mieux. J'étais heureux de voir qu'elle surmontait ainsi son infirmité.

Je l'entendis fredonner *La Ballade des Grands Navigateurs*, le chant de la fameuse marine marchande d'Ambre. Ce ne sont pas les manufactures qui font la réputation d'Ambre, et l'agriculture n'a jamais été notre fort. Mais nos navires sillonnent les ombres, font la navette entre les points les plus divers et transportent tout. Il n'est guère un Ambrien, noble ou pas, qui n'ait passé un certain temps dans la marine. Il y a bien longtemps que notre famille a tracé les routes marchandes qu'empruntent les vaisseaux, et chaque capitaine connaît par cœur les mers de deux douzaines de mondes. J'avais moi-même contribué à cette œuvre. Moins, sans doute, que Gérard ou Caine, mais j'avais été pourtant puissamment ému par les forces des profondeurs et l'esprit des hommes qui les avaient bravées.

Un instant plus tard, Vialle entra, portant un plateau chargé de pain, de viande, de fromage, de fruits et d'un carafon de vin. Elle le déposa sur la table, puis vint s'asseoir près de moi.

« Vous comptez nourrir un régiment ? lui dis-je.

— Mieux vaut trop que pas assez.

— Merci. Et vous, vous ne mangez pas ?

— Un fruit, peut-être. »

Ses doigts tâtonnèrent une seconde avant de se refermer sur une pomme, et elle reprit sa place sur le divan.

« Random dit que c'est vous qui avez écrit cette chanson, me dit-elle.

— C'était il y a très longtemps, Vialle.

— En avez-vous composé récemment ? »

Je me surpris à secouer la tête avant de répondre : « Non. C'est une partie de moi qui est désormais... en sommeil.

— Dommage, c'est très beau.

— Le véritable musicien de la famille, c'est Random, dis-je.

— Oui, il est très doué, mais interprétation et composition sont deux choses très différentes.

— C'est vrai. Un jour, quand les choses se seront calmées... Dites-moi, êtes-vous heureuse, ici, à Ambre ? Est-ce que tout vous plaît ? Avez-vous besoin de quelque chose ? »

Elle sourit.

« Je n'ai besoin que de Random. C'est un homme bon. »

Je ressentis une curieuse émotion à l'entendre évoquer Random de la sorte.

« Alors, je suis heureux pour vous, dis-je. Et j'ajoutai : Comme il est plus jeune, plus petit... il a peut-être souffert un peu plus que nous autres. Rien de moins utile qu'un nouveau prince quand il y en a déjà toute une troupe. J'étais coupable au même titre que les autres. Un jour, Bleys et moi l'avons abandonné deux jours sur un îlot au sud d'ici...

— ... Et Gérard est parti le chercher quand il l'a su, acheva-t-elle. Oui, il me l'a raconté. Ça doit vous travailler l'esprit, pour que vous vous en souveniez encore si longtemps après.

— Ça a certainement dû le marquer lui aussi.

— Non, il y a longtemps qu'il vous a pardonné. Il m'a raconté cette histoire comme s'il s'agissait d'une plaisanterie. D'ailleurs, un jour, il a bien enfoncé une pointe dans le talon de votre botte – et quand vous l'avez enfilée, vous avez eu le pied percé.

— Ah ! c'était Random ! Elle est bonne, celle-là. Et dire que j'ai toujours cru que c'était Julian !

— Random se le reproche toujours.

— C'était il y a si longtemps », dis-je.

Je secouai la tête et me remis à manger, car j'étais tenaillé par la faim. Elle m'accorda quelques minutes pour reprendre le dessus. Une fois maître de la situation, je me sentis obligé de dire quelque chose.

« Je me sens mieux, beaucoup mieux, commençai-je. J'ai passé une nuit bien particulière et éprouvante dans la cité céleste.

— Avez-vous vu des présages qui puissent vous être utiles ?

— J'ignore à quoi ils pourront me servir. Mais je dois dire que je préfère en avoir pris connaissance. Et par ici, s'est-il passé quelque chose d'intéressant ?

— Un serviteur m’a dit que votre frère Brand reprend des forces petit à petit. Ce matin, il a bien mangé. C’est bon signe.

— Oui, dis-je. Oui, apparemment, il est hors de danger.

— Sans doute. Vous avez tous été soumis à une série d’événements assez... assez effroyables. Je suis navrée. J’espérais qu’au cours de votre nuit à Tir-na Nog’th, vous pourriez obtenir des informations sur l’évolution de vos problèmes.

— Cela n’a pas d’importance, lui dis-je. Je ne suis pas certain que ces signes aient une réelle valeur.

— Dans ce cas, pourquoi... Oh ! »

Je l’étudiaï avec un intérêt renouvelé. Son visage ne laissait toujours rien paraître, mais je remarquai la nervosité de sa main droite qui se tordait et pinçait le tissu du divan. Puis, elle s’arrêta, comme si elle venait de remarquer l’éloquence de ses gestes. Manifestement, elle avait elle-même répondu à sa question, et s’en voulait de ne pas l’avoir fait en silence.

« Oui, dis-je, j’ai pris un peu de repos. Vous êtes au courant de ma blessure. »

Elle hocha doucement la tête.

« Je n’en veux pas à Random de vous l’avoir dit, poursuivis-je. Son jugement a toujours été perspicace, défensif, et je ne vois aucune raison de ne pas m’y fier moi-même. Mais pour votre propre sécurité, et pour être tranquille, je dois savoir tout ce qu’il vous a dit. Car il y a des choses que je soupçonne mais que je n’ai pas encore révélées.

— Je comprends. Ce n’est pas facile de faire une estimation négative – je parle de ce qu’il aurait pu ne pas me dire – mais il me raconte presque tout. Je connais votre histoire, et pour ainsi dire celle de tous les autres. Il me tient au courant des événements, des soupçons et des hypothèses.

— Je vous remercie, dis-je en buvant une gorgée de vin. Si je connais votre position, je peux parler plus facilement. Je vais vous raconter tout ce qui s’est passé depuis ce matin... »

Et j’entamai mon récit.

Elle sourit de temps à autre, mais en veillant à ne pas m’interrompre. Lorsque j’eus terminé, elle me demanda :

« Vous pensiez que j'allais m'effondrer en entendant parler de Martin ?

— Cela me semblait possible, répondis-je.

— Non, dit-elle. Voyez-vous, j'ai connu Martin à Erbma, quand il était enfant, et je l'ai vu grandir. Je l'aimais bien, et il me serait cher même s'il n'était pas le fils de Random. Alors je me réjouis de voir Random s'intéresser à lui, et j'espère que cela pourra leur être bénéfique à tous les deux. »

Je secouai la tête.

« Des gens comme vous, je n'en rencontre pas souvent, dis-je. Je suis content d'être venu ici, enfin. »

Elle rit, puis elle me dit : « Vous êtes longtemps resté aveugle.

— Oui.

— C'est une expérience qui peut aigrir, ou au contraire faire davantage apprécier ce qu'on possède. »

Je n'eus pas à songer à mes sentiments, à l'époque où j'avais été aveugle, pour savoir que je me trouvais dans la première catégorie, même si je tenais compte des circonstances dans lesquelles cette infirmité m'avait été infligée. Je le regrette, mais je suis comme cela. Désolé.

« C'est vrai, dis-je. Vous avez de la chance.

— En fait, ce n'est qu'un état d'esprit – une chose qu'un Seigneur d'Ombre peut aisément apprécier. »

Elle se leva.

« Je me suis toujours demandé à quoi vous ressemblez, me dit-elle. Random vous a décrit, mais ce n'est pas la même chose. Je peux ?

— Bien sûr. »

Elle s'approcha, toucha mon visage du bout des doigts et en suivit délicatement les traits.

« Oui, dit-elle, vous êtes bien comme je l'imaginais. Et je sens la tension qu'il y a en vous. Elle est là depuis longtemps, n'est-ce pas ?

— Sous une forme ou une autre, je suppose, depuis que je suis revenu à Ambre.

— Je me demande s'il est possible que vous ayez été plus heureux avant d'avoir retrouvé la mémoire.

— Il est impossible de répondre à ce genre de question, répondis-je. Si je n'avais pas retrouvé la mémoire, je serais peut-être mort aujourd'hui. Cela mis à part, à cette époque j'étais motivé par quelque chose, quelque chose me hantait chaque jour. J'étais constamment à la recherche de moyens qui me permettraient de découvrir qui j'étais, ce que j'étais.

— Mais étiez-vous plus heureux que maintenant, ou moins heureux ?

— Ni l'un ni l'autre, répondis-je. Tout finit par s'équilibrer. Comme vous le disiez, c'est un état d'esprit. Et même si ce n'était pas le cas, je ne pourrais pas rebrousser chemin, maintenant que je sais qui je suis, maintenant que j'ai découvert Ambre.

— Pourquoi ?

— Pourquoi me posez-vous ces questions ?

— Je cherche à vous comprendre, me dit-elle. Depuis que j'ai entendu parler de vous la première fois à Erbma, avant même que Random m'ait raconté toutes vos histoires, je me suis demandé ce qui vous poussait. Aujourd'hui, puisque j'en ai l'occasion – pas le droit, mais tout simplement l'occasion – j'ai jugé bon de parler à brûle-pourpoint, sans tenir compte de ma place, et de vous interroger sans détours. »

Je ne pus m'empêcher de rire.

« Voilà qui est franc, dis-je. Je vais voir si je peux être honnête. J'ai d'abord été poussé par la haine – la haine pour mon frère Éric – et par mon désir d'accéder au trône. Si à mon retour vous m'aviez demandé laquelle de ces deux impulsions était la plus forte, je vous aurais répondu que c'était l'appel du trône. Mais aujourd'hui... aujourd'hui je serais obligé d'admettre que c'était l'inverse. Je n'en avais pas conscience jusqu'à présent, mais c'est la vérité. Or, Éric est mort, et il ne reste rien de ce que je ressentais autrefois. Le trône demeure, mais je me rends compte maintenant que mes sentiments à son égard sont mitigés. Il est possible qu'aucun de nous n'y ait droit dans les circonstances actuelles, et aujourd'hui je refuserais de le prendre, même si tous les obstacles familiaux disparaissaient. Je veux d'abord voir le royaume retrouver sa stabilité et connaître les réponses à plusieurs questions.

— Même si ces réponses prouvaient que vous ne pouvez pas conquérir le trône ?

— Oui.

— Alors, je commence à comprendre.

— Quoi ? Qu'y a-t-il à comprendre ?

— Seigneur Corwin, j'ai une connaissance très limitée des fondements philosophiques de toutes ces choses, mais je crois comprendre que vous êtes capable de trouver en Ombre tout ce que vous voulez. Ça m'a longtemps intriguée, et je n'ai jamais saisi totalement le sens des explications de Random. Chacun d'entre vous ne pourrait-il pas, s'il le souhaitait, aller en Ombre pour s'y trouver une autre Ambre, en tout point semblable à celle-ci, mais où il pourrait régner ou bénéficier d'une position de son choix ?

— Oui, nous pouvons très bien trouver de pareils endroits, répondis-je.

— Dans ce cas, pourquoi ne le faites-vous pas pour mettre fin aux luttes ?

— Parce que de tels lieux seraient semblables à Ambre, mais *en apparence* uniquement. Nous faisons tous partie de cette Ambre, et elle fait partie de nous. Pour présenter le moindre intérêt, une ombre d'Ambre devrait être peuplée d'ombres de nous-mêmes. Si nous décidions d'occuper un royaume déjà prêt, nous pourrions aller jusqu'à supprimer notre ombre personnelle. Cependant, les ombres de ce royaume ne seraient pas parfaitement semblables aux gens d'ici, car une ombre ne correspond jamais exactement à ce qui la projette. Les petites différences s'accumulent, et elles sont en fait pires que les grandes. Pour nous, cela reviendrait à entrer dans un pays rempli d'étrangers. La meilleure comparaison qui puisse me venir à l'esprit, c'est quand on rencontre quelqu'un qui ressemble énormément à une personne que l'on connaît. On s'attend toujours que ce quelqu'un se comporte comme cette personne et pis, on a tendance à agir envers lui comme on le ferait envers l'autre. On l'aborde avec un certain masque, et ses réactions ne correspondent pas à ce qu'on attend. Il y a de quoi se sentir mal à l'aise. Je n'aime pas rencontrer des gens qui me rappellent d'autres gens... La personnalité est la seule chose qui

échappe à notre contrôle quand nous manipulons Ombre ; en fait, c'est grâce à cela que nous pouvons nous différencier de nos propres ombres. Et c'est pour cette raison que sur l'ombre Terre, Flora n'a pu pendant si longtemps prendre une décision à mon sujet : ma nouvelle personnalité présentait suffisamment de différences.

— Je commence à comprendre, dit-elle. Pour vous, ce n'est pas simplement Ambre. C'est cette contrée, plus tout le reste.

— Cette contrée, plus tout le reste... Voilà effectivement ce que représente Ambre, convins-je.

— Vous dites que votre haine a disparu avec Éric et que votre désir d'occuper le trône a été tempéré depuis que vous avez appris certaines choses.

— C'est exact.

— Je crois alors comprendre ce qui vous pousse.

— Ce qui me motive, dis-je, c'est le désir de redonner à Ambre sa stabilité, et une vague curiosité – ainsi que la revanche à prendre sur nos ennemis...

— Le devoir, bien entendu. »

J'étouffai un grognement ironique, et dis : « Ce serait une façade bien confortable, mais je ne tiens pas à jouer les hypocrites. Pour être fils d'Ambre ou d'Obéron, je n'ai guère le sens du devoir.

— À votre intonation, on sent bien que vous ne tenez pas à le manifester. »

Je fermai les yeux, les fermai pour la rejoindre dans les ténèbres, pour retrouver durant quelques secondes ce monde où les ondes lumineuses cédaient la place aux autres formes de message. C'est alors que je me rendis compte qu'elle ne s'était pas trompée au sujet de ma voix. Pourquoi avais-je piétiné si lourdement la notion de devoir dès qu'elle m'avait été suggérée ? J'aime que l'on me juge bon, élégant, noble et généreux lorsque les circonstances le justifient, et parfois même lorsqu'elles ne le justifient pas ; après tout, je suis comme tout le monde. En quoi la notion de devoir envers Ambre me gênait-elle ? En rien. Qu'était-ce donc ?

Père.

Je ne lui devais plus rien, et le respect moins que tout. C'était bien lui qui, en fin de compte, était responsable de la situation actuelle. Il avait engendré une nombreuse progéniture sans assurer une succession véritable, il s'était montré dur à l'égard de nos mères, et cela ne l'avait pas empêché d'escompter notre dévouement et notre soutien. Il n'avait misé que sur les favoris et, apparemment, il s'était même arrangé pour nous dresser les uns contre les autres. Puis il avait fini par se laisser entraîner par quelque chose qu'il ne pouvait maîtriser, abandonnant le royaume en proie à une immense confusion. Anesthésié depuis très longtemps par les théories de Sigmund Freud, je ne me souciais guère de toutes les rancunes classiques et généralisées qui pouvaient exister au sein de la famille ; je ne me situe pas sur ce terrain-là. Mais les faits, c'est différent. Si je n'aimais pas mon père, ce n'était pas parce qu'il ne m'avait donné aucune raison de l'aimer ; en réalité, il semblait même qu'il eût fait son possible pour que je le déteste. Assez. Désormais, je savais ce qui me repoussait dans l'idée du devoir : son objet.

« Vous avez raison », dis-je en ouvrant les yeux et en la regardant, « et je suis content que vous me l'ayez dit. »

Je me levai.

« Donnez-moi la main », dis-je.

Elle tendit la main droite ; je la portai à mes lèvres.

« Merci. C'était un bon repas. »

Je me retournai et gagnai la porte puis, lançant un dernier regard, je vis qu'elle avait rougi et qu'elle souriait, la main encore en suspens. Je commençais à comprendre pourquoi Random avait changé.

« Bonne chance, me dit-elle lorsqu'elle n'entendit plus le bruit de mes pas.

— ... À vous aussi. » Et aussitôt, je sortis.

Bien qu'ayant projeté d'aller ensuite voir Brand, je ne pus me résoudre à le faire. En partie parce que je ne tenais pas à le rencontrer en ayant l'esprit embrumé par la fatigue, et en partie parce que cet entretien avec Vialle était la première expérience agréable qu'il m'avait été donné de faire depuis un certain

temps. Pour une fois, j'allais profiter de mon avance pour prendre un peu de repos.

Je montai l'escalier et m'arrêtai devant ma porte, au bout du couloir ; en engageant ma nouvelle clé dans la nouvelle serrure, je songeai bien entendu aux coups de couteau de l'autre nuit. Puis je tirai les rideaux pour fuir la lumière de l'après-midi, me déshabillai et me couchai. Une fois de plus, l'épuisement et la perspective des épreuves à venir m'empêchèrent au début de trouver le sommeil. Longtemps, je ne cessai de me retourner en revivant mes aventures dès deux ou trois derniers jours, et certains événements plus anciens encore. Lorsque je finis par m'endormir, ce fut pour faire des rêves anarchiques regroupant les mêmes péripéties, sans compter une vision de mon ancien cachot, où je m'usais les ongles sur la porte.

À mon réveil, la nuit était tombée, et je me sentais nettement reposé. Libéré de toute tension, je pus rêvasser tranquillement. Pourtant au fond de ma tête dansait un léger sentiment d'excitation, un picotement qui n'avait rien de désagréable. Une idée impérieuse et que je ne parvenais pas à cerner...

Oui !

Je m'assis, pris mes vêtements et m'habillai. Lorsque j'eus suspendu Grayswandir à mon ceinturon, je pliai une couverture que je pris sous le bras. Bien sûr...

J'avais l'esprit clair, et la lancinante douleur de mon côté s'était estompée. J'ignorais combien de temps j'avais dormi, mais ce détail n'avait guère d'importance ; il me fallait maintenant voir quelque chose de bien plus vital, une chose à laquelle j'aurais dû penser depuis longtemps. En fait, j'y avais pensé. Pour tout dire, je l'avais eue sous les yeux, mais le flot du temps et des événements l'avait effacée de mon esprit. Jusqu'à cet instant.

Je me dirigeai vers les escaliers après avoir pris soin de fermer la porte de ma chambre à clé. À la lueur vacillante des chandelles, le cerf décoloré qui depuis des siècles agonisait sur la tapisserie à ma droite tournait la tête vers les chiens décolorés qui le pourchassaient eux aussi depuis des siècles. Il arrive que ma sympathie aille au cerf, mais généralement, je me sens tout à

fait chien. Un de ces jours, il faudra que je fasse restaurer cette pièce.

Je descendis les premières marches. En dessous, pas le moindre bruit. Il était donc tard. Parfait. Un nouveau jour, et on est toujours en vie. Peut-être même un petit peu plus intelligent. Assez intelligent pour comprendre qu'on a encore beaucoup de choses à apprendre. Mais il y a l'espoir. Oui, l'espoir. Ce qui me manquait quand je restais accroupi dans cette maudite cellule, hurlant, les mains pressées contre mes yeux ravagés. Vialle... si seulement j'avais pu m'entretenir un instant avec vous à cette époque ! Mais ce que j'ai appris, je l'ai appris dans une sinistre école, et ce ne sont pas des références plus pacifiques qui m'auraient donné votre grâce, je présume. Pourtant... qui sait ? J'ai toujours eu le sentiment d'être plus proche du chien que du cerf, du chasseur que de la victime. Peut-être auriez-vous pu m'enseigner quelque chose qui eût permis d'adoucir mon amertume et de tempérer ma haine. Mais aurait-ce été mieux ? La haine a disparu avec son objet, et l'amertume s'est, elle aussi, estompée, mais en y réfléchissant je me demande si j'aurais pu tenir sans leur soutien. Je ne suis pas du tout certain que j'aurais survécu à mon internement si mes horribles compagnes ne m'avaient tiré, de temps à autre, de ma déchéance physique et mentale. Aujourd'hui, je peux me permettre le luxe de m'identifier parfois au cerf, mais à l'époque ce mouvement m'eût été peut-être fatal. Je ne sais pas au juste, gente dame, et sans doute ne saurai-je jamais.

Le silence régnait au deuxième étage. Plus bas, j'entendis quelques légers bruits. Faites de beaux rêves, ma dame. Je franchis le palier et descendis les dernières marches en me demandant si Random avait pu faire une découverte importante. Non, sans doute, sans quoi j'eusse déjà été contacté par lui ou par Bénédicte. À moins que des ennuis ne l'en eussent empêché. Non. Inutile de chercher à se faire du souci. Quand il y a véritablement un problème, on le sait toujours en temps voulu, et j'avais déjà suffisamment de choses à faire.

Le rez-de-chaussée.

Je dis : « Will, Rolf.

— Seigneur Corwin. »

En entendant mes pas, les deux gardes avaient repris l'attitude que leur imposait leur fonction. Je compris à leur visage que tout allait bien, mais pour la forme décidai de leur poser la question.

« Tout est calme, seigneur, tout est calme, répondit le plus âgé.

— Excellent » Et reprenant mon chemin, je traversai la grande salle à manger au sol de marbre.

Si les ans et la moisissure ne l'avaient pas totalement effacé, cela marcherait, j'en étais sûr. Et alors...

Je pénétrai dans le long couloir aux murs resserrés et couverts de poussière. Les ténèbres, les ombres et le bruit de mes pas...

Je parvins à la porte, l'ouvris et m'avançai sur la plate-forme. Puis, suivant le chemin en spirale, je m'enfonçai dans les cavernes de Kolvir, faiblement éclairée ici et là. Je me dis que Random avait raison : si on avait tout rasé jusqu'à ce niveau, on aurait remarqué une correspondance assez précise entre ce qui serait resté et le site de la Marelle originelle que nous venions de visiter.

... Et je continuais de descendre le chemin tortueux qui se perdait dans la pénombre. Bientôt, j'aperçus au loin le poste de garde, éclairé par une torche et une lanterne, aussi lugubre que s'il s'agissait d'un décor de théâtre. Parvenu en bas, je marchai dans cette direction.

« Bonsoir, Seigneur Corwin, lança la silhouette blême et décharnée qui souriait autour de sa pipe, adossée à un casier.

— Bonsoir, Roger. Comment va l'enfer ?

— De temps en temps, un rat, une chauve-souris, une araignée. À part cela, rien ne bouge. C'est calme.

— Tu aimes ce poste ? »

Il hocha la tête.

« Je suis en train d'écrire un conte philosophique avec des éléments d'horreur et de morbidité ; je travaille sur ces passages là quand je suis ici.

— C'est l'endroit rêvé, dis-je. J'aurais besoin d'une lanterne. »

Il en sortit une et l'alluma avec sa bougie.

« Est-ce que ça se terminera bien ? » m'enquis-je.

Il eut un haussement d'épaules.

« Pour moi, oui.

— Je veux dire, c'est le bien qui triomphe, et le héros finit par entraîner l'héroïne dans son lit ? Ou bien est-ce que tu supprimes tout le monde ?

— Ce ne serait pas très juste, dit-il.

— Peu importe. Je le lirai peut-être un jour.

— Peut-être », dit-il.

Je pris la lanterne et m'éloignai dans une direction que je n'avais prise depuis bien longtemps. Je fus rapidement étonné de pouvoir encore mesurer mentalement l'écho de mes pas.

Peu après, je parvins à proximité de la muraille, repérai le couloir que je recherchais et y pénétrai. Ensuite, je n'eus qu'à compter mes pas ; mes pieds connaissaient le chemin.

La porte de mon ancien cachot était entrouverte. Je posai ma lanterne pour la pousser ; elle céda lentement, en grinçant. Puis je soulevai la lanterne en la tenant bien haut, et entrai.

Aussitôt, mon estomac se crispa, je ressentis des fourmillements et me mis à frissonner ; je dus me retenir pour ne pas prendre la fuite. Je n'avais certes pas prévu que je réagirais de la sorte : l'étroite cellule sale avait éveillé en moi une véritable vague de terreur, et je refusais de m'éloigner de la lourde porte bardée de cuivre, de peur qu'elle ne se referme et ne se verrouille derrière moi. Je me forçai alors à m'attarder sur des détails, comme le trou qui m'avait servi de latrine, ou la tache noire où j'avais fait mon feu le dernier jour. De la main gauche, je parcourus la surface intérieure de la porte pour trouver et suivre les sillons que j'avais creusés avec ma cuiller. Je me souvins des blessures que ces efforts avaient infligées à mes mains, et me baissai pour examiner le résultat : comparé à l'épaisseur de la porte, ce n'était pas aussi profond que je l'avais cru à l'époque. Je compris ainsi à quel point j'avais exagéré les effets de ma dérisoire tentative. Puis je fis quelques pas en avant et contemplai le mur.

On ne voyait plus grand-chose, car la poussière et l'humidité s'étaient efforcées de l'effacer, mais je parvins à discerner les contours du phare de Cabra, cerné de quatre traits marqués à

grands coups avec le manche de ma vieille cuiller. La magie, la force qui finalement avait réussi à me projeter vers la liberté était toujours présente. Je la ressentais sans qu'il fût nécessaire de l'invoquer.

Puis je me retournai et fis face à l'autre mur.

Le dessin que j'avais sous les yeux avait moins bien supporté les assauts du temps que celui du phare, mais il est vrai que je l'avais exécuté en très peu de temps, à la lueur de mes dernières allumettes. Je ne parvenais même pas à en distinguer le détail, bien que ma mémoire me permît de retrouver les éléments manquants : c'était un cabinet de travail ou une bibliothèque, avec des rayonnages chargés de livres sur tous les murs, un bureau au premier plan et à côté, un globe. Devais-je l'effacer complètement ?

Je posai ma lanterne par terre et revins m'occuper du dessin d'en face. En me servant du coin de ma couverture, j'essuyai doucement la poussière non loin du pied du phare. Le trait apparut plus clairement. Puis je recommençai, en frottant un peu plus fort et malheureusement, le dessin fut totalement effacé sur quelques centimètres.

Je reculai d'un pas et arrachai une longue bande de couverture, en repliant le reste pour en faire un coussin sur lequel je m'assis. Puis lentement, soigneusement, je m'attaquai au phare. Il fallait que j'eusse une parfaite notion du travail à effectuer avant de passer à l'autre dessin.

Une demi-heure plus tard, je me levai et m'étirai, avant de me pencher pour masser mes jambes engourdies. Les vestiges du phare étaient nettoyés. Malheureusement, j'avais détruit environ vingt pour cent du croquis avant d'acquérir le sens de la texture du mur et d'adapter mes gestes. Et je doutais qu'une amélioration fût possible.

La lanterne grésilla lorsque je la déplaçai. Je dépliai la couverture, la secouai et arrachai une nouvelle bande. Après m'être confectionné un coussin neuf, je me mis au travail sur l'autre dessin.

Quelques instants plus tard, j'avais dégagé ce qu'il en restait, en constatant que j'avais totalement oublié le crâne sur le bureau jusqu'à ce qu'un coup de chiffon prudent l'eût de

nouveau révélé – tout comme l’angle du mur du fond, ainsi qu’une haute chandelle... Je reculai d’un pas. Il eût été risqué, voire probablement superflu, de continuer à frotter. Le dessin paraissait en effet aussi entier qu’il l’avait jamais été.

Une fois de plus, la lanterne manifesta des signes d’épuisement. En maudissant Roger qui avait négligé de vérifier le niveau du pétrole, je me relevai et tins la lumière à hauteur d’épaule, à ma gauche. Et je me mis à observer le dessin en chassant tout le reste de mon esprit.

Il gagna en perspective tandis que je le contemplais ; au bout d’un moment, il devint entièrement tridimensionnel et emplit la totalité de mon champ de vision. Alors, je fis deux pas en avant et je posai la lanterne au bord du bureau.

Je parcourus la pièce du regard. Des étagères couvertes de livres masquaient les quatre murs. Pas de fenêtres. Au fond, à gauche et à droite, deux portes, l’une fermée et l’autre entrouverte. Près de la porte ouverte se trouvait une longue table basse sur laquelle s’accumulaient ouvrages et documents. Des objets bizarres occupaient les espaces libres sur les étagères, les niches et les recoins curieux des murs : des ossements, des pierres, des poteries, des tablettes gravées, des lentilles de verre, des baguettes magiques et autres instruments dont j’ignorais la fonction. L’immense tapis ressemblait à un Arbesil. Je fis un pas dans cette direction, et aussitôt la lanterne se mit à crachoter. Quand je me retournai pour tendre le bras, elle s’éteignit.

J’abaissai la main en grognant une obscénité, puis je me retournai lentement dans l’espoir d’apercevoir une éventuelle source de lumière. Quelque chose qui ressemblait à une branche de corail luisait légèrement sur une étagère, en face de moi, tandis qu’une pâle ligne de lumière apparaissait sous la porte fermée. Abandonnant la lanterne, je traversai la pièce.

J’ouvris la porte aussi doucement que possible : elle donnait dans une petite chambre déserte et sans fenêtres. Des braises rougeoyaient encore dans l’unique et discrète cheminée. Les murs de pierre s’arquaient au-dessus de moi, et l’âtre n’était peut-être qu’une anfractuosité naturelle de la paroi, à ma

gauche. En face de moi, je vis une énorme porte renforcée de métal. Une grosse clé était engagée dans la serrure.

J'entrai, pris une chandelle sur une table proche et me dirigeai vers l'âtre pour y trouver du feu. Tandis qu'agenouillé, je cherchais une flamme au milieu des braises, j'entendis un léger bruit de pas près de la porte.

En me retournant, je le vis juste derrière le seuil. Il était petit et bossu, et ses cheveux et sa barbe étaient encore plus longs que dans mon souvenir. Vêtu d'une chemise de nuit qui lui tombait jusqu'aux chevilles, Dworkin tenait une lampe à huile, et ses yeux sombres me fixaient derrière le verre fuligineux.

« Obéron, dit-il, l'heure est-elle enfin venue ? »

— Quelle heure ? » demandai-je doucement.

Il gloussa.

« Comment, quelle heure ? L'heure de détruire le monde, voyons ! »

5.

En veillant à protéger mon visage de la lumière, je lui répondis, toujours à voix basse : « Pas tout à fait, pas tout à fait. »

Il poussa un soupir.

« Tu n'es pas encore convaincu. »

Il tendit le cou, releva la tête et me regarda.

« Pourquoi faut-il que tu gâches tout ? demanda-t-il.

— Je ne gâche rien. »

Il baissa la lampe, et bien que j'eusse une fois de plus détourné la tête, il parvint enfin à examiner mon visage et il se mit à rire.

« Drôle, fit-il. Drôle, drôle, drôle. Tu prends l'apparence du jeune Seigneur Corwin en comptant m'influencer par des sentiments familiaux. Pourquoi ne pas avoir choisi Brand ou Bleys ? Ce sont les enfants de Clarissa qui nous ont été les plus utiles. »

Je haussai les épaules et me relevai.

« Oui et non », dis-je, déterminé à lui fournir des répliques ambiguës tant qu'il les accepterait et poursuivrait la conversation. Cela me permettrait peut-être d'obtenir de précieuses informations, sans pour autant lui faire perdre sa bonne humeur. « Et toi ? fis-je. À quel visage voudrais-tu faire appel ?

— Oh ! pour te faire plaisir, je prendrai le même que le tien », répondit-il, et il se mit à rire.

Sa tête bascula en arrière et tandis que les échos de son rire résonnaient autour de moi, il commença à se métamorphoser. Sa stature sembla augmenter, et son visage se flétrit comme une voile tenue trop près du vent. La bosse de son dos parut diminuer lorsqu'il se redressa. Ses traits se reformèrent et sa barbe noircit. Je compris à cet instant qu'il était en quelque

sorte en train de redistribuer la masse de son corps, car sa chemise de nuit lui arrivait maintenant juste au-dessous des genoux. Pendant qu'il prenait de profondes inspirations, ses épaules s'élargirent, ses bras s'allongèrent, son ventre bedonnant s'amincit. Bientôt, sa tête se trouva à la hauteur de mes épaules. Il grandit encore, puis il me regarda dans les yeux. Sa chemise atteignait à peine ses genoux, et sa bosse avait totalement disparu. Un dernier mouvement parcourut son visage, et ses traits s'affermirent. Son rire enfin devint un léger gloussement qu'il étouffa en pinçant les lèvres d'un air narquois.

J'avais devant moi une copie légèrement plus mince de moi-même.

« Suffisant ? me demanda-t-il.

— Pas mal, fis-je. Attends que je mette quelques bûches dans le feu.

— Je vais t'aider.

— Inutile. »

Je tirai un peu de bois d'un casier qui se trouvait sur ma droite, cherchant à gagner du temps pour étudier les réactions de Dworkin. Pendant ce temps, il se dirigea vers un fauteuil et s'assit. Un coup d'œil dans sa direction m'apprit qu'il ne me regardait pas, mais qu'il contemplait les ténèbres. Je me mis à tirer le feu vers moi, en espérant qu'il dirait quelque chose, n'importe quoi. Et enfin, il parla.

« Et qu'est devenu le grand projet ? » me demanda-t-il.

J'ignorais s'il parlait de la Marelle, ou bien de quelque vaste plan formé par Père et dont il aurait eu connaissance. Aussi répondis-je : « À toi de me le dire. »

Nouveau ricanement.

« Pourquoi pas ? Tu as changé d'avis, voilà ce qui s'est passé ? dit-il.

— Et selon toi, en quoi ai-je changé d'avis ?

— Ne te moque pas de moi. Toi-même, tu n'en as pas le droit, me rétorqua-t-il. Surtout pas toi. »

Je me levai et dit : « Je ne me moque pas de toi. »

Traversant la pièce, j'allai chercher un autre fauteuil, l'installai près du feu en face de Dworkin et y pris place.

« Comment m'as-tu reconnu ? lui demandai-je.

— Rares sont ceux qui savent quels lieux je hante.
— C'est exact.
— Est-ce qu'à Ambre, la plupart me croient mort ?
— Oui, et d'autres pensent que tu voyages peut-être en Ombre.

— Je vois.

— Et durant tout ce temps, qu'as-tu éprouvé ? »

Un sourire diabolique se dessina sur ses lèvres.

« Tu veux savoir si je suis toujours fou ?

— Je ne voulais pas être aussi brutal.

— Parfois cela s'estompe, et parfois cela s'intensifie, répondit-il. Ça vient, et ça repart. Pour l'instant, je suis presque moi-même – je dis bien, presque. Le choc de ta visite, peut-être... Quelque chose s'est brisée dans ma tête, tu le sais. Mais il ne peut en être autrement, et cela tu le sais aussi.

— Je pense, dis-je. Pourquoi ne pas tout me raconter une nouvelle fois, depuis le début ? Le simple fait de parler pourrait te soulager, me fournir quelque chose qui m'a échappé. Raconte-moi une histoire. »

Nouveau rire.

« Tout ce que tu voudras. As-tu une préférence ? Comment j'ai fui Chaos pour me réfugier sur cette petite île accidentelle dans l'océan de la nuit ? Mes méditations sur l'abysse ? La révélation de la Marelle dans un joyau suspendu au cou d'une licorne ? Comment j'ai transcrit le dessin par la foudre, le sang et la lyre, tandis que nos pères en furie ne savaient que faire, qu'ils étaient arrivés trop tard pour me faire revenir alors que le poème de feu traçait sa première voie dans mon cerveau, répandant en moi la volonté de former ? Trop tard ! Trop tard... Possédé des abominations issues de la maladie, isolé de leurs secours, de leur pouvoir, j'ai conçu et bâti, prisonnier de ma nouvelle identité. Est-ce là le conte que tu aimerais écouter une fois de plus ? Ou préférerais-tu que je te parles de son remède ? »

Toutes ces révélations et ce qu'elles impliquaient me firent tourner la tête. J'ignorais s'il parlait littéralement ou par métaphores, ou s'il ne faisait que partager des fantasmes paranoïaques, mais les choses que je voulais et devais entendre

concernaient principalement l'instant présent. Aussi, contemplant l'ombrageuse silhouette de moi-même de laquelle émergeait cette voix immémoriale, je répondis : « Parle-moi de son remède. »

Il joignit alors ses doigts devant son visage et me dit : « Je suis la Marelle, au vrai sens du terme. En traversant mon esprit pour parvenir à sa configuration actuelle, c'est-à-dire le fondement d'Ambre, elle m'a marqué aussi sûrement que je l'ai marquée. Un jour, j'ai compris que j'étais à la fois la Marelle et moi-même, et qu'en devenant Marelle, elle a dû devenir Dworkin. Des modifications mutuelles ont affecté la création de ce lieu et cette époque ; là résident notre faiblesse et notre force. Car je me suis rendu compte que tout dommage infligé à la Marelle me serait infligé de même, et que tout mal infligé à ma personne affecterait la Marelle de façon identique. Cependant, je ne risque pour ainsi dire rien puisque la Marelle me protège, et qui d'autre que moi pourrait endommager la Marelle ? Un système dont la faiblesse est parfaitement protégée par sa force, un magnifique circuit fermé : voilà ce que je me suis dit. »

Il se tut. J'écoutais le feu, mais je ne sais pas ce qu'il écoutait, lui.

« Mais je me suis trompé, reprit-il, alors que c'était si simple... Mon sang, avec lequel j'avais tracé la Marelle, pouvait l'effacer. Mais il m'a fallu une éternité pour me rendre compte que le sang de mon sang a le même pouvoir. En l'utilisant, on peut également la modifier – oui, jusqu'à la troisième génération. »

Je ne fus pas très surpris d'apprendre qu'il était notre ancêtre à tous. D'une certaine manière, j'avais l'impression de l'avoir toujours su, sans l'avoir jamais exprimé. Et pourtant... ce fait m'apportait plus de questions que de réponses. *Recette : pour obtenir une bonne confusion, prenez une génération d'ascendants.* Plus que jamais, j'ignorais qui était véritablement Dworkin. Et à cela, il fallait ajouter ce qu'il avait lui-même reconnu : c'était une histoire racontée par un fou.

« Mais pour la réparer ?... » fis-je.

Je vis un ricanement prendre forme sur mon propre visage.

« As-tu perdu le désir d'être maître du vide animé, seigneur du chaos ? me demanda-t-il.

— C'est possible, répondis-je.

— Par la Licorne, Ta mère, je savais que nous en arriverions là ! La Marelle est aussi puissante en toi que l'est le grand royaume. Quel est donc ton souhait ?

— Préserver le royaume. »

Il secoua la tête, ma tête.

« Il serait bien plus simple de tout détruire pour recommencer à zéro, comme je te l'ai déjà dit si souvent.

— Je suis entêté. Dis-le-moi une fois de plus », rétorquai-je en m'efforçant de simuler le ton bourru de Père.

Il haussa les épaules.

« Détruis la Marelle, et nous détruisons Ambre, ainsi que toutes les ombres qui gravitent autour d'elle. Donne-moi la permission de me détruire au milieu de la Marelle, et nous l'effacerons. Permets-moi de le faire en me promettant qu'ensuite, tu prendras le Joyau qui renferme l'essence de l'ordre et que tu l'utiliseras pour créer une nouvelle Marelle, claire et pure, intacte, tracée avec les fluides de ton être, tandis que de tous côtés des légions du chaos tenteront de te distraire. Donne-moi ta parole et ensuite, laisse-moi en finir car, brisé comme je le suis, je préfère mourir pour l'ordre que vivre pour lui. Quelle est ta réponse ?

— Ne vaudrait-il pas mieux essayer de réparer celle que nous avons, au lieu de défaire l'œuvre d'une éternité ?

— Couard ! » lança-t-il en se levant brusquement. « Je savais bien que tu dirais de nouveau cela !

— J'attends ta réponse. »

Il se mit à faire les cent pas.

« Combien de fois avons-nous déjà parlé de cela ? dit-il. Rien n'a changé ! Tu as peur d'essayer !

— Peut-être, répondis-je. Mais ne penses-tu pas que lorsqu'on a tant donné pour quelque chose, il faut être prêt à consentir un effort, un sacrifice supplémentaires s'il y a ne serait-ce qu'une petite possibilité de le sauver ?

— Tu n'as toujours pas compris, me répondit-il. Je ne puis que penser qu'une chose endommagée doit être détruite... et, si

c'est possible, remplacée. La nature de la blessure qui m'a été infligée est telle que je ne peux pas concevoir la notion de « réparation ». Voilà mon infirmité : mes sentiments sont préétablis.

— Si le Joyau est capable de créer une nouvelle Marelle, pourquoi ne pourrait-on s'en servir pour réparer l'ancienne, mettre fin à nos problèmes et soulager ton esprit ? »

Il s'avança et s'arrêta près de moi.

« As-tu donc perdu la mémoire ? dit-il. Tu sais très bien qu'il est infiniment plus difficile de réparer le mal que de recommencer à zéro. Le Joyau lui-même peut plus aisément détruire la Marelle que la réparer. As-tu oublié ce qu'il y a là-bas ? » Il tendit le bras en direction du mur qui se trouvait derrière lui. « Veux-tu encore une fois y jeter un coup d'œil ?

— Oui, j'aimerais bien, répondis-je. Allons-y. »

Je me levai et dus baisser les yeux pour le regarder ; depuis qu'il s'était mis en colère, il avait commencé à perdre son emprise sur sa forme. Il avait déjà perdu dix ou douze centimètres en hauteur, l'image de mon visage était en train de fondre pour laisser la place à ses traits de gnome, et une nette protubérance, que j'avais déjà pu entrevoir au moment où il avait fait un geste en direction du mur, s'élevait entre ses épaules.

Il écarquilla les yeux et étudia mon visage.

« Tu y tiens, dit-il au bout d'un instant. D'accord, allons-y. »

Il se retourna et se dirigea vers la grande porte de métal. Je le suivis. Il se servit de ses deux mains pour tourner la clé, puis porta tout son poids contre la porte. Je m'avançai pour l'aider, mais il m'écarta d'un geste, avec une force extraordinaire, avant de donner un dernier coup à la porte qui s'ouvrit largement, en grinçant. Aussitôt, je fus assailli par une odeur curieuse qui me rappelait quelque chose.

Dworkin franchit le seuil puis s'arrêta. Il avisa une sorte de long bâton dressé contre le mur, à sa droite, s'en empara et frappa le sol à plusieurs reprises. L'extrémité supérieure se mit à luire, et nous pûmes ainsi voir un tunnel étroit dans lequel Dworkin s'engagea. Je l'y suivis et bientôt le passage devint suffisamment large pour me permettre de marcher à côté de lui.

L'odeur était de plus en plus forte, et je me sentais presque capable de l'identifier. Quelque chose d'assez récent...

Au bout d'environ quatre-vingts pas, le tunnel tournait à gauche et s'élevait. Nous parvînmes ensuite à un petit passage semblable à un appendice, jonché d'ossements brisés. À une trentaine de centimètres du sol, quelqu'un avait rivé dans le roc un large anneau de fer auquel était fixée une chaîne brillante qui retombait et s'éloignait comme une traînée de gouttelettes de métal fondu en train de refroidir dans la pénombre.

Plus loin, le passage devenait plus étroit, et Dworkin reprit la tête. Peu après, il disparut dans un tournant, et je l'entendis murmurer. Quand, à mon tour, je parvins à cet endroit, je faillis me heurter à lui. Accroupi, il avait engagé sa main gauche dans une anfractuosité où je ne distinguais rien. Mais lorsque je perçus le croassement étouffé et vis que la chaîne disparaissait dans l'ouverture, je compris ce que c'était et où nous nous trouvions.

« Je ne vais pas loin, petit Diable, l'entendis-je dire. Ne t'inquiète pas, petit Diable. Tiens, voilà quelque chose à te mettre sous la dent. »

Et il sortit de je ne sais où une friandise quelconque qu'il jeta à l'animal. Le griffon pourpre, que je pouvais désormais apercevoir dans son antre, s'anima et accepta l'offrande en dodelinant de la tête, avec des bruits de mastication.

Dworkin leva les yeux vers moi en souriant.

« Surpris ? fit-il.

— De quoi ?

— Tu croyais que j'avais peur de lui, tu croyais que je n'arriverais jamais à l'apprivoiser. Tu l'avais mis ici pour que je ne sorte pas de là-bas, pour me garder à l'écart de la Marelle.

— J'ai dit ça ?

— Tu n'as pas eu besoin ; je ne suis pas un imbécile.

— Comme tu voudras », dis-je.

Il gloussa, se releva et reprit son chemin.

Je lui emboîtai le pas. Le tunnel montait de nouveau ; petit à petit, le plafond s'élevait, et le passage s'élargissait. Enfin, nous parvînmes à l'entrée de la caverne. Dworkin demeura un instant immobile, son bâton levé devant lui. Tandis que je regardais sa

silhouette se détacher sur le fond nocturne, une douce brise salée vint chasser sous mon nez l'odeur du musc.

Quelques minutes plus tard, Dworkin se remettait en chemin, englouti par un monde de velours bleu piqué de chandelles célestes. Ce fantastique spectacle m'émerveillait. Non pas uniquement parce que dans les cieux sans lune, sans nuages, les étoiles brillaient d'un éclat surnaturel, non pas uniquement parce qu'il était impossible, une fois de plus, de distinguer le ciel de la mer. Mais surtout parce que la Marelle, au milieu de ce ciel-océan, baignait dans une lueur presque bleu acétylène, et que tous les astres au-dessus, à côté, au-dessous d'elle, étaient disposés avec une précision géométrique, formant un prodigieux entrelacs oblique qui, plus que toute autre chose, nous donnait l'impression d'être suspendus au milieu d'une toile cosmique dont la Marelle constituait le véritable centre, déterminant tout le réseau de mailles avec précision par son existence, sa configuration et sa position.

Dworkin poursuivit son chemin jusqu'à la Marelle et s'arrêta au bord, près de la partie noircie au-dessus de laquelle il agita son bâton. Et comme j'approchais, il se tourna vers moi.

« Le voici, annonça-t-il, le trou de mon esprit. Je ne peux plus penser à cet endroit, seulement autour. Je ne sais plus ce qu'il faut faire pour réparer quelque chose qui me manque désormais. Si tu penses pouvoir le faire, il faut que tu sois prêt à être détruit sur-le-champ chaque fois que tu t'éloigneras de la Marelle pour traverser la faille. Ce n'est pas la tache noire qui te détruira, mais la Marelle elle-même, dès que tu rompras le circuit. Il est possible que le Joyau puisse te soutenir, mais je n'en sais rien. En tout cas, ce sera de plus en plus difficile à chaque tour, et ta force ira s'affaiblissant. La dernière fois que nous en avons parlé, tu avais peur. Veux-tu dire que depuis, tu es devenu plus audacieux ?

— Peut-être, dis-je. Tu ne vois pas d'autre solution ?

— Je sais qu'on peut le faire en recommençant à zéro, parce qu'une fois, je l'ai fait. Sinon, je ne vois pas. Plus on attend, plus la situation s'aggrave. Pourquoi ne pas aller chercher le Joyau et me passer ton épée, fils ? Je ne vois pas d'autre solution.

— Non, répondis-je, il faut que j'en sache davantage. Répète-moi de quelle manière le mal a été fait.

— J'ignore encore lequel de tes enfants a répandu son sang à cet endroit, si c'est ce que tu veux dire. Mais le mal est fait, et se lamenter ne servirait à rien. Nos côtés les plus sombres ont resurgi en eux avec force. Sans doute sont-ils trop proches du chaos dont nous sommes issus ; ils ont grandi sans fournir les efforts de volonté que nous avons dû déployer pour le vaincre. Je m'étais dit que le rituel du passage de la Marelle pourrait leur suffire ; je n'avais rien trouvé de plus efficace. Et pourtant, cela n'a pas marché. Ils frappent n'importe où. Ils cherchent à détruire la Marelle elle-même.

— Si nous réussissons à recommencer à zéro, est-ce que nous ne risquons pas de voir les mêmes événements se répéter, tout simplement ?

— Je ne sais pas. Mais avons-nous le choix, si nous voulons éviter l'échec et le retour au chaos ?

— Et si nous revenons au point de départ, que vont-ils devenir ? »

Il resta longtemps muet, puis il haussa les épaules.

« Je ne peux répondre.

— Et comment aurait réagi la génération suivante ? »

Il eut un rire amusé.

« Comment veux-tu que je réponde à une question pareille ? Je n'en ai pas la moindre idée. »

Je tirai l'Atout mutilé et le lui tendis. Il l'examina à la lueur de son bâton.

« Je suis persuadé que c'est le fils de Random, Martin, dis-je, qui a répandu son sang ici. J'ignore totalement s'il est encore vivant. Qu'a-t-il essayé de faire, à ton avis ? »

Il porta son regard vers la Marelle.

« Voilà donc le sujet qui l'a décorée. Comment t'es-tu procuré cet Atout ?

— On me l'a donné, répondis-je laconiquement. Ce n'est pas ton travail, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non, je n'ai jamais eu l'occasion de voir le petit. Mais cela répond à ta question, non ? S'il y a une autre génération, tes enfants la détruiront.

— Tout comme nous les détruirions, eux ? »

Il me regarda dans les yeux et demanda : « Serais-tu en train de devenir brusquement un père tendre et gâteux ?

— Si ce n'est pas toi qui as préparé cet Atout, qui l'a fait ? »

Il baissa les yeux et d'une chiquenaude, frappa la carte.

« Mon meilleur élève, ton fils Brand. C'est son style. Tu vois ce qu'ils font dès qu'ils ont un peu de pouvoir ? S'en trouverait-il un seul, parmi eux, pour offrir sa vie pour préserver le royaume, restaurer la Marelle ?

— Sans doute, dis-je. Sans doute Bénédict, Gérard, Random, Corwin...

— Bénédict porte sur lui la malédiction, Gérard possède la volonté mais il lui manque l'intelligence, Random n'est guère courageux et déterminé. Quant à Corwin... N'est-il pas à l'écart, loin d'ici ? »

Je songeai à notre dernière rencontre, alors qu'il m'avait aidé à m'échapper de ma cellule pour rejoindre Cabra, et compris qu'il pouvait avoir à ce sujet une opinion parfaitement personnelle, car il ignorait les circonstances qui m'avaient conduit à cette situation.

« Est-ce pour cette raison que tu as pris cet aspect ? poursuivit-il. Cherches-tu ainsi à me faire des reproches ? Es-tu en train de me mettre à l'épreuve, une fois de plus ?

— Il n'est pas à l'écart, il n'est pas loin d'ici, répondis-je, mais il a des ennemis au sein de la famille aussi bien qu'ailleurs. Il tenterait n'importe quoi pour sauver le royaume. Quelles chances lui donnerais-tu ?

— N'a-t-il pas été longtemps absent ?

— Si.

— Alors, il est possible qu'il ait changé. Je ne sais pas.

— Je suis sûr qu'il a changé. Je sais qu'il est prêt à essayer. »

De nouveau, il scruta mon visage.

« Tu n'es pas Obéron, dit-il enfin.

— Non.

— Tu es celui que mes yeux voient.

— Ni plus ni moins.

— Je vois... je ne savais pas que tu connaissais cet endroit.

— Je ne le connais que depuis peu. C'est une licorne qui m'a mené ici la première fois. »

Ses yeux s'écarquillèrent.

« C'est... très... intéressant, dit-il. Cela fait si longtemps...

— Et pour en revenir à ma question ?

— Hein ? Question ? Quelle question ?

— Mes chances de succès. Crois-tu que je pourrais être capable de réparer la Marelle ? »

Il s'approcha lentement, tendit le bras et plaça la main droite sur mon épaule. En même temps, le bâton qu'il tenait de la main gauche s'inclina, portant sa lueur bleue à quelques centimètres de mon visage, mais je ne ressentis aucune chaleur. Il me regarda dans les yeux.

« Tu as changé, murmura-t-il quelques secondes plus tard.

— Suffisamment pour accomplir cette tâche ? lui demandai-je.

— Suffisamment peut-être pour que cela vaille la peine d'essayer, me répondit-il, même si nous sommes condamnés à échouer.

— M'aideras-tu ?

— Je ne sais pas si j'en aurai la possibilité. Ce mal qui affecte mes humeurs, mes pensées... s'en va et revient sans cesse. En ce moment même, je sens une partie de ma maîtrise m'échapper. C'est peut-être l'excitation... Nous ferions mieux de rentrer. »

Derrière moi, j'entendis un cliquetis et lorsque je me retournai, le griffon était là, balançant doucement la tête de gauche à droite et la queue de droite à gauche, la langue sortie. Il nous contourna et s'arrêta entre Dworkin et la Marelle.

« Il sait, dit Dworkin. Quand je commence à changer, il le sent et il m'empêche de m'approcher de la Marelle... On s'en va maintenant, petit Diable, tout va bien... Viens, Corwin. »

Nous nous dirigeâmes vers l'entrée de la grotte, suivis par Diable cliquetant à chaque pas.

« Le Joyau, fis-je, le Joyau du Jugement... tu me dis qu'il est indispensable pour restaurer la Marelle ?

— Oui. Il faut qu'on le porte à travers toute la Marelle en retraçant le dessin original aux endroits où il a été supprimé. Mais pour le faire, il faut être accordé avec le Joyau.

— Je le suis », dis-je.

Il s'arrêta. « Comment ? »

Derrière nous, Diable émit un croassement, et nous reprîmes notre marche.

« J'ai suivi tes instructions écrites, et celles qu'Éric m'avait données verbalement, lui répondis-je. Je l'ai pris avec moi au centre de la Marelle et je me suis projeté à travers.

— Je vois. Par quel moyen l'as-tu obtenu ?

— Éric me l'a donné sur son lit de mort. »

Nous pénétrâmes dans la caverne.

« Tu l'as en ta possession actuellement ?

— J'ai été forcé de le mettre en sûreté en Ombre.

— Je te conseille de le reprendre le plus vite possible et de l'amener ici ou d'aller le remettre dans le palais. Il vaut mieux le garder à proximité du centre.

— Pourquoi cela ?

— Il a tendance à déformer les ombres s'il demeure trop longtemps parmi elles.

— Les déformer ? De quelle façon ?

— Il est impossible de le savoir à l'avance ; tout dépend des conditions locales. »

Après avoir contourné un angle, nous poursuivions notre chemin dans la pénombre.

« Lorsqu'on porte le Joyau, dis-je, et qu'autour de soi tout ralentit, qu'est-ce que cela signifie ? Fiona m'a averti que c'était dangereux, mais elle n'a pas pu me dire pourquoi.

— Cela signifie que l'on a atteint les limites de sa propre existence, que toute l'énergie dont on dispose sera bientôt épuisée, et que si on n'agit pas rapidement, la mort est proche.

— Que faut-il faire ?

— Il faut commencer par puiser de l'énergie dans la Marelle elle-même, la Marelle fondamentale, celle qui se trouve à l'intérieur du Joyau.

— Comment y parvenir ?

— Tu dois t'abandonner à lui, te libérer, effacer ton identité, faire disparaître les obstacles qui te séparent de tout.

— Cela semble plus facile à dire qu'à faire.

— Mais c'est possible, et il n'y a pas d'autre solution. »

Je secouai la tête. Quand nous parvînmes enfin à la lourde porte, Dworkin éteignit son bâton et l'appuya contre le mur. Nous entrâmes, et il verrouilla la porte, devant laquelle Diable s'était arrêté.

« Maintenant, me dit Dworkin, il faut que tu t'en ailles.

— Mais j'ai encore beaucoup de choses à te demander, et d'autres à te dire.

— Mes pensées perdent peu à peu leur sens, et tes paroles seraient gaspillées. Demain soir, ou après-demain, ou le jour suivant. Dépêche-toi ! Pars !

— Pourquoi cette hâte ?

— Quand la métamorphose se produira, je risque de te blesser. Pour l'instant, seule ma volonté la retient. Va-t'en !

— Je ne sais pas comment. Je sais de quelle manière venir ici, mais...

— Le bureau, dans l'autre pièce, regorge d'Atouts spéciaux. Prends la lampe ! Va n'importe où ! Sors d'ici ! »

J'étais sur le point de protester, de lui dire que je ne craignais guère les violences auxquelles il pourrait se livrer physiquement, lorsque ses traits se mirent à fondre comme de la cire chaude. Soudain, il parut beaucoup plus grand ; ses membres semblaient s'être allongés. Saisissant la lanterne, je pris alors la fuite en frissonnant.

Je me ruai vers le bureau, ouvris brutalement le tiroir et m'emparai de quelques-uns des Atouts qui s'y trouvaient éparpillés. À ce moment, j'entendis derrière moi un bruit de pas en provenance de la pièce que je venais de quitter, et se rapprochant. Ces pas n'étaient pas ceux d'un homme. Au lieu de me retourner, je levai les cartes que j'avais en main et examinai celle qui se trouvait sur le dessus. Le paysage ne m'était pas familier, mais j'ouvris immédiatement mon esprit pour établir le contact. Un flanc de montagne escarpé, avec quelque chose de flou derrière, un ciel curieusement tracé au pointillé, une nuée d'étoiles sur la gauche... La carte devint alternativement brûlante et glaciale sous mes doigts, et tandis que je la contemplais, un vent puissant sembla se lever pour en modifier les éléments.

Au même instant, dans mon dos, la voix lourdement altérée mais encore reconnaissable de Dworkin tonna : « Malheureux ! Tu as choisi le pays de ta perte ! »

Et comme pour m'arracher la carte, une gigantesque main noire, tannée et crochue, pareille à une griffe, surgit par-dessus mon épaule. Mais la vision semblait prête, et je parvins à m'y jeter. Dès que je vis que j'avais réussi à fuir, je détournai la carte de mon regard et me figeai sur place afin de permettre à mes sens de s'adapter au nouveau milieu.

Et je compris. Grâce à des bribes de légendes et des petites conversations familiales dont je me souvenais, mais aussi à cause des sensations qui m'envahissaient déjà, je sus quel était le lieu où je venais de me transporter. Aucun doute ne subsistait dans mon esprit : j'avais devant moi la Cour du Chaos.

6.

Où ? Les sens sont bien incertains, et à présent les miens avaient à subir une insurmontable épreuve. Le rocher sur lequel je me tenais, par exemple... si j'essayais de le fixer du regard, il prenait l'aspect d'un trottoir par un après-midi torride, tremblant et flottant dans l'air bien que mon équilibre ne s'en trouvât pas affecté. Et mes yeux ne parvenaient pas à définir quelle portion du spectre leur était destinée, car ce qu'ils voyaient puisait et brillait comme la peau d'un iguane. Levant la tête, je trouvais un ciel comme je n'en avais encore jamais vu, véritablement séparé en deux moitiés. D'un côté régnait une nuit d'encre dans laquelle dansaient des étoiles. Si je dis dansaient, ce n'est pas parce qu'elles scintillaient : elles faisaient de véritables cabrioles en changeant de magnitude, elles filaient comme des flèches, elles décrivaient des cercles, elles se mettaient à briller comme des novæ, puis elles disparaissaient totalement. Saisi d'acrophobie devant ce spectacle effrayant, je sentis mon estomac se nouer, et la situation ne s'améliora guère lorsque mon regard se déplaça. L'autre moitié du ciel ressemblait à une bouteille remplie de sables de différentes couleurs et constamment secouée : je voyais se tordre des bandes orange, violettes, rouges, bleues, brunes et pourpres, tandis que des taches vertes, mauves, grises et blanches allaient et venaient, s'insérant parfois pour remplacer ou rejoindre les autres entités mouvantes. Là aussi, tout flottait et tremblait, suggérant d'impossibles impressions de distance et de proximité. Par instants, toutes ces bandes, ou certaines d'entre elles, paraissaient véritablement juchées dans le ciel, et quelques secondes plus tard elles jaillissaient et remplissaient l'air devant moi, telles des nuées diaphanes et transparentes, avec des traînes translucides ou des tentacules de couleur presque tangibles. Il se passa un certain temps avant que je me

rendisse compte que la ligne qui séparait le noir de la couleur progressait lentement à ma droite tout en cédant du terrain à ma gauche, comme si le mandala céleste tout entier tournait autour d'un point situé juste au-dessus de moi. Je ne parvenais pas à déterminer quelle était la source lumineuse de la partie la plus claire. En baissant les yeux de l'endroit où je me trouvais, il me semblait apercevoir une vallée emplie d'innombrables explosions de couleurs, mais lorsque dans leur progression les ténèbres vinrent l'occuper, les astres dansèrent et jetèrent leurs feux aussi bien au-dessus que dans ses profondeurs, créant une impression d'abîme insondable. J'avais la sensation de me trouver aux confins du monde, de l'univers, de tout. Pourtant, très, très loin de l'endroit où je me tenais, quelque chose demeurait en suspens au-dessus d'un socle d'un noir absolument pur – ce quelque chose qui était tout aussi noir, mais bordé et contenu par des éclairs de lumière à peine perceptibles. En l'absence de toute distance, profondeur, perspective, je ne parvenais pas à estimer sa taille. S'agissait-il d'un édifice isolé ? D'un groupe ? D'une ville ? D'un simple lieu ? Les contours changeaient chaque fois que l'image s'imprimait sur ma rétine. De minces nuées ne tardèrent pas à s'interposer en se tordant, comme de longs voiles de gaze remontant dans l'air chaud. Lorsqu'il fut parvenu à un tour complet, le mandala se figea. Maintenant, les couleurs se trouvaient derrière moi, et pour les voir il fallait que je tourne la tête, chose à laquelle je ne pouvais me résoudre. Il m'était agréable de rester là à contempler les masses informes dont toute chose devait émerger... Tout cela existait depuis plus longtemps que la Marelle elle-même. Je le savais, de façon imprécise, mais avec certitude, au fond de moi-même. Je le savais parce que j'avais la conviction de m'être déjà trouvé en ce lieu. Enfant de l'homme que j'étais devenu, il me semblait y avoir été mené en un jour lointain – par Père ou par Dworkin ? Je ne m'en souviens plus – m'être tenu ou avoir été maintenu en cet endroit ou bien tout près, et avoir contemplé le même spectacle avec, j'en suis certain, un manque de compréhension et un sentiment d'appréhension similaires. Mon plaisir se teintait de nervosité, car il y avait dans l'air un parfum d'interdit

et d'incertitude. Curieusement, au même instant, je me sentis attiré par le Joyau que j'avais dû enfouir dans mon tas de compost sur l'ombre Terre, par cet objet dont Dworkin m'avait tant vanté les qualités. Se pouvait-il qu'une partie de moi-même cherchât un moyen de défense, ou tout au moins un symbole de résistance face à ce que recelaient ces lieux ? Sans doute.

Tandis que, fasciné, je continuais de contempler l'abîme, j'eus l'impression que ma vue s'adaptait ou qu'à défaut, la configuration du paysage subissait une nouvelle modification. Je discernais en effet des formes minuscules, fantomatiques, qui glissaient le long des nuées de brume comme de lents météores. Je décidai de demeurer immobile et je me mis à scruter attentivement ces apparitions en essayant vaguement de comprendre le sens de l'action à laquelle elles prenaient part. Mais l'une des traînes brumeuses finit par dériver non loin de moi et, peu après, j'eus ma réponse.

Il y eut un mouvement. L'une des formes se mit à grossir, et je me rendis compte aussitôt qu'elle suivait le chemin tortueux menant jusqu'à moi. Quelques secondes plus tard, elle avait pris les proportions d'un cavalier qui semblait revêtir progressivement un aspect solide sans pour autant perdre la qualité spectrale propre à tout ce qui se trouvait sous mes yeux. Un instant après, je pus voir un cavalier nu chevauchant un cheval sans crinière, l'un et l'autre d'une pâleur mortelle. Ils se dirigeaient droit sur moi. Le cavalier brandissait une épée blanche comme un os ; ses yeux, comme ceux de son cheval, rougeoyaient pareils à des braises. Son apparence était si irréelle que j'ignorais s'il me voyait et si nous existions sur la même ligne spatio-temporelle. Je dégainai néanmoins Grayswandir et reculai d'un pas.

Une pluie d'infimes étincelles tombait de sa longue chevelure blanche et lorsqu'il tourna la tête, je sus que j'étais bien celui qu'il s'apprêtait à affronter, car je ressentis sur la poitrine la glaciale pression de son regard. Je me plaçai de flanc et, levant mon épée, me mis en garde.

Le cavalier poursuivit sa course. À cet instant, je me rendis compte que lui et sa monture étaient bien plus gigantesques que je ne l'avais imaginé. Ils fonçaient sur moi. Arrivé au point le

plus proche – peut-être une dizaine de mètres –, le cavalier tira sur les rênes et le cheval s'arrêta en se cabrant. Puis ils m'observèrent en tanguant doucement comme s'ils se trouvaient sur un radeau à la surface d'une mer peu agitée.

« Ton nom ! » lança le cavalier d'une voix impérieuse. « Donne-moi ton nom, toi qui viens en ce lieu ! »

Sa voix à la fois puissante et monocorde parut crépiter à mes oreilles.

Je secouai la tête.

« Je donne mon nom quand je choisis de le faire, non quand on me l'ordonne, dis-je. Qui es-tu ? »

Il émit trois cris rauques et brefs. Sans doute était-ce là sa manière de rire.

« Je m'en vais te traîner à terre, et tu passeras le restant de tes jours à le hurler. »

Je pointai Grayswandir vers ses yeux.

« Facile à dire. Encore faut-il pouvoir le faire » dis-je.

À cet instant précis, une légère sensation de fraîcheur me parcourut, comme si quelqu'un était en train de manipuler mon Atout en songeant à moi. Mais cette impression demeurerait floue, difficile à saisir, et il me fut impossible de lui consacrer la moindre parcelle de mon attention car sur un signe de son cavalier, le cheval se cabra. La distance est trop grande, me dis-je aussitôt, mais cette observation appartenait à une autre ombre. Quittant le petit sentier qu'elle avait emprunté jusqu'alors, la bête bondit dans ma direction.

Son bond l'amena en un point relativement éloigné de l'endroit où je me trouvais, mais au lieu de tomber pour disparaître définitivement, comme je l'espérais, elle se remit à galoper et bien que sa progression ne correspondît pas entièrement aux mouvements qu'elle effectuait, elle poursuivit son chemin au travers de l'abîme.

Au même moment, je vis apparaître au loin une autre silhouette qui semblait se diriger vers moi. Je n'avais pas le choix : il me fallait tenir le terrain et me battre en espérant que je pourrais venir à bout de cet adversaire avant l'arrivée du second.

Comme le cavalier approchait, je perçus son regard rougeoyant qui s'arrêta sur Grayswandir. Quelle que fût la nature de la folle illumination à laquelle je tournais le dos, elle avait redonné vie aux délicates nervures de mon épée, de sorte que la fraction de la Marelle qu'elle portait, flottait et crépitait sur toute la longueur de la lame. Une dizaine de mètres me séparaient encore du cavalier lorsque celui-ci tira brusquement sur les rênes de sa monture. Il releva vivement la tête ; son sourire narquois avait disparu.

« Je te connais ! cria-t-il. Tu es celui qui s'appelle Corwin ! »

Mais il était déjà à nous – moi et mon alliée, la force d'inertie.

Les sabots de devant de son cheval retombèrent au bord de la corniche ; aussitôt, je me ruai en avant. En dépit des rênes tirées, l'animal chercha par réflexe à assurer la position de ses membres postérieurs. Me voyant approcher, le cavalier se mit en garde, mais changeant brusquement de côté, je l'attaquai sur sa gauche. Le temps que son épée décrive un arc de cercle, j'étais déjà en train de me fendre. Grayswandir déchira sa peau claire et le transperça entre le sternum et les entrailles.

Lorsque je dégageai ma lame, des gouttes de feu jaillirent comme du sang de sa blessure. Son bras armé fléchit et le cheval émit un hennissement – presque un sifflement, en fait – quand le flot embrasé atteignit son encolure. Je reculai de quelques pas. Le cavalier s'affala et la bête, qui se trouvait maintenant entièrement sur la terre ferme, bondit vers moi et se cabra, essayant de me piétiner. Machinalement, je portai un nouveau coup. Ma lame lui entailla la patte avant gauche qui à son tour se mit à brûler.

Tandis que je m'écartais, le cheval s'éloigna, fit volte-face et revint vers moi. Mais à cet instant précis, son cavalier explosa en une véritable gerbe de lumière. La bête poussa alors un immense hurlement et s'enfuit au grand galop. Sans marquer la moindre hésitation, elle plongea par-dessus la corniche et s'évanouit dans l'abîme, m'abandonnant avec le souvenir d'un chat à la tête embrasée qui m'avait interpellé il y avait de cela bien longtemps, et dont l'image depuis n'avait cessé de me faire frissonner.

Je me retrouvais le dos aux rochers, haletant. Le chemin fantasque s'était imperceptiblement rapproché ; la distance qui le séparait de la corniche n'était désormais plus que de quatre ou cinq mètres. Une crampe me tenaillait le côté gauche. Et l'autre cavalier approchait rapidement. Il n'était pas livide comme le premier. Il avait les cheveux châtons, et son visage n'était pas blafard. Il avait pour monture un cheval aubère doté d'une belle crinière. Et il tenait à la main une arbalète armée. Je jetai un coup d'œil derrière moi : aucune issue, aucune anfractuosité qui m'e t permis de battre en retraite.

M'essuyant les paumes sur mon pantalon, je saisis Grayswandir à la naissance de la lame et me plaçai de profil, de manière à offrir une cible aussi étroite que possible. Puis je levai mon épée en guise de bouclier, la pointe vers le sol et la garde à hauteur de ma tête. Parvenu au bout du chemin diaphane, le cavalier s'arrêta, face à moi, et leva lentement son arbalète en sachant que s'il ne m'abattait pas sur-le-champ avec son unique carreau, je pourrais être capable de lancer mon épée comme un javelot. Nos regards se croisèrent.

Il était mince, le visage glabre. Peut-être avait-il les yeux clairs, mais le peu que j'en distinguais ne me permettait pas de m'en assurer. Il maîtrisait parfaitement sa monture, avec la seule pression de ses jambes. Ses mains étaient fortes, sûres. Adroites. Je ressentis en l'observant une étrange impression.

Les secondes passèrent. Il était trop tard désormais pour passer à l'acte. Sans rien perdre de son assurance, il s'inclina en arrière et abaissa légèrement son arme.

« Toi, me cria-t-il. Est-ce là l'épée Grayswandir ?

— Oui, lui répondis-je. C'est elle. »

Il se remit à me jauger du regard ; quelque chose en moi chercha des mots   revêtir et ne les trouvant pas, s'enfuit nu dans la nuit.

« Que veux-tu ici ? me demanda-t-il.

— Partir », dis-je.

Il y eut un *shish-sha*, et le trait de son arbalète vint frapper un rocher loin de moi, sur ma gauche.

« Alors, pars, me dit-il. C'est un endroit dangereux pour toi. »

Et il guida sa monture dans la direction d'où il était venu.

J'abaissai Grayswandir et lui dis : « Je ne t'oublierai pas.

— C'est cela, me répondit-il. Ne m'oublie pas. »

Puis il s'éloigna au galop et quelques instants plus tard, le chemin diaphane à son tour dériva au loin et disparut.

Je remis Grayswandir au fourreau et avançai d'un pas. Le monde était en train de se remettre à tourner tout autour de moi, la lumière progressant à droite, la nuit reculant à gauche. Je voulais trouver un moyen d'escalader la falaise rocheuse qui se trouvait derrière moi, car son sommet ne me dominait que d'une hauteur de dix ou douze mètres, et de là-haut la vue devait être intéressante. La corniche sur laquelle je me trouvais s'étendait de part et d'autre, mais un regard plus attentif me révéla qu'à droite, le passage se rétrécissait rapidement, interdisant toute escalade. Je fis donc demi-tour pour tenter ma chance sur la gauche.

Derrière un promontoire rocheux, je repérai un endroit assez resserré, où le relief plus accidenté semblait permettre une ascension. Je pris alors soin de me retourner pour m'assurer qu'aucune autre menace ne s'annonçait. Le chemin fantôme avait dérivé au loin, et il n'y avait pas de cavaliers en vue. J'entamai mon escalade.

Elle n'eut rien de difficile, bien que la hauteur fût bien plus importante que je ne l'avais jugé d'en bas. Sans doute un symptôme de la distorsion spatiale qui paraissait avoir si souvent déformé ma vue en cette contrée. Au bout d'un moment, je parvins à me hisser sur un rocher m'offrant une belle vue, dos à l'abîme.

Une fois de plus, j'avais devant moi les couleurs du chaos, guidées par les ténèbres qui se trouvaient sur ma droite et dansant au-dessus d'une région hérissée de rochers et parsemée de cratères où je ne décelais aucun signe de vie. Mais de l'horizon jusqu'à un point situé quelque part dans les montagnes, sur ma droite ; elle était traversée par une ligne sinueuse, d'un noir d'encre, qui ne pouvait être que la route noire.

Dix minutes encore d'escalade et je parvins à me jucher sur un rocher d'où il m'était possible d'en voir l'aboutissement. Elle

s'engouffrait dans une large passe au milieu des montagnes, puis filait jusqu'au bord de l'abysse où sa noirceur se mêlait à celle qui régnait en ces lieux et ne se décelait que dans la mesure où les étoiles n'y apparaissaient pas. En me fondant sur ce détail, j'eus le sentiment qu'elle se prolongeait jusqu'au sombre mont autour duquel flottaient les traînées de brume.

Je m'allongeai sur le ventre de manière à déformer le moins possible le profil de la petite crête pour me mettre à l'abri d'éventuels et invisibles regards, et songeai à l'ouverture de cette brèche, due aux dégâts subis par la Marelle. J'étais persuadé que la malédiction que j'avais prononcée avait contribué à précipiter les événements ; même si, comme je le pensais maintenant, les faits se fussent produits tôt ou tard, avec ou sans moi, j'avais certainement joué un rôle majeur dans leur déroulement. J'étais donc coupable, mais en partie seulement, et non pas entièrement comme je l'avais cru au début. Je songeai alors à Éric en train de mourir sur Kolvir. Il m'avait déclaré que quelle que fut la haine qu'il nourrissait à mon égard, il conservait son ultime malédiction pour les ennemis d'Ambre, dont le territoire se trouvait devant mes yeux. Quelle ironie ! Désormais, tous mes efforts visaient à permettre l'accomplissement du souhait qu'avait prononcé, à l'instant de sa mort, celui de mes frères qui m'était le moins cher. Sa malédiction était destinée à contrer la mienne, et j'en étais l'agent. Mais peut-être y avait-il là une certaine logique, en un sens.

Scrutant la route, j'eus la satisfaction de ne pas apercevoir des rangs de cavaliers rougeoyants faisant marche vers l'horizon ou occupés à se rassembler. À moins qu'une armée ne fut déjà en route, Ambre n'avait rien à redouter dans l'immédiat. Pourtant, certaines choses me préoccupaient. Notamment ceci : si, comme l'indiquait l'origine possible de Dara, le temps avait en ce lieu un comportement aussi étrange, comment se faisait-il qu'il n'y eût pas eu une seconde attaque ? Ils avaient sans aucun doute eu largement le temps de panser leurs plaies et de préparer un nouvel assaut. Un événement récent – selon le temps en vigueur à Ambre, s'entend – avait-il modifié la nature de leur stratégie ? Si oui, quel était cet élément ? Mes armes ? Le

rétablissement de Brand ? Fallait-il chercher la cause ailleurs ? Je me demandais également jusqu'où s'étendaient les avant-postes de Bénédict. Pas jusqu'ici, sans doute, sans quoi j'en eusse été informé. Était-il déjà venu en ce lieu ? L'un de mes frères s'était-il tenu récemment à l'endroit même où je me tenais, contemplant la Cour du Chaos et sachant quelque chose que je ne savais pas ? Je résolus d'interroger Brand et Bénédict à ce sujet dès mon retour.

Ces préoccupations m'incitèrent à me demander quel était le cours du temps en cet instant précis, autour de moi ; sans doute valait-il mieux ne pas s'attarder inutilement. Je pris donc les autres Atouts dont je m'étais emparé sur le bureau de Dworkin. Ils offraient tous un intérêt, mais aucune des scènes dépeintes ne m'était familière. Sortant alors mon étui personnel, je choisis l'Atout de Random. Peut-être était-ce lui qui avait tenté de me contacter précédemment. Je levai la carte et la regardai fixement.

Elle se mit bientôt à tanguer devant mes yeux, offrant un kaléidoscope d'images floues au milieu desquelles flottait la silhouette de Random, dans un tourbillon de perspectives.

« Random, dis-je, c'est Corwin. »

Je sentis son esprit, mais sans déceler la moindre réaction. Et c'est alors que je me dis qu'il était en plein passage et devait utiliser toute sa concentration pour s'envelopper de la substance d'Ombre. Il ne pouvait répondre à mon appel sans perdre le contrôle. Plaquant ma main sur l'Atout, je rompis donc le contact.

Je passai à la carte de Gérard et, un instant plus tard, j'obtins le contact. Je me levai.

« Où es-tu, Corwin ? me demanda-t-il.

— Au bout du monde, lui dis-je. Je veux rentrer.

— Alors viens. »

Il me tendit la main ; je la saisis et avançai d'un pas.

Nous nous trouvions au rez-de-chaussée du palais d'Ambre, dans le salon où nous nous étions tous réunis le soir du retour de Brand. Apparemment, c'était le matin, et il était encore tôt. Un feu crépitait dans l'âtre. Nous étions seuls.

« J'ai essayé de te joindre il y a un certain temps, me dit-il, et je crois que Brand a essayé, lui aussi. Mais je n'en suis pas sûr.

— Combien de temps suis-je resté absent ?

— Huit jours.

— J'ai bien fait de me dépêcher. Que se passe-t-il ?

— Rien de fâcheux. Je ne sais pas ce que veut Brand. Il n'a pas cessé de te demander et comme je ne réussissais pas à t'avoir, je lui ai donné un jeu en lui disant de voir s'il pouvait faire mieux. Apparemment, non.

— J'étais distrait par d'autres choses, dis-je, et le cours du temps n'était pas le même. »

Il hocha la tête.

« Maintenant qu'il est rétabli, je m'efforce de l'éviter. Il est d'une humeur massacrante, et il tient à se débrouiller tout seul. Il a raison ; je crois que ça vaut mieux.

— Où est-il en ce moment ?

— Dans ses quartiers. Il y était encore il y a environ une heure, toujours en train de broyer du noir.

— Est-il déjà sorti ?

— Deux ou trois fois, juste un petit tour. Mais ces derniers temps, il n'a pas mis le nez dehors.

— Alors je crois que je ferais bien d'aller le voir. Des nouvelles de Random ?

— Oui, Bénédict est revenu il y a quelques jours. Il a dit qu'ils avaient découvert plusieurs pistes pour essayer de retrouver le fils de Random. Il l'a aidé à en remonter deux. Il y en avait une autre, menant plus loin, mais Bénédict s'est dit qu'étant donné l'instabilité de la situation, il valait mieux qu'il ne reste pas trop longtemps absent d'Ambre. Il est donc parti en laissant Random poursuivre seul. Mais il n'est pas revenu bredouille ; il a maintenant un bras artificiel – une pièce magnifique avec laquelle il peut faire tout ce qu'il faisait avant.

— Vraiment ? fis-je. C'est curieux, mais ça me dit quelque chose. »

Il opina en souriant.

« Il m'a dit que tu le lui avais ramené de Tir-na Nog'th. D'ailleurs, il voudrait te voir à ce sujet dès que possible.

— Tu parles ! Où se trouve-t-il en ce moment ?

— À l'un des avant-postes qu'il a établis le long de la route noire. Pour le joindre, il faudra que tu te serves d'un Atout.

— Merci, dis-je. Rien d'autre à propos de Julian et de Fiona ? » Il secoua la tête.

« D'accord », fis-je en me tournant vers la porte. « Je crois que je vais commencer par aller voir Brand.

— Je suis curieux de savoir ce qu'il veut, me dit-il.

— J'y penserai. » Et, quittant la pièce, je me dirigeai vers l'escalier.

7.

Je frappai à la porte de Brand.

« Entre, Corwin », me dit-il.

En franchissant le seuil, je résolus de ne pas lui demander comment il avait su que c'était moi. La pièce était lugubre, faiblement éclairée par quelques chandelles bien qu'il fît jour. Les volets des trois premières fenêtres étaient clos, et ceux de la quatrième légèrement entrouverts. Brand se tenait près de la dernière fenêtre et regardait en direction de la mer. Il était vêtu de velours noir et portait autour du cou une chaîne d'argent. Je remarquai également sa ceinture, d'argent elle aussi, finement ouvragée. Il était en train de jouer avec une petite dague. J'entrai dans la pièce, mais il ne me regarda pas. Quoique encore pâle, il paraissait avoir pris un peu de poids depuis notre dernière rencontre ; sa barbe était bien taillée et son apparence générale soignée.

« Tu as bien meilleure mine, lui dis-je. Comment te sens-tu ? »

Il se retourna et me regarda, les yeux mi-clos, sans expression.

« Où diable étais-tu passé ? me demanda-t-il.

— Un peu partout. À quel sujet voulais-tu me voir ?

— Je t'ai demandé où tu es allé.

— Et je t'ai entendu », répondis-je en rouvrant la porte derrière moi. « Maintenant, je vais sortir et entrer de nouveau. Que dirais-tu de reprendre cette conversation depuis le début ? »

Il soupira.

« Attends une minute. Excuse-moi, dit-il. Pourquoi sommes-nous tous aussi susceptibles ? Je ne sais pas... Bon, d'accord. Je ferais peut-être mieux de repartir à zéro. »

Rengainant sa dague, il vint s'asseoir dans un lourd fauteuil de bois et de cuir noir.

« J'ai fini par me faire du souci à propos de tous les problèmes que nous avons évoqués, me dit-il, ainsi qu'à propos d'autres détails dont nous n'avions pas parlé. J'ai donc attendu un peu pour te laisser le temps d'achever ce que tu avais à faire à Tir-na Nog'th et de revenir. Mais quand j'ai demandé de tes nouvelles, on m'a dit que tu n'étais pas encore rentré. J'ai donc continué d'attendre. Au début, j'étais impatient ; par la suite, je me suis mis à me demander si nos ennemis n'avaient pas réussi à te tendre une embuscade. Plus tard, j'apprends que tu n'es revenu que le temps de parler à la femme de Random – une conversation très importante, je présume – et de faire une petite sieste, après quoi tu es reparti. J'étais irrité de voir que tu ne te souciais pas de m'informer de ce qui se passait, mais j'ai décidé d'attendre encore un peu. Finalement, j'ai demandé à Gérard de te contacter avec ton Atout. Quand j'ai vu que ça ne marchait pas, j'ai commencé à m'inquiéter. Alors, j'ai essayé moi-même. Je crois que je t'ai touché à plusieurs reprises, mais je n'ai jamais réussi à passer. Cela ne m'a pas rassuré, et maintenant je vois que je n'avais aucun souci à me faire. D'où cet accueil un peu froid.

— Je vois », dis-je en prenant place à sa droite. « En fait, le temps s'est écoulé beaucoup plus vite pour moi que pour toi, ce qui fait que cette absence, en ce qui me concerne, a été très brève. Tu t'es sans doute mieux remis de ta blessure que moi de la mienne. »

Il eut un léger sourire et hocha doucement la tête, en commentant : « Pourtant, elle me fait toujours mal.

— J'ai bien souffert, moi aussi, dis-je, alors n'en rajoute pas. Tu voulais me voir à propos de quelque chose : allons-y.

— Il y a quelque chose qui te tracasse, me dit-il. Peut-être devrions-nous commencer par cela.

— Comme tu veux. »

Je me retournai et regardai la toile qui se trouvait sur le mur, près de la porte. Une huile représentant, dans des teintes assez sombres, le puits de Mirata auprès duquel se tenaient deux hommes conversant, ainsi que leurs chevaux.

« Tu as un style bien particulier, remarquai-je.

— En toute chose, me répondit-il.

— Tu m'as volé ma phrase », lui dis-je tout en lui tendant l'Atout de Martin.

Il l'examina sans manifester la moindre émotion, me lança un bref regard de côté et eut un geste d'acquiescement.

« Je ne puis nier que c'est l'œuvre de ma main, dit-il.

— Ta main n'a pas exécuté que cette seule carte, n'est-ce pas ? »

Le bout de sa langue suivit le dessin de sa lèvre supérieure.

« Où l'as-tu trouvé ? me demanda-t-il.

— Exactement à l'endroit où tu l'avais laissé, au centre de tout dans la véritable Ambre.

— Ainsi donc... » fit-il en se levant et en se dirigeant vers la fenêtre, tenant la carte comme s'il voulait l'examiner à la lumière du jour. « Ainsi donc, répéta-t-il, tu sais davantage de choses que je ne l'imaginais. Comment as-tu appris l'existence de la Marelle originale ? »

Je secouai la tête.

« Réponds d'abord à ma question : est-ce toi qui as poignardé Martin ? »

Il se tourna vers moi, m'observa une seconde et hocha sèchement la tête tout en scrutant mon regard.

« Pourquoi ? lui dis-je.

— Il fallait que quelqu'un ouvre la voie aux forces dont nous avons besoin. Nous avons tiré à la courte paille.

— Et c'est toi qui as gagné.

— Gagné ? Perdu ? » Il eut un haussement d'épaules. « Quelle importance cela peut-il avoir maintenant. Les événements ne se sont pas déroulés comme nous l'avions prévu et, aujourd'hui, je ne suis plus du tout celui que j'étais à ce moment-là.

— L'as-tu tué ?

— Quoi ?

— Martin, le fils de Random. Est-ce qu'il est mort à la suite de la blessure que tu lui as infligée ?

— Je ne sais pas », répondit-il avec un geste des mains, paumes tournées vers le haut. « S'il n'est pas mort, ce n'est pas

parce que je n'ai pas essayé. Inutile de chercher plus loin : tu tiens le coupable. Et maintenant, que comptes-tu faire ? »

Je secouai la tête.

« Moi ? Rien. Pour autant que je sache, le gosse est peut-être encore en vie.

— Dans ce cas, passons à un sujet plus important. Depuis quand es-tu au courant de l'existence de la vraie Marelle ?

— Depuis assez longtemps, fis-je. Son origine, sa fonction, l'effet que le sang d'Ambre a sur elle... tout cela, je le sais depuis un certain temps déjà. Mais j'ai accordé à Dworkin plus d'attention que tu ne l'as peut-être cru. Pourtant, j'ai estimé que je n'avais rien à gagner à endommager la trame de l'existence. J'ai donc laissé Rover dormir très, très longtemps. Ce n'est qu'après t'avoir parlé, récemment, qu'il m'est venu à l'idée que la route noire pouvait avoir un rapport avec une telle folie. Et c'est en allant examiner la Marelle que j'ai découvert l'Atout de Martin ainsi que tout le reste.

— J'ignorais que tu connaissais Martin.

— Je ne l'ai jamais vu.

— Comment as-tu fait, alors, pour savoir qu'il était le sujet de l'Atout.

— Je n'étais pas seul, là-bas.

— Qui se trouvait avec toi ? »

Je souris.

« Non, Brand. C'est toujours à toi de parler. Tu m'as dit, la dernière fois, que les ennemis d'Ambre venaient de la Cour du Chaos et qu'ils ont accès au royaume par la route noire due à l'intervention de Fiona, Bleys et toi-même, à l'époque où vous étiez mis d'accord pour vous emparer du trône. Je sais très bien, aujourd'hui, ce que tu as fait. Pourtant, Bénédict a passé un certain temps à surveiller la route noire, tandis que pour ma part, je viens de voir la Cour du Chaos : pas de rassemblement de forces, aucun mouvement dans notre direction. Je sais que là-bas, le temps ne s'écoule pas de la même façon ; ils auraient eu largement le temps de préparer un nouvel assaut. Je veux donc savoir ce qui les retient. Pourquoi n'ont-ils pas bougé ? Qu'attendent-ils, Brand ?

— Tu surestimes mes connaissances.

— Je ne pense pas. Tu es ici l'expert en la matière ; tu as eu affaire à eux. Et cet Atout est la preuve que tu ne nous dis pas toujours tout. Inutile de tourner autour du pot, parle.

— La Cour..., fit-il. Tu n'as pas perdu de temps. Éric a été idiot de ne pas te tuer sur-le-champ... s'il savait que tu étais au courant de tout cela.

— Éric a été idiot, confirmai-je, mais tu ne l'es pas. Allez, je t'écoute.

— Si, je suis un idiot, mais un idiot sentimental. Te souviens-tu de notre dernière discussion, ici même, à Ambre, il y a déjà bien longtemps ?

— Vaguement.

— J'étais assis au bord de mon lit et toi, tu étais debout près de mon bureau. Quand tu t'es retourné pour te diriger vers la porte, j'ai pris la décision de te tuer et j'ai glissé la main sous mon lit où je garde toujours une arbalète armée. J'avais la main dessus et j'allais la lever lorsque je me suis rendu compte de quelque chose, et ce quelque chose m'a arrêté. »

Il se tut.

« Qu'était-ce ? lui demandai-je.

— Là, près de la porte, regarde. »

Je regardai et ne vis rien de particulier. Comme je secouai la tête, il ajouta : « Par terre. »

Je vis enfin de quoi il s'agissait – roux, olive, brun et vert, avec un petit dessin géométrique.

Il hocha la tête.

« Tu étais debout sur mon tapis préféré, et je ne voulais pas mettre du sang dessus. Par la suite, ma colère s'est apaisée. Comme tu le vois, je suis également victime des émotions et des circonstances.

— Touchante histoire..., commençai-je.

— ...oui, je sais, tu t'imagines que je cherche à gagner du temps. Mais c'est faux, je voulais simplement te prouver quelque chose : si nous sommes tous encore en vie, c'est parce que nous nous tolérons et parce que de temps en temps se produisent des accidents fortuits. Je propose que, dans certains cas très importants, on oublie un peu cette tolérance et qu'on élimine les possibilités d'accident. Mais tout d'abord, en

réponse à ta question, je ne sais pas exactement ce qui les retient, mais je peux avancer une hypothèse assez sérieuse. Bleys a rassemblé une immense armée pour attaquer Ambre. Rien de comparable, toutefois, à celle que tu avais menée à ses côtés. Vois-tu, il suppose que la réaction qui s'ensuivra sera fondée sur le souvenir de la dernière attaque. Et avant cela, il y aura sans doute plusieurs tentatives d'assassinat dirigées contre Bénédict et toi-même. Mais toute cette histoire ne sera qu'une feinte. À mon avis, Fiona a contacté la Cour du Chaos – elle s'y trouve peut-être même en ce moment – et organisé la préparation de la véritable invasion qui peut survenir à tout moment, dès que Bleys aura effectué sa diversion. Donc... »

Je l'interrompis : « Tu me dis que cette hypothèse est sérieuse, mais nous ne sommes même pas certains que Bleys soit encore en vie.

— Bleys est vivant, me répondit-il. J'ai pu m'en assurer, et par la même occasion avoir un aperçu de ses activités, par l'intermédiaire de son Atout avant qu'il ne se rende compte de ma présence et me refoule. Ce genre de surveillance le rend très susceptible. Toujours est-il que je l'ai trouvé sur le terrain avec des troupes qu'il a l'intention d'employer contre Ambre.

— Et Fiona ?

— Non, me dit-il, je n'ai pas touché à son Atout, et tu ferais aussi bien de t'en abstenir. Elle est extrêmement dangereuse et je n'ai pas voulu m'exposer à son influence. L'idée que je me fais de sa situation actuelle est davantage fondée sur des déductions que sur des informations précises. Mais je ne crois pas me tromper.

— Je vois.

— J'ai un plan.

— Vas-y.

— La manière dont tu m'as arraché à ma prison en combinant les forces de concentration de chacun était très ingénieuse. On pourrait utiliser de nouveau le même principe, mais à des fins différentes. Une telle force pourrait aisément percer la défense de quelqu'un – même celle de Fiona, si l'effort est convenablement dirigé.

— Tu veux dire, dirigé par toi ?

— Bien entendu. Je propose qu'on rassemble la famille et qu'on se fraie un passage jusqu'à Bleys et Fiona, où qu'ils puissent être. On les retient, on les immobilise physiquement, rien qu'une minute ou deux. Et à ce moment-là, moi, je frappe.

— Comme pour Martin ?

— Mieux que cela, j'en suis sûr. Martin a pu se dégager au dernier moment. Mais cette fois, si tout le monde m'aide, cela ne devrait pas se produire. Trois ou quatre personnes y suffiraient probablement.

— Tu penses vraiment régler la question aussi facilement ?

— Ce que je sais, c'est que nous avons intérêt à essayer. Il ne reste plus beaucoup de temps, et tu fais partie de ceux qu'ils exécuteront lorsqu'ils prendront Ambre. Tout comme moi. Qu'en dis-tu ?

— Si on réussit à me convaincre que c'est nécessaire, je n'ai pas le choix : il faudra que je te suive.

— C'est nécessaire, crois-moi. Et ce dont j'aurai également besoin, c'est du Joyau du Jugement.

— Pour quoi faire ?

— Si Fiona se trouve effectivement à la Cour du Chaos, l'Atout seul ne suffira probablement pas pour la joindre et la maintenir, même si nous nous y mettons tous. Dans son cas, j'aurai besoin du Joyau pour concentrer nos flux d'énergie.

— Je pense que ce sera faisable.

— Alors autant le faire dès que possible. Peux-tu réunir tout le monde pour ce soir ? J'ai repris suffisamment de forces pour être capable de jouer mon rôle.

— Certainement pas, dis-je en me levant.

— Que veux-tu dire ? » Ses mains se crispèrent sur les accoudoirs du fauteuil ; il fit mine de se lever à son tour. « Pourquoi ?

— J'ai dit que je te suivrai quand je serai convaincu que c'est nécessaire. Or tu admets qu'une bonne part de tout cela est hypothétique. Ce n'est pas ça qui peut me convaincre.

— Que tu sois convaincu ou pas, là n'est pas le problème. Peux-tu prendre un tel risque ? La prochaine attaque sera bien plus importante que la dernière, Corwin. Ils savent que tu as de nouvelles armes, et ils vont en tenir compte dans leurs calculs.

— Même si j'étais d'accord avec toi, Brand, je suis certain qu'il me serait impossible de persuader les autres de la nécessité de ces exécutions.

— Pourquoi les persuader ? Il suffit de leur dire de le faire ! Tu les tiens tous à la gorge, Corwin ! C'est toi le plus important, aujourd'hui. Tu tiens à rester là, non ? »

Je me dirigeai vers la porte en souriant.

« Oui, et je le ferai à ma manière, dis-je. Mais je prends note de tes conseils.

— Ta manière te coûtera la vie. Plus tôt que tu ne penses.

— Je suis encore une fois sur ton tapis », fis-je.

Il rit.

« Bien vu, mais ce n'était pas une menace. Tu sais ce que je veux dire : tu portes maintenant toute la responsabilité d'Ambre. Il faut que tu agisses à bon escient.

— Toi aussi, tu sais ce que je veux dire : je n'ai pas l'intention de tuer deux autres membres de la famille à cause de tes soupçons. Il me faudrait des éléments plus solides.

— Quand tu les obtiendras, il sera trop tard. »

Je haussai les épaules.

« On verra bien.

— Maintenant, que vas-tu faire ? » me demanda-t-il lorsque je parvins à la porte.

Je secouai la tête et lui répondis : « Je ne dis jamais tout ce que je sais, Brand. C'est une sorte d'assurance.

— Comme je te comprends ! Mais j'ose espérer que tu sais suffisamment de choses.

— Tu crains peut-être que je n'en sache trop, au contraire », dis-je.

Une lueur indécise dansa un instant au fond de ses yeux, puis il sourit et dit : « Je n'ai pas peur de toi, cher frère.

— C'est bien de n'avoir rien à craindre, dis-je en ouvrant la porte.

— Attends, me lança-t-il.

— Oui ?

— Tu as négligé de me dire qui était avec toi quand tu as découvert l'Atout de Martin à l'endroit où je l'avais abandonné.

— Oh ! c'était Random !

— Ah ! Et il est au courant des détails ?

— Si cela veut dire : est-ce qu'il sait que c'est toi qui as poignardé son fils, lui dis-je, la réponse est non, pas encore.

— Je vois. Et le nouveau bras de Bénédict ? Je me suis laissé dire que c'est toi qui l'as ramené de Tir-na Nog'th. J'aimerais en savoir davantage.

— Pas maintenant, lui dis-je. Gardons cela pour notre prochaine rencontre. Elle aura sans doute lieu bientôt. »

Je franchis le seuil et refermai la porte derrière moi en lançant au tapis quelques remerciements muets.

8.

Après avoir visité les cuisines et m'être préparé un gigantesque repas que j'eus vite fait de mettre en pièces, je me dirigeai vers les écuries et y repérai un beau cheval aubère qui jadis avait appartenu à Éric. Malgré cela, je n'eus aucun mal à m'attirer sa sympathie et, peu après, nous prîmes le chemin menant au camp, plus bas, où m'attendaient les forces que j'avais rassemblées en Ombre. Je profitai de cette promenade digestive pour étudier avec quelque recul les événements et révélations que m'avaient apportés ces dernières heures. Si Ambre s'était bel et bien soulevée à la suite de l'acte de rébellion de Dworkin au sein de la Cour du Chaos, il s'ensuivait que nous étions tous liés aux puissances qui nous menaçaient à présent. Bien sûr, il était difficile de savoir jusqu'à quel point on pouvait se fier à ce qu'avait dit Dworkin, mais la route noire menait effectivement à la Cour du Chaos et apparemment, elle n'avait d'autre cause que le rituel auquel Brand avait procédé en se fondant sur des principes que Dworkin lui avait enseignés. Fort heureusement, pour l'instant, les passages du récit de Dworkin qui étaient les plus sujets à caution n'avaient pas une importance capitale pour l'évolution immédiate de la situation. Mais à vrai dire, l'idée qu'une licorne pouvait être mon ancêtre suscitait en moi un sentiment relativement partagé...

« Corwin ! »

Je tirai sur les rênes et ouvris mon esprit au message. L'image de Ganelon apparut.

« Je suis là, lui dis-je. Où t'es-tu procuré un jeu d'Atouts ? Et qui t'a appris à t'en servir ? »

— J'ai pris un paquet à la bibliothèque, il y a de ça un bout de temps, en me disant qu'il serait bon que j'aie un moyen de te contacter sans perdre de temps. Pour ce qui est de m'en servir, j'ai simplement fait ce que toi et les autres avez eu l'air de faire

jusqu'à maintenant : examiner l'Atout et y penser en me concentrant pour entrer en contact avec la personne choisie.

— Il y a longtemps que j'aurais dû te donner un paquet, lui dis-je. C'est une négligence de ma part et je suis content que tu y aies remédié. Es-tu simplement en train de te faire la main, ou est-ce qu'il s'est passé quelque chose ?

— Il y a quelque chose. Où es-tu ?

— Comme par hasard, je suis en train de descendre à ta rencontre.

— Rien de cassé ?

— Non, tout va bien.

— Parfait, je t'attends. Je ne tiens pas à te transporter avec cette carte, comme vous le faites d'habitude. Ce n'est pas urgent à ce point. On se verra tout à l'heure.

— D'accord. »

Il rompit le contact ; j'agitai les rênes et repris ma route. J'étais un peu contrarié : pourquoi ne s'était-il pas tout simplement adressé à moi pour obtenir son jeu de cartes ? Puis je me souvins que mon absence, selon le temps d'Ambre, avait duré plus d'une semaine. Sans doute s'était-il inquiété et, à juste titre peut-être, il n'avait pas fait confiance aux autres.

La descente fut rapide. Le cheval – qui s'appelait Tambour, soit dit en passant – paraissait heureux de bouger et avait tendance à prendre le galop à la moindre occasion. À un certain moment, je lui laissai la bride sur le cou pour le fatiguer un peu, et peu après j'aperçus le campement. C'est alors que je me rendis compte que Star me manquait.

En pénétrant dans le camp, j'eus droit à un silence complet. Toute activité cessa, tandis qu'on m'observait et qu'on me saluait. Ces hommes pensaient-ils que j'étais venu leur apporter un ordre de bataille ?

Ganelon émergea de sa tente avant que je fusse descendu de cheval. « Tu n'as pas traîné », fit-il comme je mettais pied à terre. « Belle monture.

— Oui », dis-je en tendant les rênes à son ordonnance. « Quelles sont les nouvelles ?

— Eh bien... j'ai parlé à Bénédict...

— Il a vu quelque chose bouger sur la route noire ?

— Non, non, rien de ce genre. Il est venu me voir en rentrant de chez ses amis, les Tegy, pour me dire que Random allait bien et qu'il était en train de suivre une piste pour essayer de retrouver Martin. Puis nous avons abordé d'autres sujets, et il a fini par me demander de lui raconter tout ce que je savais sur Dara. Comme Random lui avait dit qu'elle avait franchi la Marelle, il trouvait que beaucoup trop de gens, en plus de toi, étaient au courant de son existence.

— Et que lui as-tu dit ?

— Tout.

— Y compris nos suppositions et déductions au retour de Tir-na Nog'th ?

— Oui.

— Je vois. Et comment a-t-il pris tout cela ?

— Il m'a paru enthousiaste. Je dirais même heureux. Viens lui en parler toi-même. »

Je hochai la tête. Il se tourna vers sa tente, repoussa le pan de toile et s'effaça pour me laisser entrer.

Bénédict était assis sur un petit tabouret près d'un coffre sur lequel était déployée une carte. Il y traçait quelque chose avec le long doigt de métal de la main squelettique, étincelante, fixée au bras mécanique pourvu de câbles d'argent et de rivets forgés que j'avais ramené de la cité céleste. Ce redoutable appareillage se trouvait à présent attaché au moignon de son bras légèrement en dessous de l'endroit où la manche de sa chemise brune avait été coupée. Il ressemblait tant au spectre que j'avais rencontré qu'un frisson me parcourut. Nos regards se croisèrent. D'un geste naturel et parfaitement exécuté, il leva la main en signe de bienvenue et arbora le sourire le plus large que j'eusse jamais vu sur son visage.

« Corwin ! » fit-il en se levant. Il me tendit sa main artificielle.

Je dus me forcer à serrer le mécanisme qui avait failli me tuer, mais Bénédict semblait mieux disposé à mon égard qu'il ne l'avait été durant une longue période. J'étreignis donc cette nouvelle main, dont la pression était sans défaut et, stupéfait de voir son propriétaire s'en servir avec tant de maîtrise au bout

d'un laps de temps aussi court, je parvins presque à oublier son contact glacial et ses formes anguleuses.

« Je te dois des excuses, me dit-il. Je me suis montré injuste. Pardonne-moi.

— Ne t'inquiète pas, répondis-je, je comprends. »

Il m'étreignit un instant, et seule la pression sur mon épaule de ces doigts précis et mortels vint assombrir ma conviction que le malentendu qui nous avait jadis séparés était dissipé.

Ganelon apporta en riant un autre tabouret et vint s'installer en face de nous. Bien sûr, je lui en voulais d'avoir parlé d'un sujet que je ne souhaitais voir abordé en aucune circonstance, mais le spectacle qui résultait de ce faux pas m'ébahissait : je ne me souvenais pas avoir vu Bénédict d'aussi bonne humeur. Et Ganelon était manifestement heureux d'avoir contribué à nous rapprocher.

J'acceptai moi-même un siège en souriant et débouclai ma ceinture pour suspendre Grayswandir au mât de la tente. Ganelon apparut avec une bouteille de vin et trois verres qu'il disposa devant nous et remplit en remarquant : « Pour vous rendre l'hospitalité de votre tente, cette fameuse nuit, en Avalon. »

Bénédict leva son verre en produisant un cliquetis à peine perceptible.

« Il règne ici un certain bien-être, dit-il. N'est-ce pas, Corwin ? »

Je levai mon verre en opinant de la tête.

« Buvons à ce bien-être et souhaitons-lui longue vie.

— J'ai eu l'occasion, ce qui ne m'était pas arrivé depuis fort longtemps, de m'entretenir avec Random. Il a beaucoup changé.

— Oui, convins-je.

— Aujourd'hui, j'aurais plus tendance à lui faire confiance qu'autrefois. On a eu le temps de discuter après avoir quitté les Tegy.

— Dans quelle direction alliez-vous ?

— Martin avait fait chez ses hôtes quelques réflexions semblant indiquer qu'il se dirigeait vers un endroit d'Ombre assez éloigné dont j'avais entendu parler – la cité-bloc d'Heerat.

Nous y sommes allés, et l'information s'est trouvée vérifiée. Il était effectivement passé par là.

— Heerat ne me dit pas grand-chose, fis-je.

— Un lieu d'adobe et de pierre – un centre commercial situé au carrefour de plusieurs routes importantes. Random a trouvé là-bas des renseignements qui l'ont conduit vers l'est et sans doute plus loin à l'intérieur d'Ombre. Nous nous sommes séparés à Heerat car je ne voulais pas rester trop longtemps absent d'Ambre. Il y avait aussi un problème personnel dont je voulais m'occuper le plus tôt possible. Il m'a raconté qu'il avait vu Dara parcourir la Marelle le jour de la bataille.

— C'est exact, dis-je. Je l'ai vue également, puisque j'y étais. »

Il hocha la tête.

« Comme je te l'ai dit, Random m'avait impressionné, et j'étais porté à croire qu'il me disait la vérité. Dans ce cas, tu avais peut-être également dit vrai. À partir de cet instant, il fallait que je vérifie les allégations de la fille. Comme tu n'étais pas là, je suis allé voir Ganelon, il y a de ça plusieurs jours, qui m'a raconté tout ce qu'il savait sur Dara. »

Je lançai un regard à Ganelon ; il inclina légèrement la tête.

« Donc maintenant, dis-je, tu penses avoir découvert une nouvelle parente. Une menteuse, cela ne fait pas de doute, et peut-être bien une ennemie, mais néanmoins une parente. Qu'est-ce que tu comptes faire à présent ? »

Il but une gorgée de vin.

« J'aimerais que ce soit vrai, me dit-il. C'est une idée qui me plaît, et je voudrais donc savoir exactement ce qu'il en est. S'il s'avère que nous sommes effectivement parents, j'aimerais bien connaître les raisons de son comportement et savoir pourquoi elle ne m'a pas informé directement de son existence. » Il posa son verre, leva sa main neuve et plia les doigts. « Pour commencer, poursuivit-il, je voudrais savoir ce que tu as vu à Tir-na Nog'th et qui concerne Dara et moi. Je suis aussi extrêmement curieux au sujet de cette main qui se comporte comme si elle avait été fabriquée pour moi. C'est la première fois que je vois quelqu'un se procurer un objet physique dans la cité céleste. » Il serra le poing, le desserra, fit tourner le poignet,

tendit le bras, le leva puis le reposa en douceur sur ses genoux. « Random a fait une greffe magnifique, tu ne trouves pas ? ajouta-t-il enfin.

— Absolument, fis-je.

— Alors, cette histoire, tu me la racontes ? »

Je fis oui de la tête et bus une gorgée de vin.

« Ça s'est passé dans le palais céleste, dis-je. L'endroit était plein d'ombres noirâtres qui flottaient un peu partout. J'ai voulu visiter la salle du trône. Je m'y suis rendu, et au moment où les ombres se sont écartées, je t'ai aperçu. Tu étais debout près du trône, à droite, et tu portais ce bras. Quand l'air s'est éclairci, j'ai vu Dara assise sur le trône. Je me suis approché et je l'ai touchée avec Grayswandir, ce qui m'a rendu visible à ses yeux. Elle m'a déclaré mort depuis plusieurs siècles et m'a prié de regagner ma tombe. Quand je lui ai demandé son lignage, elle m'a répondu qu'elle descendait de toi et de la demoiselle d'enfer Lintra. »

Bénédict prit une profonde inspiration, mais demeura muet. Je poursuivis :

« Elle m'a dit que, dans la contrée qui l'avait vue naître, le cours du temps était si différent que plusieurs générations s'y étaient déjà succédé. Et qu'elle était la première à être dotée d'attributs humains normaux. Elle m'a prié une nouvelle fois de partir. Toi, pendant ce temps, tu examinais Grayswandir. Puis tu as attaqué pour protéger Dara et nous nous sommes battus. Tu étais à portée de mon épée, et j'étais à portée de ta main, mais cela s'arrêtait là. Pour le reste, ce ne fut qu'une confrontation de spectres. Au moment où le soleil a commencé à se lever et la ville à disparaître, tu m'agrippais avec cette fameuse main. Je l'ai alors tranchée avec Grayswandir et j'ai pris la fuite. Si je l'ai emportée, c'est parce qu'elle était restée accrochée à mon épaule.

— Curieux, fit Bénédict. Je savais que cet endroit fournissait de fausses prophéties – les craintes et les désirs secrets du visiteur plutôt qu'une image fidèle de ce qui doit se passer. Mais d'un autre côté, il révèle souvent des vérités méconnues. Et comme toujours, il est difficile de séparer le bon grain de l'ivraie. Quelle a été ton interprétation ?

— Bénédic, lui dis-je, j'aurais tendance à croire son histoire. Tu ne l'as jamais vue, mais moi, si. Par certains côtés, elle te ressemble. Quant au reste... tu as sans doute raison, il faudrait pouvoir faire un tri. »

Il acquiesça silencieusement. Je compris qu'il n'était pas convaincu et n'avait guère envie d'insister. Il savait aussi bien que moi ce qu'impliquait le reste. S'il conservait ses prétentions au trône et finissait par le conquérir, il était possible qu'un jour, il pût s'effacer au profit de son unique descendante.

« Que vas-tu faire ? lui demandai-je.

— Ce que je vais faire ? Ce que Random fait en ce moment pour Martin. Je vais me mettre à sa recherche, la retrouver et écouter ce qu'elle va me dire, puis je prendrai ma décision. Mais d'abord, il faut régler le problème de la route noire. J'aimerais qu'on en parle.

— Oui ?

— Si le cours du temps est si différent dans leur repaire, ils auraient eu bien largement le temps de préparer une nouvelle attaque. Je ne tiens pas à attendre jusqu'au jour où il faudra les affronter au cours d'un combat indécis ; j'envisage de remonter la route noire jusqu'à sa source et de les attaquer sur leur terrain. J'aimerais le faire avec ton concours.

— Bénédic, as-tu jamais eu l'occasion de voir la Cour du Chaos ? » lui demandai-je.

Il leva la tête, regarda la paroi nue de la tente et me dit : « Il y a très longtemps, quand j'étais jeune, je suis descendu aux enfers aussi loin que j'ai pu, jusqu'au fin fond de tout. Et là-bas, sous un ciel divisé, j'ai vu un abîme impressionnant. J'ignore si leur domaine s'y trouve ou si la route va jusque-là, mais si c'est le cas, je suis prêt à refaire ce chemin.

— C'est le cas, dis-je.

— Comment peux-tu en être certain ?

— Je reviens à l'instant de cette contrée ; j'y ai vu une citadelle noire flottant dans les airs. La route y conduit.

— Pas trop de problèmes pour y arriver ?

— Tiens, regarde », lui dis-je. Je sortis l'Atout et le lui tendis. « C'était à Dworkin, je l'ai trouvé dans ses affaires. Je n'ai fait que l'essayer, et ça m'a transporté là-bas. À cet endroit, le temps

est déjà très rapide. J'ai été attaqué par un cavalier sur une petite route instable qui n'apparaît pas sur la carte. Les contacts par Atout ne sont pas faciles, sans doute à cause du décalage ; c'est Gérard qui m'a ramené. »

Il étudia la carte.

« Je crois bien que c'est l'endroit que j'ai vu cette fois-là, dit-il enfin. Voilà qui résout nos problèmes de logistique. En établissant une liaison par Atout avec l'un de nous à chaque extrémité, nous pouvons faire passer les troupes comme nous l'avions fait l'autre fois, de Kolvir à Garnath. »

Je hochai la tête.

« C'est l'une des raisons pour lesquelles je viens de te montrer cette carte : je veux te prouver que je suis de bonne foi. Mais il existe peut-être un autre moyen nous évitant de prendre le risque de lancer nos forces dans l'inconnu. Je te demanderai donc de ne pas prendre d'initiatives avant que j'aie pu étudier la question.

— De toute manière, je ne peux pas agir avant d'avoir obtenu certains renseignements sur ce lieu. D'ailleurs, on ne sait même pas si tes armes automatiques y fonctionneront – ou est-ce que je me trompe ?

— Non. Je n'en avais pas, je n'ai pas pu faire d'essais. »

Il pinça les lèvres d'un air réprobateur et me dit : « Tu aurais dû songer à en prendre une pour l'essayer.

— Les circonstances de mon départ m'en ont empêché.

— C'est-à-dire ?

— Une autre fois. Pour le moment, ça n'a pas d'intérêt. Tu parlais de remonter la route noire jusqu'à sa source...

— Oui ?

— Ce n'est pas sa véritable source. En fait, sa source réelle se trouve dans la vraie Ambre, dans le défaut de la Marelle originelle.

— Oui, je sais. Random et Ganelon m'ont chacun décrit ton voyage jusqu'à la vraie Marelle et la marque que tu as découverte. Je vois l'analogie, le rapport possible...

— Te souviens-tu du jour où je me suis enfui d'Avalon et où tu m'as poursuivi ? »

Pour toute réponse, un sourire discret se dessina sur ses lèvres.

« À un moment, dis-je, nous avons franchi la route noire. T'en souviens-tu ? »

Ses yeux s'étrécirent.

« Oui, répondit-il. Tu avais réussi à te frayer un chemin et là, le monde était redevenu normal. J'avais oublié.

— C'était un effet dû à la Marelle, dis-je, et je suis sûr que ce principe peut être appliqué sur une échelle bien plus vaste.

— Dans quelles proportions ?

— De quoi effacer la route tout entière. »

Il se redressa et étudia mon visage.

« Dans ce cas, qu'attends-tu ?

— Je dois organiser certains préparatifs.

— Qui te demanderont combien de temps ?

— Ce sera relativement rapide. Peut-être quelques jours ? Peut-être quelques semaines ?

— Pourquoi ne pas en avoir parlé plus tôt ?

— Je n'ai trouvé la solution que très récemment.

— Et quelle est-elle, cette solution ?

— En gros, cela revient à réparer la Marelle.

— D'accord, me dit-il. Admettons que tu réussisses : nos ennemis seront toujours là-bas. » Il désigna d'un geste Garnath et la route noire. « Quelqu'un, un jour, les a fait passer.

— Nos ennemis ont toujours été là-bas, répondis-je. Et ce sera à nous de faire en sorte qu'on ne les laisse plus passer en prenant les dispositions qui s'imposent à l'égard de ceux qui les ont aidés.

— Je suis d'accord avec toi, mais ce n'est pas ce que je veux dire. Ils ont besoin d'une leçon, Corwin. Je peux leur apprendre à respecter Ambre de telle manière que même, si un jour la voie leur est de nouveau ouverte, ils n'osent pas traverser. Voilà ce que je veux dire. C'est nécessaire.

— Tu ne sais pas ce que ce serait, de livrer bataille en ce lieu, Bénédict. C'est proprement impossible à décrire. »

Il se leva en souriant.

« Alors je pense que je ferais bien d'aller y jeter un coup d'œil moi-même, dit-il. Je vais garder provisoirement cette carte, si cela ne te dérange pas.

— Non, pas du tout.

— Bien. Tu vas donc t'occuper du problème de la Marelle et moi, je partirai de mon côté. Cela va me prendre un certain temps. Maintenant, il faut que j'aie vu mes lieutenants pour leur donner les consignes à faire appliquer en mon absence. Mettons-nous d'accord : interdiction d'entreprendre une action décisive sans en avoir, au préalable, avisé l'autre.

— D'accord », dis-je.

Nous achevâmes de boire notre vin et je lui dis : « Je vais devoir me remettre en route. Alors, je te souhaite bonne chance.

— Moi aussi. » Un sourire apparut de nouveau sur son visage. « La situation s'est améliorée », dit-il en posant une main sur mon épaule.

Il sortit de la tente, et nous le suivîmes au-dehors.

Ganelon demanda à l'ordonnance qui se trouvait à quelques pas de là, sous un arbre, d'amener le cheval de Bénédict, puis se retourna pour tendre la main à ce dernier. « Je te souhaite également bonne chance », lui dit-il.

Bénédict lui serra la main en opinant du chef. « Merci, Ganelon, dit-il. Pour tout ce que tu as fait. »

Puis il sortit ses Atouts et déclara : « J'ai le temps de mettre Gérard au courant avant que mon cheval soit prêt. »

Il passa les cartes en revue, en choisit une et l'étudia.

« Comment comptes-tu réparer la Marelle ? me demanda Ganelon.

— Il faut que je reprenne le Joyau du Jugement, lui répondis-je. Je m'en servirai pour retracer la partie endommagée.

— Est-ce dangereux ?

— Oui.

— Où se trouve le Joyau ?

— À l'endroit où je l'ai laissé sur l'ombre Terre.

— Pourquoi l'as-tu abandonné ?

— Je craignais d'y laisser la vie ; le Joyau est dangereux. »

Une impossible grimace déforma brusquement les traits de son visage.

« Ça ne me plaît pas du tout, Corwin. Il doit bien exister une autre solution.

— Si je la connaissais, je l'adopterais.

— Et si tu te contentais de suivre le plan de Bénédict et de transporter tout le monde là-bas ? Tu m'as dit toi-même qu'il pouvait lever des forces illimitées en Ombre. Et tu m'as également dit que, sur le terrain, c'était le meilleur.

— Oui, mais la brèche de la Marelle subsistera et quelque chose d'autre viendra s'y engouffrer, cela ne fait aucun doute. L'ennemi du moment n'est pas aussi important que la faiblesse qui nous menace de l'intérieur. Si la brèche n'est pas colmatée, nous sommes vaincus – même s'il n'y a pas de conquérants étrangers à l'intérieur de nos murs. »

Il se détourna et rétorqua : « Je peux difficilement te contredire ; tu connais ton royaume mieux que moi. Mais j'ai tout de même l'impression que tu commets peut-être une grave erreur en prenant un risque qui pourrait se révéler inutile à un moment où nous avons énormément besoin de toi. »

Je ne pus m'empêcher de rire, car il venait de répéter ce que m'avait dit Vialle, à laquelle j'avais répondu que ce genre de remarque pouvait aussi bien s'appliquer à d'autres que moi.

« C'est mon devoir », lui dis-je.

Il ne répondit pas.

À une douzaine de pas de là, Bénédict avait apparemment réussi à joindre Gérard car je l'entendis murmurer quelque chose, puis se taire et écouter. Nous demeurâmes à l'écart, attendant la fin de sa conversation pour lui dire au revoir.

«... Oui, il est ici en ce moment, l'entendis-je dire. Non, cela m'étonnerait beaucoup. Mais... »

Bénédict me regarda à plusieurs reprises en secouant la tête.

« Non, je ne pense pas, dit-il. Puis : D'accord, tu n'as qu'à venir. »

Il tendit sa main neuve et Gérard, l'étreignant, prit forme sous nos yeux. Il se tourna vers nous et, dès qu'il me vit, s'approcha de moi. Aussitôt, il parcourut mon corps du regard comme s'il cherchait quelque chose.

« Qu'y a-t-il ? demandai-je.

— Brand, me répondit-il. Il n'est plus dans ses appartements. Du moins, une bonne partie de lui ne s'y trouve plus, car il a laissé du sang derrière lui. Et à en juger par l'état dans lequel se trouve la pièce, il y a eu une bagarre. »

Je baissai les yeux vers le devant de ma chemise et mon pantalon.

« Et tu cherches des taches de sang ? Comme tu le vois, celles que je porte sont toujours les mêmes, si ce n'est qu'elles sont un peu sales et défraîchies.

— Cela ne prouve pas grand-chose, me dit-il.

— C'est toi qui as voulu regarder, pas moi. Qu'est-ce qui te fait croire que...

— Tu es le dernier à l'avoir vu.

— Tu oublies la personne avec laquelle il s'est battu... si c'est bien le cas.

— Que veux-tu dire par là ?

— Tu connais son caractère, ses humeurs. On a eu un petit différend. Après mon départ, il a peut-être commencé à tout casser ; il est possible qu'il se soit coupé, qu'il ait été dégoûté et pris un Atout pour changer de décor... Attends une minute ! Son tapis ! Est-ce qu'il y avait du sang sur le petit tapis précieux qui se trouve devant sa porte ?

— Je ne sais pas... non, je ne pense pas. Pourquoi ?

— C'est un détail qui tendrait à prouver qu'il s'est blessé lui-même. Il adorait ce tapis et il faisait tout pour ne pas le tacher.

— Tu ne me feras pas avaler ça, répliqua Gérard. La mort de Caine a encore quelque chose d'étrange, tout comme celle des serviteurs de Bénédict, qui avaient peut-être découvert que tu voulais de la poudre. Et maintenant Brand...

— Cela pourrait très bien être un nouveau coup monté contre moi ; à ce propos, Bénédict et moi sommes en meilleurs termes. »

Il se tourna vers Bénédict qui, n'ayant pas bougé, se trouvait toujours à douze pas de nous et nous écoutait, le visage dénué d'expression.

« T'a-t-il donné l'explication de ces meurtres ? lui demanda Gérard.

— Pas directement, lui répondit Bénédict, mais le reste de l'histoire me paraît beaucoup plus clair dans l'ensemble, au point que je suis disposé à en croire la totalité. »

Gérard secoua la tête et se tourna de nouveau vers moi.

« Je ne suis pas convaincu, me dit-il. Quel était le sujet du différend qui t'opposait à Brand ? »

Je lui rétorquai : « Jusqu'à ce que Brand et moi changions d'avis, cela ne regarde que nous, Gérard.

— Si je l'ai arraché à la mort et si j'ai veillé sur lui pendant sa convalescence, Corwin, ce n'était pas pour qu'il se fasse tuer dans une rixe.

— Réfléchis un peu, lui dis-je. Qui a eu l'idée qui a, permis de le trouver et de le ramener ?

— Tu voulais lui soutirer quelque chose, tu l'as obtenu. Et Brand est devenu encombrant.

— Non. Mais même si c'avait été le cas, crois-tu que j'aurais agi avec aussi peu de discrétion ? S'il a été tué, c'est pour la même raison que Caine : on cherche à me faire endosser la responsabilité du crime.

— Tu avais fourni le même alibi pour la mort de Caine : c'était trop évident, là aussi. Mais je me demande s'il ne pourrait pas s'agir d'une subtilité... un art dans lequel tu es passé maître.

— Nous avons déjà parlé de cela, Gérard...

— Et tu te souviens de ce que je t'avais dit à ce moment-là.

— Je vois mal comment j'aurais pu l'oublier. »

Il s'avança et me saisit l'épaule droite. Immédiatement, je lui plongeai le poing gauche dans l'estomac et m'écartai. C'est alors qu'il me vint à l'esprit que j'eusse peut-être dû lui révéler les propos que Brand et moi avions échangés. Mais je n'avais pas apprécié la manière dont il me l'avait demandé.

De nouveau, il se précipita sur moi. Je fis un pas de côté et lui portai un léger coup près de l'œil droit. Je continuai ensuite à jouer du poing sans toutefois le toucher, afin de le maintenir à distance car je n'étais pas en état de l'affronter une nouvelle fois. Grayswandir était restée sous la tente, et je n'avais pas d'autre arme sur moi.

Je me mis à tourner et tourner autour de lui. Si j'essayais de le frapper du pied gauche, mon côté me faisait mal. Je parvins à l'atteindre une fois à la cuisse avec le pied droit, mais j'étais trop lent et en déséquilibre, de sorte que je ne pus tirer parti de ce coup. Je continuai de me servir de mes poings.

Finalement, il bloqua mon gauche et réussit à me saisir le bras. À cet instant, j'aurais dû me libérer, mais il était exposé et je lui envoyai de toute ma force un puissant droit dans le creux de l'estomac. Le souffle coupé, il se plia en deux mais sa prise sur mon bras se raffermi. Je hasardai un uppercut qu'il arrêta avec son bras gauche en poursuivant le mouvement jusqu'à ce que sa main vînt me frapper la poitrine, et simultanément il tira mon bras gauche en arrière et sur le côté avec une telle force que je fus projeté au sol. S'il se jetait sur moi, j'étais perdu.

Il mit un genou à terre et chercha à me saisir à la gorge.

9.

Je me préparais à arrêter sa main lorsque celle-ci se figea à mi-distance. Tournant la tête, je vis qu'une autre main s'était abattue sur le bras de Gérard pour le retenir.

Je roulai sur le côté et levai les yeux : Ganelon avait réussi à maîtriser provisoirement Gérard qui, malgré un violent effort, ne parvint pas à libérer son bras.

« Ne te mêle pas de ça, Ganelon, lança Gérard.

— Va-t'en, Corwin ! me cria Ganelon. Va chercher le Joyau ! »

Mais déjà Gérard se relevait. Ganelon le frappa à la mâchoire d'un crochet du gauche qui l'expédia à terre, puis il voulut lui donner un coup de pied dans les reins, mais Gérard attrapa sa jambe et le fit basculer. Je m'éloignai en rampant à moitié, me soutenant d'une main.

Gérard se remit debout et se rua sur Ganelon qui se relevait à peine. Lorsqu'il fut presque sur lui, Ganelon l'arrêta dans son élan en lui envoyant deux coups au niveau du sternum, avant de lui marteler le ventre. Quelques secondes durant, Gérard parut pris au dépourvu et il ne se protégea pas. Lorsque, enfin, il se pencha pour essayer de frapper, Ganelon lui expédia un droit au menton qui le fit basculer en arrière, puis acheva de le déséquilibrer au moyen d'un croc-en-jambe. Gérard tomba. Ganelon s'abattit sur lui et le frappa deux fois à la mâchoire.

Bénédict fit soudain mine d'intervenir, mais Ganelon choisit cet instant pour se relever. Gérard gisait inconscient, le nez et la bouche ensanglantés.

À grand-peine, je me remis debout et époussetai mes vêtements.

Ganelon me regarda en souriant et me dit : « Ne reste pas dans les parages. S'il fallait recommencer, je serais peut-être moins brillant. Va chercher ton bijou. »

Je me tournai vers Bénédict, qui hocha la tête en signe de consentement, puis revins prendre Grayswandir dans la tente. Lorsque j'en émergeai, Gérard n'avait toujours pas repris connaissance, mais Bénédict se tenait devant moi.

« N'oublie pas, me dit-il. Tu as mon Atout et j'ai le tien. Rien de définitif avant que nous nous soyons mis d'accord. »

J'opinaï du chef, tout en songeant à lui demander pour quelle raison il s'était montré apparemment disposé à venir en aide à Gérard, mais pas à moi. Et à la dernière seconde je me ravisai, ne souhaitant pas mettre en danger une amitié fraîchement acquise.

« D'accord. »

Je me dirigeai vers les chevaux. Au passage, Ganelon me gratifia d'une claque amicale sur l'épaule.

« Bonne chance, me dit-il. Je t'accompagnerais volontiers, mais on a besoin de moi – ici surtout si Bénédict compte se transporter jusqu'à la Cour du Chaos.

— Bien raisonné, répondis-je. Mais ne t'en fais pas pour moi, je ne devrais pas avoir de problèmes. »

Je parvins à l'enclos et me retrouvai bientôt en selle. Ganelon m'adressa un salut que je lui retournai ; Bénédict était agenouillé auprès de Gérard.

Je pris la direction de la piste la plus proche pour gagner les Ardennes. La mer se trouvait derrière moi, Garnath et la route noire à ma gauche, Kolvir à ma droite ; je devais m'éloigner un peu avant de pouvoir manipuler la matière d'Ombre. L'horizon s'éclaircit lorsque, après avoir franchi quelques collines et vallons, je perdis Garnath de vue, puis je trouvai la piste qui décrivait une longue courbe et s'enfonçait dans les bois. Là, les lointains chants d'oiseaux et les ombres humides me rappelèrent les longues périodes de paix que nous avions connues autrefois et la présence soyeuse et miroitante de la licorne maternelle.

Mes douleurs s'estompèrent au rythme de la chevauchée, et je me pris à songer de nouveau à la rencontre qui venait de se produire. L'attitude de Gérard était aisément compréhensible puisqu'il m'avait déjà fait part de ses soupçons et donné un avertissement. Mais ce qui avait pu arriver à Brand était si

inopportun que je ne pouvais y voir qu'une nouvelle action destinée à freiner, sinon à stopper net, mon élan. Il était heureux que Ganelon se fût trouvé là, en forme et capable de mettre ses poings au bon endroit et au bon moment. Je me demandais ce que Bénédict eût fait en son absence : quelque chose me disait qu'il se serait contenté d'attendre et ne serait intervenu qu'à la dernière minute pour empêcher Gérard de me tuer. Bien qu'il marquât une notable amélioration dans nos rapports, notre accord était encore loin de me satisfaire.

Tout cela m'amena à m'interroger sur le sort de Brand. Fiona ou Bleys avaient-ils réussi finalement à le capturer ? Avait-il tenté de mettre son projet d'assassinat à exécution seul, avait-il été surpris par la riposte de la victime, puis traîné jusqu'à elle à travers l'Atout ? Ses anciens alliés de la Cour du Chaos étaient-ils parvenus à le retrouver ? Avait-il été repris par l'un des gardes de la tour, aux mains calleuses ? Ou fallait-il retenir l'hypothèse que j'avais suggérée à Gérard : une blessure accidentelle dans un moment de colère, à la suite de quoi il avait fui Ambre pour aller ruminer ailleurs ses rancunes et ses complots ?

Lorsqu'un événement isolé suscite autant de questions, il est rare qu'on puisse découvrir la réponse en ne faisant appel qu'à la logique pure. Je devais pourtant trier ces différentes possibilités afin de pouvoir m'y référer lorsque j'obtiendrais d'autres éléments. Et en attendant, j'examinais les allégations de Brand à la lumière de ce que j'avais appris jusqu'à présent. À une exception près, je ne mettais pas les faits en doute. Habilement bâti, son édifice ne pouvait s'écrouler aussi facilement – mais il avait eu amplement le temps d'y réfléchir. Non, c'était dans sa manière de présenter les événements qu'il avait essayé de m'égarer pour me cacher certaines choses – comme en témoignait sa récente proposition.

La vieille piste se tordait, s'élargissait puis se rétrécissait de nouveau au milieu des bois qui devenaient de plus en plus touffus. Brusquement, elle s'orienta vers le nord-ouest et se mit à descendre. La forêt avait peu changé, et le chemin semblait être le même que celui au long duquel, des siècles auparavant, un jeune homme avait chevauché par simple plaisir, pour

explorer cet immense royaume vert qui s'étendait sur presque tout le continent, à la condition de ne pas s'aventurer en Ombre. La perspective de refaire cette balade sans autre motif n'était pas pour me déplaire.

Au bout de près d'une heure, j'avais déjà parcouru une bonne distance à l'intérieur de la forêt dont les arbres se dressaient comme de gigantesques tours noires. Un peu de soleil restait accroché dans leurs plus hautes branches, formant des nids de phénix, tandis que la douceur de l'air toujours humide et vespéral adoucissait les contours des souches, des troncs, des rondins et des pierres moussues. Un cerf bondit devant moi alors qu'un épais fourré, sur la droite, l'eût pourtant parfaitement dissimulé. Autour de moi s'élevaient des chants d'oiseaux, toujours à une certaine distance. De temps à autre, je rencontrais des traces d'autres cavaliers. Certaines d'entre elles étaient très fraîches, mais elles ne suivaient jamais longtemps la piste. Depuis un moment déjà, Kolvir n'était plus visible.

La piste reprit de la hauteur ; je savais que j'allais bientôt atteindre le sommet d'une petite crête, passer entre des rochers et redescendre. Dans la montée, les arbres se firent plus clairsemés, me permettant de voir une partie du ciel. L'horizon s'élargissait à mesure que je progressais, et en arrivant au sommet j'entendis le cri lointain d'un oiseau de proie.

Levant les yeux, j'aperçus une immense forme noire qui volait en cercles au-dessus de moi, très haut dans le ciel. Je m'empressai de franchir la crête rocailleuse et dès que le chemin fut dégagé, je secouai les rênes et nous dévalâmes la pente pour retrouver la protection des grands arbres.

Malgré les cris perçants de l'oiseau, nous atteignîmes sans encombre la pénombre rassurante. Je réduisis peu à peu l'allure sans cesser de tendre l'oreille, mais ne perçus aucun son inquiétant. La forêt était ici fort semblable à celle que j'avais franchie jusqu'à la crête, mais recelait toutefois une petite rivière que nous longeâmes un certain temps avant de la traverser en profitant d'un gué peu profond. Au-delà, la piste s'élargissait et la lumière fut plus généreuse une demi-lieue durant. À présent, j'avais parcouru une distance presque suffisante pour entreprendre ces petites manipulations d'Ombre

grâce auxquelles je me retrouverais sur le sentier de l'ombre Terre où j'avais jadis connu l'exil. En commençant ici, je risquais cependant d'avoir des difficultés ; plus loin, ma tâche serait plus facile. Je résolus donc d'épargner mes forces ainsi que celles de ma monture et de continuer jusqu'à ce que je parvinsse à un lieu plus propice. Après tout, rien de menaçant ne s'était manifesté pour l'instant ; sans doute l'oiseau n'était-il qu'un rapace solitaire.

Une seule pensée me tracassait.

Julian...

Les Ardennes étaient le domaine réservé de Julian. Ses chasseurs y patrouillaient, et elles abritaient en permanence plusieurs campements de troupes qui lui appartenaient et assuraient la garde des frontières d'Ambre contre les incursions naturelles, mais aussi contre tout ce qui pouvait apparaître à la lisière d'Ombre.

Où Julian était-il allé lorsqu'il avait si soudainement quitté le palais, la nuit où Brand avait été poignardé ? S'il avait simplement cherché à se cacher, sa fuite ne l'avait sans doute pas mené plus loin que cette forêt. Ici, il était fort, soutenu par ses hommes et évoluant dans un univers qu'il connaissait bien mieux que nous autres. Il était tout à fait possible qu'en ce moment même, il ne fût pas loin. Ainsi, il aimait la chasse. Il avait ses chiens d'enfer, ses oiseaux.

Un demi-mille, un mille...

Et soudain, j'entendis le son que je redoutais le plus, perçant l'ombre et les feuillages : la clameur d'un cor de chasse. Cela provenait de derrière moi, à gauche de la piste, je pense.

Je lançai ma monture au galop et de chaque côté, les arbres ne formèrent plus qu'une masse floue. Par chance, ici la piste était droite et horizontale.

Puis, loin derrière moi, je perçus un rugissement, une sorte de grondement puissant et profond qui semblait produit par un souffle immense. J'ignorais quelle bête en était à l'origine, mais ce ne pouvait être un chien, ni même un chien d'enfer. J'eus beau me retourner, rien ne me poursuivait. Je m'efforçai donc de ne pas faire trop de bruit et parlai à Tambour pour le rassurer.

Au bout d'un moment, j'entendis un bruit de branches brisées dans les fourrés, sur ma droite ; mais cette fois, plus de rugissement. Je portai un regard attentif dans cette direction, à plusieurs reprises, et ne vis rien. Peu après, le cor se fit une nouvelle fois entendre, beaucoup plus proche, et aussitôt des hurlements et des aboiements que je connaissais bien lui firent écho. Bêtes rapides, vigoureuses et féroces que Julian avait trouvées dans une ombre quelconque et dressées pour la chasse, les chiens d'enfer arrivaient.

L'heure était venue de commencer la transposition. Ambre exerçait encore sur moi une certaine force, mais je m'accrochai à Ombre aussi bien que je le pus et entamai le mouvement.

Je lançai Tambour au galop. La piste tournait à gauche. De part et d'autre, les arbres au passage devenaient plus petits et s'abattaient en arrière. Il y eut un autre détour, puis le sentier nous mena à une clairière large d'environ deux cents mètres. Levant alors la tête, je vis que cet oiseau de malheur volait toujours en cercles et qu'il s'était rapproché au point que je risquais de l'entraîner avec moi en Ombre.

Je n'avais pas prévu cette complication. Certes, il me fallait un espace dégagé pour guider ma monture et manipuler mon épée comme je l'entendais, mais un tel endroit révélait parfaitement ma position à l'oiseau qui, apparemment, tenait beaucoup à moi.

D'accord... Nous atteignîmes une petite colline vite franchie et dans la descente nous passâmes auprès d'un arbre solitaire au tronc fendu par la foudre. Sur sa branche la plus basse se tenait un faucon gris, argent et noir que je sifflai et qui s'envola en poussant un cri sauvage.

Je poursuivis mon chemin sans diminuer l'allure, mais déjà les aboiements distincts des chiens et le bruit sourd des sabots des chevaux parvenaient à mes oreilles. À ces sons se mêlait quelque chose d'autre, comme une vibration, une trépidation du sol. Je me retournai, mais aucun de mes poursuivants n'avait atteint le sommet de la colline. Alors, je concentrai toutes les forces de mon esprit sur la piste qui filait devant moi. Des nuages se mirent à masquer le soleil. Des fleurs étranges vertes, jaunes et pourpres apparurent le long du sentier, et j'entendis le

fracas d'un tonnerre lointain. La clairière s'élargit, s'allongea et s'aplanit totalement.

Le cor lança une nouvelle plainte, et je me retournai.

Brusquement, je le vis surgir et, à cet instant, je compris que le gibier, ce n'était pas moi. Les chasseurs, les chiens et l'oiseau pourchassaient en fait la créature qui me suivait. Malheureusement, cette nuance n'était pas pour me rassurer. Je me trouvais en effet en tête, et sans doute étais-je son gibier à elle. Penché en avant, je criai quelques mots à Tambour en pressant mes genoux contre ses flancs, mais en même temps je me rendis compte que l'abomination se déplaçait beaucoup plus vite que nous ne le pouvions. La panique me saisit.

J'étais poursuivi par un mantichore.

La dernière fois que j'en avais vu un, c'était la veille de la bataille au cours de laquelle Éric avait trouvé la mort. Il avait déchiré en deux un homme du nom de Rail alors que je menais mes troupes sur un versant derrière Kolvir, et nous l'avions abattu avec nos armes automatiques. La bête mesurait douze pieds de long et était en tout point semblable à celle qui me pourchassait actuellement : un visage humain sur la tête et les épaules d'un lion, des ailes d'aigle repliées sur les flancs et une longue queue de scorpion pointue et recourbée au-dessus du corps. Un certain nombre d'entre elles avaient quitté Ombre pour semer la terreur dans nos rangs tandis que nous nous préparions à livrer bataille. Bien que personne n'en eût aperçu depuis et que rien ne nous permit de conclure à leur existence prolongée aux alentours d'Ambre, il n'y avait pas lieu de croire que nous les avions entièrement dénombrées. Apparemment, celle-ci s'était aventurée dans les Ardennes et avait élu domicile dans la forêt.

À la faveur d'un dernier coup d'œil, je me rendis compte qu'il me fallait faire volte-face sous peine d'être terrassé en l'espace de quelques secondes, et vis au loin une avalanche de chiens dévaler le flanc de la colline.

Je n'avais pas la moindre notion de l'intelligence ou de la psychologie du mantichore. Généralement, un animal en fuite ne s'attaquera pas à quelque chose qui ne le gêne pas ; c'est l'instinct de survie qui dicte son comportement. Cela dit, je

n'étais pas certain que le mantichore se savait poursuivi. Peut-être avait-il découvert ma piste avant d'être lui-même pris en chasse et ainsi, je demeurais peut-être son unique préoccupation du moment. Mais je n'avais guère le temps d'étudier ces diverses possibilités. Dégainant Grayswandir, je guidai ma monture sur la gauche et tirai sur les rênes dès qu'elle eut fait un demi-tour.

Aussitôt, Tambour se cabra en hennissant de terreur. Me sentant glisser en arrière, je sautai à terre et m'éloignai de quelques pas, sur le côté.

Cependant, j'avais momentanément oublié la rapidité des chiens d'attaque, j'avais oublié la facilité avec laquelle ils avaient assailli Random et moi-même dans la Mercedes de Flora, j'avais oublié que contrairement aux chiens habituels qui courent à la poursuite des voitures, ils avaient commencé à mettre le véhicule en pièces.

Tout à coup, ils furent tous sur le mantichore, au nombre d'une douzaine ou plus, mordant et bondissant. Dès l'assaut, la bête releva la tête et poussa un immense cri. D'un coup de sa terrible queue, elle envoya voler un des chiens, en assomma ou tua deux autres, puis elle se cabra et tourna en frappant avec ses pattes de devant.

Malgré tout, l'un des assaillants se riva à sa patte gauche, deux autres s'attaquèrent à sa croupe tandis qu'un autre se hissait sur son dos pour lui déchirer le cou et l'épaule. Le reste des chiens tournait autour de la créature en la harcelant.

D'un coup de son dard de scorpion, le mantichore parvint à tuer l'animal qui le chevauchait, puis il ouvrit le ventre de celui qui lui tenaillait la patte, mais déjà, atteint de plus d'une vingtaine de blessures, il perdait son sang. Bientôt, il devint évident que sa patte le gênait lorsqu'il s'en servait pour frapper ou lorsqu'il prenait appui sur elle. Entre-temps, un autre chien avait réussi à grimper sur son dos pour lui mordre le cou, et le mantichore, apparemment, avait bien du mal à s'en débarrasser. L'un des animaux se jeta sur lui et lui arracha l'oreille droite tandis que deux autres s'acharnaient sur sa croupe. Lorsque le mantichore se cabra une nouvelle fois, un chien lui planta ses crocs dans le ventre. Torturé par les coups,

désorienté par les grognements et les aboiements, il se mit alors à frapper à l'aveuglette au milieu des insaisissables formes grises.

J'avais pris Tambour par la bride et j'essayais de l'apaiser pour pouvoir me remettre en selle et prendre le large, mais il se déroba et je dus déployer d'immenses efforts pour le convaincre de rester en place.

Le mantichore, quant à lui, venait de pousser une plainte perçante, car en essayant d'atteindre le chien qui lui mordait l'échine, il avait planté son dard dans sa propre épaule. Les chiens profitèrent de cette diversion pour déchirer de leurs crocs tout ce qui se présentait.

J'imagine que, très vite, le mantichore eût été dévoré. Mais à cet instant, les cavaliers apparurent au sommet de la colline et arrivèrent au galop. Ils étaient cinq, Julian en tête. Il portait son armure à plaques blanches, son cor de chasse suspendu au cou, et montait Morgenstern, une bête qui avait toujours fait preuve d'une profonde aversion à mon égard. Il leva sa longue lance, s'en servit pour faire un signe dans ma direction, puis l'abaisa et lança des ordres à ses chiens. Ceux-ci abandonnèrent leur proie à contrecœur et tous, y compris celui qui se trouvait perché sur le dos du mantichore, se retirèrent lorsque Julian, lance basse, éperonna les flancs de Morgenstern.

La créature se tourna vers lui en lançant un dernier cri de défi et bondit, tous crocs dehors. Lorsque le choc eut lieu, le poitrail de Morgenstern m'empêcha de voir ce qui se passait, mais un instant plus tard, je sus au comportement du cheval que le coup avait porté.

En me déplaçant, je vis la bête gisant, la poitrine ensanglantée d'une corolle pourpre autour de la hampe noire de la lance.

Julian descendit de cheval et donna aux autres cavaliers des instructions que je ne pus entendre ; ceux-ci demeurèrent en selle. Puis il contempla le mantichore qui tressaillait encore avant de se tourner vers moi en souriant. Il alla jusqu'à la bête, posa un pied sur elle, saisit la lance d'une main et la retira de la carcasse. Il la planta ensuite dans le sol et attacha Morgenstern

à la hampe, puis il le flatta du plat de la main, tourna la tête et se dirigea vers moi.

Arrivé devant moi, il me dit : « Je regrette que tu aies tué Bela.

— Bela ? » répétais-je.

Il leva les yeux vers le ciel et je suivis son regard. Il n'y avait pas d'oiseau en vue.

« C'était l'un de mes préférés.

— Je suis désolé, lui répondis-je. Je n'ai pas bien compris ce qui se passait. »

Il hocha la tête et dit : « C'est bon, je t'ai rendu un service. Maintenant, tu peux me dire ce qui s'est passé après mon départ du palais. Est-ce que Brand s'en est sorti ?

— Oui, et cette fois, on ne pourra pas t'accuser. Il a dit que c'est Fiona qui l'a poignardé. On n'a d'ailleurs pas eu le loisir de l'interroger à ce sujet puisqu'elle est partie pendant la nuit, elle aussi. Ce qui m'étonne, c'est que vous ne vous soyez pas croisés. »

Il sourit.

« C'est bien ce que je pensais, dit-il.

— Pourquoi t'es-tu enfui dans des circonstances aussi douteuses ? Cela n'a pas joué en ta faveur. »

Il eut un haussement d'épaules.

« Ce n'est pas la première fois que j'aurais été accusé ou soupçonné à tort. Et dans ce cas précis, si c'est l'intention qui compte, je suis aussi coupable que notre petite sœur. Si j'avais pu, je l'aurais fait moi-même. En fait, j'avais préparé ma dague le soir où nous l'avons ramené. Mais je n'ai pas été assez rapide.

— Mais pourquoi ? » lui demandai-je.

Il se mit à rire.

« Pourquoi ? Ce salaud me fait peur, voilà tout. Je l'avais longtemps cru mort, et, en tout cas, je l'espérais en me disant que les puissances ténébreuses avec lesquelles il s'était allié avaient finalement pris possession de lui. Que sais-tu vraiment de lui, Corwin ?

— Nous avons eu une longue discussion.

— Et puis... ?

— Il a admis que Bleys, Fiona et lui avaient conçu un plan pour accéder au trône. C'était Bleys qui devait être couronné, mais ils auraient partagé le pouvoir véritable. Ils s'étaient servis des forces auxquelles tu viens de faire allusion pour assurer l'absence de Père. Brand m'a dit qu'il avait essayé de gagner Caine à leur cause, mais que Caine, au contraire, s'était joint à Éric et à toi. Et qu'ensuite, vous aviez monté tous les trois une cabale du même genre pour prendre le pouvoir avant eux en installant Éric sur le trône. »

Il hocha la tête.

« Les faits sont exacts, mais pas les motifs. Nous ne voulions pas le trône, tout au moins pas d'une manière aussi abrupte, et pas à ce moment-là. Nous avons formé notre groupe pour contrer le leur, parce qu'il fallait s'y opposer pour protéger le trône. Au début, nous avons eu toutes les peines du monde à persuader Éric d'assumer la responsabilité d'un simple Protectorat, car il craignait de ne pas rester longtemps en vie s'il était couronné dans de pareilles conditions. Et c'est alors que tu es entré en scène avec tes prétentions parfaitement légitimes. Mais nous ne pouvions pas te permettre de les faire valoir étant donné que les amis de Brand se préparaient à mener une guerre sans merci. Nous pensions que si le trône était déjà occupé, ils seraient moins tentés d'agir. Et nous ne pouvions pas te couronner, toi, parce que tu aurais refusé d'être un pantin, rôle que tu aurais été obligé de jouer puisque le jeu était déjà en cours et que tu ignorais beaucoup trop d'éléments. Nous avons donc persuadé Éric de prendre le risque d'être couronné. Voilà comment cela s'est passé.

— Et quand je suis arrivé, il m'a donc brûlé les yeux et jeté au donjon simplement pour rire. »

Julian se tourna vers le cadavre du mantichore et me dit : « Tu es idiot. Depuis le début, tu n'étais qu'un instrument. Ils se sont servis de toi pour nous forcer la main et d'une manière ou d'une autre, tu étais perdant. Si l'attaque de Bleys avait réussi, tu serais mort avant d'avoir eu le temps de t'en rendre compte. Si elle échouait, comme ce fut le cas, Bleys disparaissait, ce qu'il a fait, en te laissant payer de ta vie cette tentative d'usurpation. Tu avais joué ton rôle et tu n'avais plus qu'à mourir. Là, ils ne

nous ont guère laissé le choix. Logiquement, nous aurions dû te tuer... et tu le sais. »

Je me mordis la lèvre, car j'eusse pu ajouter certaines choses, mais si ce qu'il me racontait était proche de la vérité, il n'avait pas tout à fait tort. Et je tenais à en savoir davantage.

« Connaissant la manière dont nous nous régénérons, reprit-il, Éric s'est dit qu'avec le temps, tu finirais par retrouver la vue. C'était une situation très délicate. Si Père devait revenir, Éric pouvait descendre du trône et justifier à la satisfaction de chacun tous ses actes, à l'exception de ton meurtre. Une mesure aussi radicale aurait mis son règne en péril une fois le calme revenu. Et je te dirai franchement que tout ce qu'il voulait, c'était t'emprisonner et t'oublier.

— Alors, qui a eu l'idée de me rendre aveugle ? »

Il observa un long silence, puis très doucement, presque en chuchotant, me répondit : « Écoute bien ce que je vais te dire. C'est moi, et c'est peut-être ce qui t'a sauvé la vie. L'action entreprise à ton encontre devait être équivalente à la mort, sans quoi leur faction aurait fait en sorte de te supprimer réellement. Tu ne leur étais plus d'aucune utilité, mais vivant, tu représentais un danger potentiel. Ils auraient donc pu se servir de ton Atout pour te contacter et te tuer, ou alors pour te libérer et te sacrifier dans une nouvelle attaque contre Éric. Mais une fois rendu aveugle, tu ne pouvais plus servir leurs plans éventuels et ils n'étaient plus forcés de t'assassiner. Cela t'a sauvé en te plaçant à l'écart pour un certain temps, et cela nous a évité de commettre un acte beaucoup plus terrible qui aurait pu, par la suite, être retenu contre nous. De notre point de vue, nous n'avions pas le choix : c'était la seule chose à faire. Il n'était pas question de faire preuve de clémence, sinon on risquait de nous soupçonner d'avoir des projets te concernant et dès lors, tu aurais été un homme mort. Tout ce que nous pouvions faire, c'était regarder ailleurs quand Rein essayait de te reconforter. Nous ne pouvions pas aller plus loin.

— Je vois, dis-je.

— Oui, convint-il, tu as vu trop tôt. Personne n'avait prévu que tu recouvrerais la vue si vite, ni qu'ensuite, tu parviendrais à t'échapper. Comment as-tu fait ?

— À chacun ses petits secrets.
— Je te demande pardon ?
— Je disais... oh ! c'est sans importance. Que sais-tu au sujet de la détention de Brand ? »

Il se tourna de nouveau vers moi.

« Tout ce que je sais, c'est qu'il y a eu une sorte de brouille au sein de son groupe, mais je ne possède aucun détail. Toujours est-il que Fiona et Bleys ont eu peur de le tuer, mais qu'ils ont aussi eu peur de le laisser partir. Et quand nous l'avons libéré de la prison qui tenait lieu de compromis, Fiona a eu surtout peur, apparemment, de le voir libre.

— Et tu me disais que tu le crains suffisamment pour t'être préparé à le tuer. Pourquoi, après tout ce temps, alors que tout cela appartient déjà au passé et que le pouvoir a de nouveau changé de mains ? Il était faible, pratiquement sans défense. Quel mal pouvait-il faire ? »

Il soupira et répondit : « Je n'ai aucune notion précise du pouvoir qu'il possède, mais il est considérable. Je sais qu'il peut voyager en Ombre avec son esprit, qu'il peut rester assis dans son fauteuil, repérer en Ombre ce qu'il cherche et l'amener jusqu'à lui par un acte de volonté, sans bouger d'un centimètre. Il est aussi capable de se déplacer physiquement en Ombre d'une manière à peu près similaire. Il place son esprit à l'endroit où il veut se rendre, forme une sorte de porte mentale et ensuite, il lui suffit de traverser. Je crois d'ailleurs qu'il est parfois capable de lire les pensées des autres. C'est comme s'il devenait une sorte d'Atout vivant. Ce sont des choses que je sais parce que je l'ai vu faire. Vers la fin, quand nous l'avions placé sous surveillance au palais, il a un jour réussi à nous tromper de cette façon : il en a profité pour se rendre sur l'ombre Terre et t'envoyer à l'asile. Après l'avoir repris, nous avons fait en sorte que l'un d'entre nous reste toujours auprès de lui, mais nous ne savions pas encore qu'il était capable de faire venir des choses d'Ombre. Quand il a appris que tu t'étais échappé de ton établissement, il a invoqué une créature effroyable qui a attaqué Caine, son garde, puis il s'est lancé à ta poursuite. Bleys et Fiona ont apparemment réussi à le capturer très vite, avant nous, et je ne l'ai pas revu avant cette fameuse nuit à la bibliothèque,

quand nous l'avons ramené. Si j'ai peur de lui, c'est parce qu'il possède des pouvoirs mortels que je ne comprends pas.

— Dans ces conditions, je me demande comment ils ont fait pour le garder prisonnier.

— Fiona possède des facultés similaires, et je crois que Bleys en avait également. À eux deux, ils ont vraisemblablement pu contrer en grande partie le pouvoir de Brand et créer un endroit où il serait sans effet.

— Pas totalement, dis-je. Il a fait passer un message à Random. En fait, une fois, il a même réussi à me joindre très faiblement.

— Pas totalement, c'est évident d'après ce que tu me dis. Mais suffisamment, en tout cas, jusqu'à ce que nous ayons percé leur défense.

— Que sais-tu de toutes leurs manœuvres à mon sujet – la séquestration, la tentative de meurtre, puis les efforts pour me sauver...

— Je n'y comprends pas grand-chose, me dit-il, mais je sais que c'est lié aux luttes pour le pouvoir qui se sont déroulées à l'intérieur de leur propre groupe. Il y a eu une scission, et l'un des deux camps a voulu se servir de toi. Alors, bien sûr, les uns ont tenté de te tuer pendant que les autres se battaient pour te conserver. Au bout du compte, c'est naturellement Bleys, avec l'attaque qu'il a lancée, qui a le plus profité de toi.

— C'est pourtant lui qui a essayé de me tuer, sur l'ombre Terre. C'est lui qui a tiré dans mes pneus.

— Ah ?

— Enfin, c'est ce que m'a raconté Brand, mais cela concorde avec toute une série de détails que j'ai relevés. »

Il haussa les épaules et dit : « Là, je ne puis t'aider. J'ignore tout bonnement ce qui s'est passé entre eux à cette époque.

— Ce qui ne t'empêche pas d'accepter la présence de Fiona en Ambre, dis-je. En fait, chaque fois qu'elle se trouve dans les parages, tu l'accueilles à bras ouverts.

— Bien entendu, me répondit-il en souriant. J'ai toujours eu beaucoup d'affection pour Fiona. C'est de loin la plus belle et la plus civilisée d'entre nous. Dommage que Père, comme tu le sais, ait toujours été farouchement opposé aux mariages entre

frères et sœurs. J'ai eu du mal à me faire à l'idée d'être son adversaire aussi longtemps. Mais après la mort de Bleys, ton emprisonnement et le couronnement d'Éric, tout est redevenu normal dans l'ensemble. Elle a accepté la défaite avec élégance, et ça s'est arrêté là. La perspective du retour de Brand l'a effrayée manifestement autant que moi.

— La version de Brand est différente, dis-je, mais cela n'a rien de surprenant. Pour commencer, il prétend que Bleys est toujours en vie, qu'il s'est lancé à sa poursuite avec son Atout. D'après lui, il est en Ombre en train d'entraîner des troupes et de préparer une nouvelle attaque contre Ambre.

— Je présume que c'est possible, dit Julian. Mais nous sommes tout à fait prêts à les recevoir, n'est-ce pas ?

— Il prétend également que cette attaque ne sera qu'une diversion, repris-je, et que le véritable assaut viendra de la Cour du Chaos, par la route noire. Il dit que Fiona s'y trouve et qu'elle est en train de veiller aux préparatifs. »

Son front se plissa.

« J'espère que ce n'est qu'un mensonge, me dit-il. Je ne voudrais pas voir leur groupe se reformer pour nous combattre, avec cette fois l'appui des ténèbres. Et je ne voudrais pas voir Fiona mêlée à cette histoire.

— Brand m'a assuré qu'il était en dehors du complot, qu'il avait compris ses erreurs, qu'il regrettait et ainsi de suite...

— Ah ! je préférerais faire confiance au monstre que je viens d'achever plutôt que prendre Brand au mot. J'espère que tu as eu le bon sens de le laisser sous bonne garde – encore que cela puisse se révéler inutile s'il a retrouvé ses pouvoirs.

— Mais à quel jeu joue-t-il en ce moment ?

— Soit il a rétabli l'ancien triumvirat, une idée qui ne m'enchanté pas du tout, soit il a un plan à lui. Mais fais-moi confiance, il a un plan. Il n'a jamais pu se contenter d'être simple spectateur. Il est toujours en train de préparer quelque chose, et je suis prêt à parier qu'il comploté même en dormant.

— Tu as peut-être raison, lui dis-je. Vois-tu, il y a du nouveau, et pour l'instant je ne sais pas si je dois m'en réjouir ou m'en inquiéter. Je viens de me battre avec Gérard ; il s' imagine que j'ai joué un mauvais tour à Brand. Ce n'est pas le

cas, mais je n'étais pas en mesure de prouver mon innocence. En principe, j'étais la dernière personne à avoir rendu visite à Brand, en début de journée. Gérard est passé chez lui il n'y a pas longtemps. Il me dit que tout a été saccagé, qu'il y a des taches de sang un peu partout et que Brand est introuvable. Je ne sais pas ce qu'il faut en penser.

— Moi non plus, mais j'espère que ça signifie que cette fois, quelqu'un a fait le travail sérieusement.

— Seigneur, fis-je, que cette histoire est complexe ! Si seulement j'avais su tout cela plus tôt !

— J'aurais pu te mettre au courant, mais à vrai dire l'occasion ne s'était pas présentée jusqu'à ce jour. Pas question de t'informer alors que tu étais prisonnier et qu'on pouvait encore te contacter. Après cela, tu es parti longtemps. Quand tu es revenu avec tes troupes et tes nouvelles armes, je ne savais pas quelles étaient au juste tes intentions. Puis, tout s'est passé très vite et Brand est réapparu. Il était trop tard, j'ai dû filer pour sauver ma peau. Ici, dans les Ardennes, je suis fort. Je peux affronter tout ce qu'il voudra m'envoyer. J'ai maintenu les patrouilles en formation de combat, au maximum de leurs effectifs, en attendant qu'on annonce la mort de Brand. J'ai voulu demander à l'un de vous s'il était encore là, mais je ne savais pas à qui m'adresser, pensant être toujours suspecté s'il était effectivement mort. Mais j'avais décidé que si j'apprenais qu'il était toujours en vie, j'essaierais aussitôt de le tuer moi-même. Et voici où en est maintenant... la situation... À présent, que vas-tu faire, Corwin ?

— Je pars récupérer le Joyau du Jugement à l'endroit où je l'ai caché en Ombre. Il existe un moyen de s'en servir pour détruire la route noire, et j'ai l'intention de faire un essai.

— De quelle manière ?

— Ce serait trop long à raconter, parce que je viens de penser à quelque chose qui m'inquiète.

— C'est-à-dire ?

— Brand veut le Joyau. Il m'a demandé d'en parler, et maintenant... son pouvoir qui lui permet de trouver des choses en Ombre et de les ramener... Quelle est sa portée ? »

Julian prit un air songeur.

« Brand est loin d'être omniscient, si c'est à cela que tu penses. On peut trouver ce qu'on veut en Ombre en procédant normalement, comme nous, en s'y déplaçant. D'après Fiona, son pouvoir lui évite simplement d'avoir à marcher. Ce qu'il invoque, c'est donc quelque chose, et non pas un objet bien particulier. De plus, si j'en crois ce que m'a dit Éric, ce Joyau est bien étrange. Je pense donc qu'après avoir trouvé son emplacement, Brand serait obligé d'aller le chercher lui-même.

— Alors je dois reprendre ma descente aux enfers. Il faut que j'y sois avant lui.

— Je vois que tu montes Tambour, observa Julian. C'est une bonne bête. Il est solide et la descente aux enfers, ça le connaît.

— Content de l'apprendre, répondis-je. Et toi, que vas-tu faire maintenant ?

— Je vais joindre quelqu'un en Ambre et m'informer de tout ce dont nous n'avons pas encore eu le temps de parler. Sûrement Bénédict.

— Inutile, tu ne réussiras pas à l'avoir ; il est allé à la Cour du Chaos. Essaie Gérard, et pendant que tu y es, fais-lui comprendre que je suis quelqu'un d'honorable.

— Les rouquins sont les seuls magiciens de la famille, mais je ferai ce que je peux... Tu parlais de la Cour du Chaos ?

— Oui, mais je regrette, le temps est précieux.

— Tu as raison, vas-y. Nous parlerons tranquillement de cela plus tard... du moins, je l'espère. »

Il m'étreignit le bras. Je lançai un regard vers le mantichore et les chiens assis en cercle tout autour.

« Merci, Julian. Je... Tu es un homme difficile à comprendre.

— Je ne pense pas. Je crois que le Corwin que je haïssais est mort depuis des siècles. Et maintenant, en selle ! Si Brand se montre ici, je clouerais sa dépouille contre un arbre ! »

Tandis que je mettais le pied à l'étrier, il hurla un ordre à ses chiens. Ils se jetèrent sur la carcasse du mantichore, léchant le sang et déchirant d'énormes morceaux de chair. En passant devant l'étrange et massif visage d'homme, je vis que les yeux étaient restés ouverts. Ils étaient devenus vitreux, mais la mort n'avait pas enlevé à leur bleu une certaine innocence

surnaturelle. À moins que ce regard ne fut son ultime présent, ironique et insensé.

Guidant Tambour vers la piste, j'entrepris ma descente aux enfers.

10.

Nous suivons la piste au petit trot, des nuages assombrissent le ciel et Tambour hennit de crainte, ou d'impatience... Le sentier tourne à gauche, puis monte... Le sol est brun, jaune, brun de nouveau... Les arbres s'accroupissent et s'écartent... Au milieu, de hautes herbes ondulent dans la brise fraîche qui se lève... Le ciel s'embrase brusquement... Un grondement décroche des gouttes de pluie...

Une pente raide et rocailleuse... Le vent tire sur ma cape... Plus haut... Plus haut... Ici, les rochers sont zébrés d'argent et les arbres ont atteint leur limite... Les herbes, brasiers verts, meurent sous la pluie... Gagner les hauteurs crépitantes, pleines d'anfractuosités, entièrement noyées, où les nuages se pressent et bouillonnent comme un fleuve boueux au plus fort de sa crue... La pluie qui frappe comme de la chevrotine, et le vent qui s'éclaircit la gorge avant de chanter... Nous montons, montons, et la crête apparaît enfin, telle la tête d'un taureau surpris dont les cornes longent la piste... Des éclairs jaillissent près de leurs pointes et dansent de l'une à l'autre... L'odeur de l'ozone alors que nous franchissons le passage, que la pluie soudain s'est arrêtée, que le vent s'est détourné...

Émerger de l'autre côté... Il ne pleut plus, l'air est immobile, le ciel s'est empli d'une nuit lisse piquée d'étoiles... Des météores fusent et se consomment inlassablement, abandonnant à chaque passage des cicatrices qui s'évanouissent lentement... Des lunes semées comme une poignée de piécettes... Trois *dîmes* luisants, un *quarter* mat et deux *pennies* dont l'un, terni, porte des éraflures.

... Redescendre ensuite le sentier qui serpente... Les sabots produisent un son net et métallique dans l'air nocturne... Quelque part, un feulement curieux... Une forme sombre aux contours acérés qui franchit furtivement une petite lune...

Descendre encore... De chaque côté, le paysage s'affaisse... Plus bas, les ténèbres... Baignant dans la clarté lunaire, la piste suit le faîte d'une muraille infiniment haute et tortueuse... Elle décrit des boucles et des replis, elle devient transparente... Bientôt elle se met à flotter, à perdre sa substance au milieu des astres... De part et d'autre, je surplombe des étoiles... Il n'y a plus de sol... Seules demeurent la nuit et la mince piste translucide qu'il m'a fallu apprendre à ressentir...

À présent, le silence est absolu, et une illusion de lenteur enrobe chaque mouvement... Peu après, la piste s'incline et nous filons comme si nous nagions sous l'eau à une profondeur incroyable, croisant les étoiles comme des poissons luisants... C'est la liberté, la puissance enivrante de la descente aux enfers, l'exaltation qui rappelle la témérité jaillissant parfois au cours d'un combat, l'audace d'un exploit dangereux et bien préparé, l'éclair de la perfection lorsque le poète a trouvé le mot juste... Tout cela et la dimension du spectacle, l'infinie chevauchée de nulle part à nulle part peut-être, à travers les minéraux et les brasiers du vide, libre de l'emprise de la terre, de l'air et de l'eau...

Nous filons vers un énorme météore, nous l'effleurons... Nous survolons ensuite comme une flèche sa surface grêlée pour en faire le tour... Le météore s'étale comme une immense plaine, il s'éclaire, il jaunit...

Sous les sabots de ma monture, il y a maintenant du sable... Les étoiles s'estompent et les ténèbres se diluent, cédant la place à une aube ensoleillée... Au loin, des andains d'ombre dans lesquels se dressent des arbres du désert... Je gagne la pénombre... Je m'y engouffre... Des oiseaux bariolés s'envolent à mon passage en poussant de grands cris, puis reprennent leurs places...

Les arbres se font plus serrés... Le sol plus sombre, la piste plus étroite... Les feuilles des palmiers rétrécissent, leur écorce fonce... Un tournant à droite, le sentier s'élargit... Les sabots de Tambour font jaillir des étincelles sur les pavés... La voie s'agrandit et devient une rue bordée d'arbres... Des maisonnettes toutes semblables défilent... Des persiennes de couleur vive, des escaliers de marbre et des contre-portes

peintes au bout d'allées pavoisées... Passe une charrette tirée par un cheval et chargée de légumes frais... Des piétons humains qui se retournent pour regarder... Un léger bourdonnement de voix...

Je continue... Passant sous un pont... Longeant la rivière jusqu'à ce qu'elle devienne fleuve et l'accompagnant jusqu'à la mer...

Foulant ensuite le sable d'une place sous un ciel citron où filent des nuages bleus... Le sel, le varech, les coquillages, la douce anatomie du bois flotté... Le poudrolement d'écume blanche au-dessus des flots jaune-vert.

Galopant jusqu'à l'endroit en terrasse où s'arrêtent les eaux... À mesure que je les gravis, les marches s'écroulent, perdant leur identité et se mêlant au fracas du ressac... Toujours plus haut, jusqu'au plateau couvert d'arbres au bout duquel une ville d'or frissonne comme un mirage...

La ville s'étend... une ombrelle ténébreuse l'assombrit... ses tours grises se dressent... dans l'obscurité, le verre et l'acier lancent des traits de lumière... Les tours se mettent à tanguer...

La ville s'effondre sur elle-même à notre passage, sans un bruit... Les tours s'abattent, des nuées de poussière s'élèvent tandis qu'une lueur, au-dessous, les teinte de rose... Un bruit paisible dérive tout doucement, comme si quelqu'un était en train d'éteindre une chandelle...

Une tempête de poussière bien vite chassée par le brouillard... Des coups d'avertisseur se font entendre... Les nuées blanc-gris, blanc nacré glissent, se soulèvent brièvement puis s'entrouvrent et changent brusquement de cap... L'empreinte des sabots de Tambour sur l'accotement d'une route... Sur la droite, des files sans fin de véhicules immobiles... Et de nouveau, les nuées blanc-gris, blanc nacré...

Des cris et des gémissements venant de toutes les directions... Ça et là, des éclairs de lumière...

Nouvelle montée... Les brumes tombent et refluent... De l'herbe, de l'herbe, de l'herbe... Maintenant, le ciel est délavé, d'un bleu délicat... Un crépuscule accéléré... Des oiseaux... Dans un pré, une vache qui rumine, nous regarde et se remet à ruminer...

Un saut par-dessus une clôture en bois, et nous voici sur une petite route de campagne... Un frisson soudain après la colline... Les herbes sont sèches et le sol est couvert de neige... Sur une hauteur, une ferme au toit de tôle ondulée au-dessus de laquelle s'élève une spirale de fumée...

Je poursuis mon chemin... Les collines gagnent en hauteur et le soleil se couche... Arrivent les ténèbres... Un semis d'étoiles... Là, une maison, très à l'écart... Ici, encore une longue allée qui se tord au milieu d'arbres centenaires... Des faisceaux de phares...

Me ranger sur le côté de la route... Tirer les rênes et la laisser passer...

Je m'essuyai le front et époussetai du revers de la main mes manches et le devant de ma chemise, puis je flattai l'encolure de Tambour. Le véhicule qui arrivait en face ralentit avant de parvenir à ma hauteur, et je vis le conducteur me regarder d'un air étonné. Je secouai légèrement la bride, et Tambour avança au pas. La voiture s'arrêta, le conducteur me cria quelque chose, mais je l'ignorai. Quelques instants plus tard, je l'entendis repartir.

Durant un certain temps, je suivis la petite route sans presser l'allure, dépassant des points de repère familiers et songeant à d'autres époques qui m'avaient vu passer aux mêmes endroits. Au bout de quelques miles, je parvins à une autre route, plus large et plus praticable sur laquelle je m'engageai en suivant toujours l'accotement droit. La température continuait de baisser, mais l'air était vif et agréable. Un quartier de lune fit son apparition au-dessus des collines, à ma gauche, et vint effleurer d'une clarté douce et poudreuse quelques nuages sans ambition. Il y avait très peu de vent ; de temps à autre, tout au plus, un remous dans les branchages. Finalement, je tombai sur une série de dénivellations m'indiquant que j'étais presque arrivé.

Un virage et encore une ou deux dénivellations... J'aperçus le gros rocher près de l'allée ; il portait mon adresse.

Tirant les rênes, je levai les yeux. Il y avait un break garé dans l'allée et une lampe allumée dans la maison. Je menai Tambour à travers un champ jusqu'à un bosquet, l'attachai

derrière un groupe de conifères et lui frottai l'échine en lui disant que je n'en avais pas pour longtemps.

Je revins jusqu'à la route. Pas de voitures en vue. Traversant la chaussée, je marchai jusqu'au bout de l'allée en passant derrière le break. Une seule pièce de la maison était éclairée : le séjour, sur la droite. J'entrepris de contourner la maison par la gauche.

Arrivé au patio, je m'arrêtai et regardai autour de moi. Quelque chose n'allait pas.

L'arrière de la maison avait changé. Les deux chaises de jardin mal entretenues qui reposaient d'ordinaire contre une cage à poules délabrée que je ne m'étais jamais donné la peine d'enlever avaient disparu. Tout comme la cage à poules, d'ailleurs. Toutes les branches mortes qui jusqu'alors traînaient un peu partout, ainsi que celles que j'avais entassées pour faire un feu et qui étaient en train de pourrir, tout cela avait également disparu.

Et le tas de terreau n'était plus là.

À l'emplacement où il aurait dû se trouver, il n'y avait plus qu'une marque irrégulière sur le sol nu.

Mais j'avais découvert, en m'accordant avec le Joyau, que je pouvais faire en sorte de ressentir sa présence. Je fermai donc les yeux un instant pour essayer d'y parvenir.

Rien.

Je me mis à chercher partout, soigneusement, sans apercevoir de scintillement caractéristique – même si, ne pouvant en ressentir la présence, je ne m'attendais guère à trouver quelque chose.

Je n'avais pas vu de rideaux dans la pièce éclairée. Et à présent, en examinant la maison, je me rendais compte que les fenêtres, sans exception, étaient entièrement dépourvues de rideaux, de stores, de persiennes ou de volets. Donc...

Passant du côté de la façade, je m'approchai de la première fenêtre éclairée et jetai furtivement un coup d'œil à l'intérieur. Des bâches recouvraient la majeure partie du plancher, un homme portant salopette et casquette était en train de peindre le mur du fond.

Évidemment.

J'avais demandé à Bill de vendre la maison. J'avais signé les papiers nécessaires alors que je me trouvais hospitalisé à la clinique locale après avoir été poignardé et – sans doute par un effet mystérieux du Joyau – projeté dans mon ancien univers. Cela remontait vraisemblablement à plusieurs semaines en temps local, en partant du principe qu'un jour sur l'ombre Terre valait approximativement deux jours et demi en Ambre et en tenant compte des huit jours que la Cour du Chaos m'avait coûtés en Ambre. Bill avait bien entendu suivi mes instructions. Mais l'endroit était abandonné depuis plusieurs années, voire saccagé... Il fallait changer certaines vitres, refaire une partie de la toiture, installer de nouvelles gouttières, passer une nouvelle couche de peinture, recrépir les murs, etc. Et enlever une tonne de saletés, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur...

Tournant le dos à la maison, je descendis la pente jusqu'à la route en songeant aux circonstances de mon dernier passage à cet endroit : délirant à moitié, je m'étais traîné en perdant mon sang alors qu'il faisait beaucoup plus froid et qu'il neigeait. Je passai près de l'emplacement où je m'étais assis pour tenter de faire signe à une voiture avec une taie d'oreiller. Je conservais de cet épisode un souvenir quelque peu vague, mais je revoyais encore celles dont les conducteurs m'avaient vu et ne s'étaient pas arrêtés.

Je traversai la route et le champ jusqu'au bosquet, détachai Tambour et montai en selle.

« Il y a encore un bout de chemin à faire, lui dis-je, mais on ne va pas loin. »

Nous gagnâmes la route et nous la suivîmes, dépassant la maison. Si je n'avais pas dit à Bill de vendre la propriété, le tas de terreau aurait toujours été là, ainsi que le Joyau. J'aurais déjà pu reprendre le chemin d'Ambre, la pierre rougeoyante suspendue à mon cou, prêt à tenter ce qui devait être fait. Et à présent, il fallait que je me lance à sa recherche alors que j'avais le sentiment qu'une fois de plus, le temps pressait. Certes, le cours du temps m'était ici favorable par rapport à Ambre, mais il n'était pas question de flâner. Je fis claquer ma langue, secouai les rênes, et Tambour se mit au trot.

Une demi-heure plus tard, j'étais en ville, remontant une rue calme dans un quartier résidentiel. Il y avait de la lumière chez Bill. Je m'engageai dans son allée et laissai Tambour derrière la maison.

Je frappai à la porte. Alice ouvrit, me dévisagea une seconde puis s'écria : « Mon Dieu ! Carl ! »

Quelques minutes plus tard, j'étais assis dans le salon en compagnie de Bill, pourvu d'un verre, tandis qu'Alice, qui avait commis l'erreur de me demander si je voulais manger quelque chose, s'affairait à la cuisine.

Bill étudiait mon visage tout en allumant sa pipe.

« Tu as des façons de partir et de revenir assez pittoresques », me dit-il.

Je souris et lui répondis : « Ce n'est qu'une question de sens pratique.

— L'infirmière, à la clinique... presque personne n'a cru à son histoire.

— Presque personne.

— La minorité à laquelle je fais allusion se réduit à moi, bien entendu.

— Qu'a-t-elle raconté ?

— Elle a prétendu que tu es allé au milieu de la pièce, que tu es devenu sans épaisseur et que tu t'es tout simplement évanoui dans l'air comme le vieux soldat que tu es, avec une sorte d'arc-en-ciel.

— Le symptôme de l'arc-en-ciel peut être dû à un glaucome. Elle ferait bien d'aller voir un ophtalmologiste.

— C'est ce qu'elle a fait, me dit-il. On ne lui a rien trouvé.

— Ah ! Ce n'est pas rassurant. Les gens risquent de se dire qu'elle souffre d'une maladie nerveuse.

— Voyons, Carl, elle va très bien. Et tu le sais. »

Je souris et bus une gorgée de mon apéritif.

« Et toi, poursuivit-il, tu ressembles à une certaine carte à jouer qui m'avait, un jour, inspiré quelques réflexions. La panoplie complète, sans oublier l'épée. Que se passe-t-il, Carl ?

— C'est toujours très compliqué, lui répondis-je. Plus encore que lors de notre dernière discussion.

— Ce qui veut dire que tu ne peux toujours pas me fournir cette fameuse explication ? »

Je fis non de la tête.

« Tu as gagné une visite de mon pays natal, tous frais payés, lui dis-je, lorsque cette histoire sera terminée. Si j'en possède toujours un, parce qu'en ce moment, le temps fait des ravages.

— Que puis-je faire pour t'aider ?

— Si tu pouvais me renseigner sur certaines choses, cela me rendrait service. Mon ancienne maison... Qui est le gars qui s'en occupe ?

— Ed Wellen, l'entrepreneur du coin. Tu le connais, je crois. N'est-ce pas lui qui t'avait installé une douche, ou je ne sais quoi ?

— Oui, oui, c'est lui... je m'en souviens.

— Son affaire a pris de l'importance. Il a acheté du gros matériel et maintenant, il emploie toute une équipe d'ouvriers. C'est moi qui ai monté sa société.

— Sais-tu qui est le gars qui travaille chez moi en ce moment ?

— Non, mais je peux le savoir en une minute. » Il posa la main sur le téléphone placé sur une table basse, à côté de lui. « Veux-tu que je l'appelle ?

— Oui, lui dis-je, mais ce n'est pas tout. Il n'y a qu'une chose qui m'intéresse : derrière la maison, il y avait un tas de terreau. La dernière fois, il était là, et maintenant il n'y est plus. Il faut que je trouve ce qu'il est devenu. »

Il me regarda de côté en souriant autour de sa pipe, et finit par me dire : « Tu es sérieux ?

— Et comment ! J'ai caché quelque chose dans ce tas quand je me suis traîné jusqu'à la route en décorant la neige avec les précieux fluides de mon corps. Et maintenant, il faut que je le récupère.

— De quoi s'agit-il, au juste ?

— C'est un rubis en pendentif.

— D'une valeur inestimable, je présume ?

— Exactement. »

Il hocha lentement la tête.

« S'il ne s'agissait pas de toi, je croirais à une blague, me dit-il. Un trésor dans un tas de compost... Un bijou de famille ?

— Oui. Quarante ou cinquante carats. Une monture assez simple. Une grosse chaîne. »

Il ôta sa pipe et émit un sifflement.

« Puis-je te demander pourquoi tu l'as mis à cet endroit ?

— À l'heure actuelle, si je ne l'avais pas fait, je serais mort.

— En effet ; c'est une bonne raison. »

Il tendit le bras vers le téléphone.

« Quelqu'un s'est déjà manifesté pour la maison, me dit-il. C'est bon signe, étant donné que je n'ai pas encore fait paraître d'annonces. Un gars qui a su ça par quelqu'un qui l'a appris de quelqu'un d'autre. Je lui ai fait visiter les lieux ce matin ; il est en train de réfléchir. Avec un peu de chance, ce sera vite liquidé. »

Il entreprit de composer le numéro.

« Attends, lui dis-je. Parle-moi un peu de lui. »

Il reposa le combiné et leva les yeux.

« Un gars assez mince. Les cheveux roux. Il avait une barbe. Il m'a dit qu'il était artiste et qu'il voulait un coin à la campagne.

— Nom de Dieu ! » m'écriai-je, au moment même où Alice pénétrait dans la pièce, tenant un plateau.

Elle le déposa devant moi en souriant et observa : « Seulement deux hamburgers et des restes de salade ; rien d'époustouflant !

— Merci. J'étais prêt à dévorer mon cheval, mais j'aurais eu des remords.

— Je suis sûre que lui-même n'aurait pas été enchanté, dit-elle. Bon appétit. » Et elle repartit à la cuisine.

« Quand tu l'as emmené, le tas était encore là ? » demandai-je à Bill.

Il ferma les yeux et fronça les sourcils.

« Non, me répondit-il au bout d'un moment, tout le terrain derrière la maison avait déjà été dégagé.

— Tout n'est peut-être pas perdu, dans ce cas », dis-je avant d'entamer mon repas.

Il obtint finalement son numéro et parla durant plusieurs minutes. La fin de la conversation m'apporta quelques vagues

informations, mais lorsqu'il eut raccroché, tout me fut raconté en détail tandis que je finissais mon assiette et vidais mon verre.

« Comme il ne voulait pas que ce terreau soit perdu, me dit Bill, il est venu l'autre jour charger le tas dans sa camionnette pour l'emporter à sa ferme. Il l'a déchargé près d'une parcelle qu'il a l'intention de cultiver, mais il n'a pas encore eu le temps de l'épandre. Il dit qu'il n'a pas vu de bijou, mais évidemment, il a très bien pu passer à côté. »

Je hochai la tête.

« Si je peux emprunter une lampe de poche, je ferais bien d'y aller.

— Bien sûr, je vais t'y conduire.

— Non, je ne tiens pas à me séparer de mon cheval maintenant.

— D'accord, mais tu auras sans doute besoin d'un râteau et d'une pelle ou d'une fourche. Je peux prendre le matériel avec moi et t'attendre sur place, si tu sais où ça se trouve.

— Je sais où habite Ed, mais il doit avoir tout ce qu'il faut. »

Bill haussa les épaules et sourit.

« Entendu, dis-je. Si tu permets, je vais me servir de ta salle de bains, et on partira tout de suite après.

— J'ai eu l'impression que tu connaissais le gars qui s'intéresse à la maison. »

Je repoussai le plateau et me levai.

« La dernière fois, quand je t'ai parlé de lui, il portait le nom de Brandon Corey.

— Le type qui s'est fait passer pour ton frère et qui t'a envoyé à l'asile ?

— Le fait est que c'est bel et bien mon frère, mais crois-moi, je n'y suis pour rien. Mille excuses.

— Il était là.

— Où cela ?

— Chez Ed, cet après-midi. Du moins, il y avait un rouquin avec une barbe.

— Que faisait-il ?

— Il a dit qu'il était artiste et qu'il demandait la permission d'installer son chevalet pour peindre un des champs.

— Et Ed a accepté ?

— Oui, bien sûr. Il trouvait que c'était une idée formidable et c'est pour cela qu'il m'en a parlé. Il n'était pas peu fier.

— Va chercher les outils. Je te rejoins là-bas.

— D'accord. »

Dans la salle de bains, la deuxième chose que je sortis fut mon jeu d'Atouts. Je devais joindre quelqu'un en Ambre aussi vite que possible, quelqu'un qui fût assez fort pour arrêter Brand. Mais qui ? Bénédicte était parti pour la Cour du Chaos, Random recherchait toujours son fils, ma dernière rencontre avec Gérard s'était déroulée dans une atmosphère pour le moins houleuse. Et je n'avais pas d'Atout pour Ganelon.

Je n'avais pas le choix : il fallait essayer Gérard.

Je tirai sa carte du jeu et procédai aux manœuvres mentales requises. Un instant plus tard, le contact fut établi.

« Corwin !

— Écoute, Gérard ! Brand est vivant, si ça peut te consoler. Je peux te l'assurer. C'est important. C'est une question de vie ou de mort. Il faut que tu fasses quelque chose, et vite ! »

Son visage avait changé d'expression au fur et à mesure : la colère, la surprise, l'intérêt...

« Continue, me dit-il.

— Brand risque de revenir très prochainement. En fait, il est possible qu'il soit déjà en Ambre. Tu ne l'aurais pas déjà vu ?

— Non.

— Il faut l'empêcher de parcourir la Marelle.

— Je n'y comprends rien, mais je peux poster un garde devant la salle de la Marelle.

— Place le garde à l'intérieur de la salle. En ce moment, Brand se déplace d'une façon étrange. Des choses terribles risquent de se produire s'il réussit à traverser la Marelle.

— Dans ce cas, j'y veillerai personnellement. Que se passe-t-il ?

— Je n'ai pas le temps de t'expliquer maintenant. Deuxième chose : est-ce que Llewella est revenue à Erbma ?

— Oui, elle est rentrée.

— Appelle-la avec son Atout. Il faut qu'elle prévienne Moire que la Marelle d'Erbma doit être également protégée.

— Est-ce vraiment grave, Corwin ?

— Cela pourrait être la fin de tout, dis-je. Maintenant, il faut que je te laisse. »

Je rompis le contact et me dirigeai vers la cuisine et la porte de derrière en ne m'arrêtant que pour remercier Alice et lui souhaiter bonne nuit. Je n'étais pas certain de ce que Brand allait faire s'il s'était emparé du Joyau et accordé avec la pierre, mais j'avais un pressentiment tenace.

Montant en selle, je menai Tambour jusqu'à la route. Bill était déjà en train de sortir de l'allée en marche arrière.

11.

Coupant à travers champs à plusieurs reprises, je fus presque aussi rapide que Bill. À mon arrivée, je le trouvai en conversation avec Ed qui pointait le doigt en direction du sud-ouest.

Lorsque je mis pied à terre, Ed vint examiner Tambour en commentant : « C'est un beau cheval.

— Merci, fis-je.

— Vous étiez absent ?

— Oui. »

Nous échangeâmes une poignée de main.

« Je suis content de vous revoir, me dit-il. J'étais justement en train de dire à Bill que je ne savais pas exactement combien de temps cet artiste était resté. J'avais dans l'idée qu'il s'en irait à la nuit tombée, et je n'ai pas fait très attention à lui. Mais si vraiment il cherchait quelque chose à vous et qu'il était au courant du tas de terreau, il se pourrait bien qu'il soit encore là. Si vous voulez, je prends mon fusil de chasse et je vous accompagne.

— Non, dis-je, je vous remercie. Je crois savoir qui c'était. Inutile de prendre un fusil. Nous allons simplement y aller et fouiller un peu.

— D'accord. J'y vais avec vous ; je vous donnerai un coup de main.

— Ne vous dérangez pas pour nous, lui dis-je.

— Dans ce cas, je peux peut-être m'occuper de votre cheval. Si je lui donnais quelque chose à boire et à manger et que je l'étrillais un peu ?

— Je suis sûr qu'il vous en serait reconnaissant. Je vous remercie.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Tambour. »

Il s'approcha donc de Tambour et commença à le caresser.
« C'est bon, nous dit-il. Je vais rester un moment dans la grange. Si vous avez besoin de moi, il suffit de crier.

— Merci. »

Je sortis les outils de la voiture de Bill qui, une lanterne électrique à la main, me mena dans la direction indiquée auparavant par Ed.

Je suivis le faisceau de la lampe, cherchant à apercevoir le tas. Lorsque je vis ce qui pouvait en être les vestiges, je retins involontairement mon souffle. À en juger par la manière dont les mottes étaient éparpillées, quelqu'un était déjà passé par là. Ce n'était pas au moment du déchargement que le terreau avait été répandu de la sorte.

Toutefois... cela ne signifiait pas pour autant que cette personne avait trouvé ce qu'elle cherchait.

« Qu'en penses-tu ? me demanda Bill.

— Je ne sais pas », dis-je en posant mes outils et en m'approchant de la motte la plus grosse. « Donne-moi un peu de lumière par ici. »

Après avoir examiné ce qui restait du tas de compost, je pris un râteau et entrepris de casser et de pulvériser toutes les mottes. Au bout d'un moment, Bill posa la lanterne à terre pour venir m'aider.

« J'ai la vague impression..., commença-t-il.

— Moi aussi.

— ...que nous sommes peut-être arrivés trop tard. »

Nous continuâmes à casser et étaler, casser et étaler...

Soudain, je ressentis le picotement d'une présence familière. Je me redressai et attendis. Le contact se produisit quelques secondes plus tard.

« Corwin !

— Ici, Gérard.

— Que dis-tu ? » fit Bill.

D'un geste de la main, je lui enjoignis de se taire et accordai toute mon attention à Gérard qui, appuyé sur son énorme épée, tournait le dos à l'éblouissante entrée de la Marelle.

« Tu avais raison, me dit-il. Brand vient de faire son apparition il y a à peine quelques instants. Je ne sais pas

exactement comment il a fait pour entrer. Il a émergé des ombres, là, sur la gauche. » Il désigna l'endroit. « Il m'a regardé un moment, puis il a fait demi-tour. Je l'ai interpellé, mais il ne m'a pas répondu et quand j'ai levé la lanterne, il n'était plus là. Il a purement et simplement disparu. Que veux-tu que je fasse maintenant ?

— Est-ce qu'il portait le Joyau du Jugement ?

— Je ne peux pas te répondre. Je l'ai à peine entrevu, et la lumière n'était pas bonne.

— A-t-on fait le nécessaire pour protéger la Marelle d'Erbma ?

— Oui, Llewella a alerté tout le monde.

— Bien. Reste donc sur tes gardes. Je te contacterai bientôt.

— D'accord. Dis, Corwin... à propos de ce qui s'est passé tout à l'heure...

— N'y pense plus.

— Je te remercie. Ce Ganelon est plutôt coriace.

— Je ne te le fais pas dire. Ouvre l'œil. »

Son image s'estompa lorsque je relâchai le contact, mais il se passa une chose étrange. J'eus l'impression que la voie demeurerait ouverte, sans objet, comme un poste de radio allumé sans être réglé sur une station.

Bill m'observait, intrigué.

« Carl, que se passe-t-il ?

— Je ne sais pas. Attends une minute. »

Et tout à coup, le contact se fit de nouveau, mais pas avec Gérard. Elle avait dû essayer de me joindre alors que mon attention était ailleurs.

« Corwin, c'est important...

— Je t'écoute, Fi.

— Tu ne trouveras pas ici ce que tu cherches. C'est Brand qui l'a.

— Je commençais à m'en douter.

— Il faut qu'on l'arrête. J'ignore ce que tu sais exactement...

— Je ne le sais pas moi-même, lui dis-je, mais j'ai fait surveiller la Marelle d'Ambre, de même que celle d'Erbma. Gérard vient de me dire que Brand a fait une brève apparition à celle d'Ambre, qu'il a eu peur et qu'il est reparti. »

Elle opina de la tête. En contemplant son visage menu et bien dessiné, je remarquai que ses tresses rousses étaient anormalement défaites. Elle paraissait fatiguée.

« Je sais, me dit-elle. Je le fais surveiller. Mais tu as oublié une autre possibilité.

— Non, répondis-je. D'après mes calculs, Tir-na Nog'th ne devrait pas être accessible pour l'instant...

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Il se dirige vers la Marelle originelle.

— Pour accorder le Joyau ?

— D'un seul coup, acheva-t-elle.

— Mais pour la traverser, il serait obligé de franchir la partie endommagée, et je crois savoir que cela n'a rien de facile.

— Ainsi, tu es au courant. Tant mieux, nous gagnerons du temps. Mais la marque noire ne le gênera pas autant que nous, car il s'est lié aux ténèbres qu'elle représente. Nous devons l'arrêter maintenant.

— Connais-tu un raccourci pour aller là-bas ?

— Oui. Viens ici, je vais t'y conduire.

— Une minute. Je veux que Tambour m'accompagne.

— Pour quoi faire ?

— On ne sait jamais. C'est pour ça que je le veux.

— Très bien. Dans ce cas, fais-moi passer. On peut aussi bien partir de là que d'ici. »

Je tendis la main et presque aussitôt, je tins la sienne. Elle fit un pas en avant.

« Seigneur ! s'exclama Bill en reculant. Je commençais à avoir des doutes sur ta santé d'esprit, Carl, mais maintenant, je me demande si ce n'est pas moi qui suis fou. Elle... elle fait partie des cartes, elle aussi, n'est-ce pas ?

— Oui. Bill, je te présente Fiona, ma sœur. Fiona, voici Bill Roth, un de mes meilleurs amis. »

Fi tendit la main en souriant, et je les laissai pour aller chercher Tambour. Quelques minutes plus tard, j'étais de retour.

« Bill, dis-je, je suis désolé de t'avoir fait perdre ton temps. C'est mon frère qui a le pendentif. Nous partons à sa poursuite. Je te remercie de m'avoir aidé. »

Je lui serrai la main. « Corwin », dit-il. Je souris.

« Oui, c'est mon nom.

— Ta sœur et moi avons échangé quelques mots. Je n'ai pas eu le temps d'apprendre grand-chose, mais je sais que c'est dangereux. Alors, bonne chance. Et je tiens toujours à ce qu'un jour tu me racontes l'histoire complète.

— Merci, répondis-je. Je ferai de mon mieux pour que tu ne sois pas déçu. »

Je montai en selle, me penchai et installai Fiona devant moi.

« Bonsoir, Mr. Roth », fit-elle, puis, s'adressant à moi : « Traverse doucement le champ. »

J'obtempérai.

« Brand dit que c'est toi qui l'as poignardé », dis-je lorsque nous fûmes suffisamment loin pour nous sentir seuls.

« C'est exact.

— Pourquoi ?

— Pour éviter tout cela.

— Nous avons eu un long entretien. Il a prétendu que c'était toi, Bleys et lui-même qui à l'origine aviez fomenté un complot pour vous emparer du pouvoir.

— C'est juste.

— Il m'a raconté qu'il avait approché Caine pour essayer de le gagner à votre cause, mais que Caine avait refusé et mis Julian et Éric au courant. Ce qui avait entraîné la naissance de leur groupe, destiné à vous barrer l'accès au trône.

— Dans l'ensemble, c'est exact. Caine avait des ambitions personnelles – des ambitions à long terme, mais des ambitions tout de même. Cependant, il n'était pas en mesure de les poursuivre. Il s'est donc dit que tant qu'à jouer un rôle de second plan, il préférait dépendre d'Éric que de Bleys. Ce qui me paraît logique.

— Il m'a aussi affirmé que vous aviez tous trois conclu un marché avec les puissances du bout de la route noire, à la Cour du Chaos.

— Oui, c'est ce que nous avons fait.

— Tu parles au passé.

— En ce qui concerne Bleys et moi, oui.

— La version de Brand est différente.

- Cela ne m'étonne guère.
- Il m'a dit que Bleys et toi vouliez continuer à exploiter cette alliance, alors que lui avait eu des remords. Il prétend que c'est pour cette raison que vous vous êtes attaqués à lui et que vous l'avez emprisonné dans cette tour.
- Il aurait été plus simple de le tuer, non ?
- Je renonce. Explique-moi...
- Il était trop dangereux pour être laissé en liberté, mais nous ne pouvions pas le tuer car il détenait quelque chose de vital.
- Quoi ?
- Après la disparition de Dworkin, Brand était le seul à savoir comment effacer les dommages qu'il avait infligés à la Marelle originelle.
- Vous avez largement eu le temps de lui soutirer cette information.
- Il possède des ressources inimaginables.
- Alors, pourquoi l'avoir poignardé ?
- Je te le répète, pour éviter tout ceci. S'il devait être soit libre, soit mort, il valait mieux qu'il meure. Nous prenions le risque d'essayer de trouver par nous-mêmes le moyen de réparer la Marelle.
- Dans ces conditions, pourquoi as-tu consenti à coopérer pour le ramener ?
- Premièrement, je n'ai pas coopéré. Je me suis efforcé de vous contrer, mais vous étiez trop nombreux, trop concentrés, et je n'y suis pas parvenue. Ensuite, il fallait que je sois sur place pour essayer de le tuer si vous réussissiez. Dommage que cela n'ait pas réussi.
- Tu dis que, contrairement à Brand, vous aviez, Bleys et toi, remis en question le principe de l'alliance ?
- Oui.
- En quoi cette remise en question a-t-elle affecté vos projets concernant le trône ?
- Nous nous sommes dit qu'il serait possible de prendre le pouvoir sans aide de l'extérieur.
- Je vois.
- Es-tu disposé à me croire ?

— Je crains que oui.

— Tourne ici. »

Nous pénétrâmes dans une crevasse qui échancrait le flanc de la montagne. Le passage était sombre et resserré ; seules quelques étoiles apparaissaient au-dessus de nous. Tandis que nous parlions, Fiona avait manipulé Ombre. Du champ d'Ed, nous étions descendus jusqu'en un lieu brumeux, semblable à une lande, avant de gravir une piste nette et rocailleuse. Comme nous franchissions le défilé obscur, je la sentis procéder à de nouvelles manipulations. L'air était frais sans être glacial, et il faisait si noir de part et d'autre que nous avions l'impression de surplomber des abîmes insondables, alors qu'autour de nous s'élevaient des murailles noyées d'ombre. Et je me rendis soudain compte que ce sentiment se trouvait renforcé par le fait que les sabots de Tambour frappaient le sol sans produire le moindre écho.

« Que puis-je faire pour gagner ta confiance ? me dit-elle.

— Tu me demandes beaucoup. »

Elle se mit à rire.

« Je me suis mal exprimée. Que puis-je faire pour te convaincre que je dis la vérité.

— Réponds à une question.

— Laquelle ?

— Qui a tiré dans mes pneus ? »

Elle se remit à rire.

« Tu as fini par trouver la réponse, non ?

— Peut-être, mais je t'écoute.

— C'est Brand, me dit-elle. Comme il n'avait pas réussi à détruire ta mémoire, il a décidé de faire les choses à fond.

— Selon la version à laquelle j'ai eu droit, c'est Bleys qui a tiré et m'a abandonné dans le lac, et Brand est arrivé à temps pour me sortir de la voiture et me sauver la vie. En fait, le rapport de la police semblait aller dans ce sens.

— Qui a appelé la police ? s'enquit-elle.

— Officiellement, il s'agissait d'un appel anonyme, mais...

— C'est Bleys qui a alerté les policiers. Lorsqu'il s'est rendu compte de ce qui se passait, ne pouvant te rejoindre

suffisamment vite, il a fait le nécessaire en espérant qu'ils arriveraient à temps. Et heureusement, c'est ce qui s'est passé.

— Que veux-tu dire ?

— Brand ne t'a pas tiré de la voiture ; tu t'en es extrait tout seul. Il était resté sur place pour s'assurer que tu étais bien mort lorsque tu as fait surface et tu as réussi à gagner la rive. Il est descendu pour voir dans quel état tu étais, en se demandant si tu allais mourir faute de soins immédiats, ou s'il devait te repousser à l'eau. C'est à ce moment que la police est arrivée, et il a dû s'éclipser. Peu après, nous l'avons rattrapé et nous avons réussi à le maîtriser, puis à l'enfermer dans la tour. Cela n'a pas été sans mal. Ensuite, j'ai contacté Éric pour le mettre au courant. Il a alors donné à Flora l'ordre de te prendre chez elle et de veiller à te garder jusqu'au lendemain de son couronnement.

— Les détails concordent, dis-je. Je te remercie.

— Mais encore ?

— À une époque moins compliquée, je n'étais qu'un médecin généraliste dans une petite ville de province et j'ai rarement eu affaire à la psychiatrie. Mais je sais qu'on ne fait pas appel aux électrochocs pour rétablir la mémoire d'un patient – en général, ils produisent un résultat inverse en détruisant partiellement les souvenirs les plus récents. J'ai donc commencé à me poser des questions quand j'ai appris que Brand m'avait fait subir ce genre de thérapie. Et j'ai échafaudé certaines hypothèses. Ce n'est pas l'accident, ni les électrochocs, qui m'ont permis de retrouver la mémoire. Mes souvenirs sont peu à peu revenus grâce à un processus naturel, et non à la suite d'un traumatisme particulier. J'ai dû faire ou dire quelque chose indiquant qu'un rétablissement était en cours. Brand l'a appris, et ça ne l'a pas enchanté. Il s'est donc rendu dans mon ombre pour me faire interner et soumettre à un traitement qui effacerait sans doute tous les souvenirs qui venaient de m'être rendus. La manœuvre n'a eu qu'un succès partiel ; son seul effet durable a été de me désorienter complètement pendant quelques jours. Il est possible que l'accident y soit aussi pour quelque chose. Après, je me suis enfui de Porter et j'ai survécu à sa tentative d'assassinat. Le processus de rétablissement s'est poursuivi après que j'ai

repris conscience à Greenwood. J'ai ensuite quitté l'établissement pour venir séjourner chez Flora et chaque jour, ma mémoire se faisait plus précise. Et Random a précipité ma guérison en m'emmenant à Erbma où j'ai traversé la Marelle. Je suis néanmoins convaincu que j'aurais retrouvé la mémoire de toute manière. Cela aurait été plus long, mais une fois déclenché, le processus allait s'accélérant. J'en ai donc conclu que Brand essayait de me saboter, et cela concorde avec ce que tu viens de me dire. »

Au-dessus de nous, l'allée d'étoiles, devenue, plus étroite, finit par disparaître totalement. Nous avançons maintenant dans ce qui semblait être un tunnel parfaitement obscur, en distinguant à peine, au loin, un infime point lumineux.

Je ne la voyais plus. « Oui, me dit-elle, tu as vu juste : Brand avait peur de toi. Il affirmait qu'une nuit, à Tir-na Nog'th, il t'avait vu revenir pour détruire tous nos plans. À l'époque, je n'ai pas fait attention à lui car je ne savais même pas que tu étais encore en vie. C'est à ce moment qu'il a dû se lancer à ta recherche. J'ignore s'il a su où tu te trouvais grâce à l'une de ses formules mystérieuses, ou s'il a tout simplement lu les pensées d'Éric. Je pencherais pour la dernière hypothèse ; il a déjà fait des prouesses de ce genre. Toujours est-il qu'il est parvenu à te localiser, et tu connais la suite.

— Ce qui lui a mis la puce à l'oreille, c'est la présence de Flora là-bas et sa curieuse liaison avec Éric. Du moins, c'est ce qu'il m'a dit. Mais tout cela n'a plus aucune importance. Que proposes-tu de faire si nous le capturons ? »

Elle eut un petit rire.

« Tu as ton épée, dit-elle.

— Il n'y a pas bien longtemps, Brand m'a dit que Bleys était toujours en vie. Est-ce vrai ?

— Oui.

— Alors, pourquoi Bleys ne se trouve-t-il pas ici, à ma place ?

— Bleys n'est pas accordé avec le Joyau. Toi, tu l'es. À faible distance, vous agissez l'un sur l'autre, et si tu es en danger, la pierre essaie de te protéger. Le risque est donc moins grand. » Puis, un instant plus tard, elle ajouta : « Cela ne te dispense pas

d'être prudent. Un coup vite porté peut déjouer son attention. Tu peux mourir en sa présence. »

Au loin, le point grossissait et s'illuminait, mais aucun courant d'air, aucun bruit, aucune odeur ne me parvenait de cette direction. Tout en avançant, je songeai aux innombrables explications que j'avais reçues depuis mon retour, chacune avec son réseau de motivations et de justifications pour tout ce qui s'était passé pendant mon absence, tout ce qui s'était passé ensuite et tout ce qui se passait en ce moment. Les sentiments, les projets, les émotions et les objectifs que j'avais entrevus se déversaient comme un fleuve en crue sur la ville de faits que je bâtissais patiemment sur la tombe de mon alter ego et, bien que dans la meilleure tradition steinienne, un acte demeure un acte, chaque vague d'interprétations qui se brisait sur moi modifiait la position d'une ou deux choses que je croyais solidement ancrées et contribuait à altérer le tout au point que la vie entière évoquait un ballet d'Ombre autour de l'Ambre d'une vérité inaccessible. Je ne pouvais nier, toutefois, que j'en savais plus à présent que quelques années auparavant, que je ne m'étais jamais trouvé aussi près du fond des choses, que le mouvement dans lequel j'avais été entraîné depuis mon retour s'orientait vers une conclusion proche et définitive. Et que voulais-je ? Découvrir la vérité, puis agir en conséquence ! Je me surpris à rire. Je demandais l'impossible. Mais peut-être pouvais-je me contenter d'une vérité approximative et utilisable... Avec la possibilité de manier mon épée de temps à autre dans la bonne direction : la plus haute compensation que pouvait m'offrir un monde d'une heure pour les changements opérés depuis midi. Je me remis à rire et m'assurai que mon épée se trouvait bien en place dans son fourreau.

« Brand m'a dit que Bleys avait levé une nouvelle armée..., commençai-je.

— Plus tard, plus tard, me dit-elle. Nous n'avons plus le temps. »

Elle avait raison. La tâche lumineuse avait pris les proportions d'une ouverture circulaire en se rapprochant à une vitesse démesurée, comme si le tunnel lui-même se contractait.

C'était la clarté du jour, apparemment, qui s'engouffrait dans ce que j'avais choisi d'appeler la caverne.

« D'accord », fis-je. Quelques instants plus tard, nous franchissions l'entrée.

En émergeant, ébloui, je clignai des yeux. À ma gauche se trouvait la mer, qui paraissait se fondre dans un ciel de la même couleur. Le soleil d'or flottant/figé au-dessus/au milieu dardait dans toutes les directions des traits étincelants. Derrière moi, à présent, il n'y avait plus que de la roche ; le passage que nous avions emprunté s'était évanoui sans laisser de traces. Devant moi, un peu plus bas, à une centaine de mètres de l'endroit où nous nous trouvions, j'aperçus la Marelle originelle. Une silhouette était en train de négocier la seconde courbe extérieure, si absorbée dans son activité qu'apparemment elle n'avait pas remarqué notre présence. Lorsqu'elle tourna, il y eut un éclair rouge : le Joyau, à présent suspendu à son cou comme il l'avait été au mien, à celui d'Éric et à celui de Père. La silhouette était, bien sûr, celle de Brand.

Je mis pied à terre, levai les yeux vers Fiona qui paraissait frêle et désarmée et lui remis les rênes de Tambour en chuchotant : « Pas de conseils à me donner, si ce n'est que je dois le rattraper ? »

Elle fit non de la tête.

Je tournai alors les talons, dégainai Grayswandir et m'avançai.

« Bonne chance », me souffla-t-elle.

En m'approchant de la Marelle, je vis la longue chaîne qui partait de l'entrée de la caverne et maintenait Diable captif. Le griffon, cette fois, ne bougeait pas. Sa tête tranchée se trouvait à plusieurs pas de son corps ; sur la pierre coulait un sang d'une couleur normale.

En parvenant au début de la Marelle, je procédai à un rapide calcul. Brand avait déjà parcouru environ deux boucles et demie de la grande spirale du dessin. Si nous n'avions qu'un tour d'écart, je pouvais l'atteindre avec mon épée en parvenant à sa hauteur. Comme la progression devenait plus difficile à mesure que l'on pénétrait dans le réseau, Brand perdait de la vitesse. Son avance serait faible. Je n'étais pas obligé de le rattraper ; il

me suffisait de parcourir une boucle et demie pour arriver à son niveau.

J'entrai dans la Marelle en courant aussi vite que possible. Les étincelles bleues jaillirent autour de mes pieds tandis que je parcourais la première courbe en luttant contre la résistance toujours plus forte. Lorsque j'atteignis le Premier Voile, mes cheveux commençaient à se dresser sur ma tête et les étincelles à présent énormes crépitaient bruyamment. Tout en affrontant la pression du Voile, je me demandai si Brand avait fini par m'apercevoir, car pour l'instant je ne pouvais me permettre de détourner mon attention pour lancer un regard dans sa direction. J'usai de toutes mes forces pour progresser et quelques pas plus tard, j'avais franchi le Voile et je me déplaçais plus facilement de nouveau.

Levant les yeux, j'aperçus Brand émergeant du terrible Second Voile, cerné d'étincelles bleues qui lui arrivaient à la ceinture. Arborant un sourire de détermination et de triomphe, il se libéra et avança d'un grand pas. C'est alors qu'il me vit.

Son sourire disparut et il eut un moment d'hésitation. Un point pour moi : dans la mesure du possible, sur la Marelle on ne s'arrête jamais. Sinon, il faut fournir pour repartir un effort supplémentaire important.

Il me lança : « Tu arrives trop tard ! »

Au lieu de répondre, je continuai d'avancer. Des flammèches bleues tombèrent en pluie des ciselures représentant la Marelle sur toute la longueur de Grayswandir.

« Tu ne pourras pas traverser la partie noire », me cria-t-il.

Je ne m'arrêtai pas. La tache noire se trouvait maintenant à quelques pas de moi, et je me réjouissais qu'elle n'eût pas affecté un passage plus périlleux de la Marelle. Brand se mit en mouvement ; il entama lentement sa progression vers la Grande Courbe. Si je parvenais à le rejoindre à cet endroit, la victoire me serait acquise. Il n'aurait ni la force ni la rapidité nécessaires pour se défendre.

Tandis que je me rapprochais de la partie endommagée de la Marelle, je me rappelai la manière dont Ganelon et moi avions franchi la route noire en fuyant Avalon. J'avais réussi à briser le pouvoir de la route en maintenant l'image de la Marelle dans

mon esprit durant la traversée. Ici, bien sûr, j'avais la Marelle elle-même autour de moi et la distance à parcourir était infiniment moins grande. Mais après avoir songé que la menace de Brand n'était destinée qu'à me faire peur, il m'était venu à l'esprit que le pouvoir de la marque noire pouvait très bien être beaucoup plus puissant ici, à sa source. Lorsque j'y parvins, Grayswandir s'embrasa soudainement avec une intensité décuplée. Obéissant alors à une impulsion subite, je plaçai sa pointe à la lisière de la tache noire, à l'endroit où s'arrêtait la Marelle.

Grayswandir se colla à la partie endommagée et il devint impossible de la soulever. Je continuai d'avancer et la lame se mit à tracer devant moi un sillon qui suivait apparemment plus ou moins approximativement le tracé original de la Marelle. Tandis que je la suivais en foulant le sol noir, le soleil parut s'assombrir. Je pris soudain conscience du battement de mon cœur, et des gouttes de sueur perlèrent sur mon front. Une nuée grisâtre s'abattait maintenant sur le monde, et la Marelle semblait s'estomper. L'endroit paraissait propice aux faux pas, et j'ignorais si un écart malheureux pouvait entraîner ici les mêmes conséquences que sur la partie intacte de la Marelle. Mais je ne tenais pas à en faire l'expérience.

Gardant les yeux baissés, je suivais la ligne que traçait devant moi Grayswandir dont le feu bleuté était désormais la dernière tache de couleur visible autour de moi. Pied droit, pied gauche...

Et brusquement, je me retrouvai dehors. Grayswandir enfin libérée jaillit dans ma main en perdant un peu de son éclat. Était-ce parce que la Marelle étincelait de nouveau comme avant, ou pour quelque autre raison ?

Tournant la tête, je vis que Brand se rapprochait de la Grande Courbe, alors que, pour ma part, j'allais aborder le Second Voile. Dans les minutes qui allaient suivre, chacun de nous devrait déployer de gigantesques efforts. La Grande Courbe était cependant plus difficile et plus longue que le Second Voile, de sorte que je serais libre et en mesure de me déplacer rapidement avant qu'il eût achevé de franchir son obstacle. Puis il me faudrait traverser une nouvelle fois la partie

endommagée. Sans doute serait-il à ce moment-là sorti de la Courbe, mais dès lors, ayant atteint une zone où la progression est encore plus malaisée, il avancerait moins vite que moi.

À présent, chacun de mes pas suscitait un orage d'électricité statique, me donnant l'impression d'avoir le corps tout entier criblé de minuscules aiguilles. Les étincelles jaillissaient jusqu'à la hauteur de mes cuisses, comme si j'étais en train de traverser un champ de blé électrique. Je sentais le mouvement de mes cheveux au moins partiellement hérissés sur ma tête. Lançant un regard en arrière, je vis Fiona, toujours en selle, qui m'observait sans bouger.

J'arrivais au Second Voile.

Les angles... les lacets resserrés... La force qui s'opposait à moi avec une vigueur croissante accaparait toute mon attention, toute mon énergie. Je ressentais de nouveau une familière impression d'intemporalité, comme si jamais je n'avais fait et ne ferais d'autres gestes que ceux-ci. Ainsi qu'un flux de volonté tellement intense que tout le reste se trouvait exclu... Brand, Fiona, Ambre, ma propre identité... Les étincelles jaillissaient toujours plus haut et je luttais avec acharnement, chaque pas exigeant un effort plus grand que le précédent.

Échappant enfin à l'emprise du Voile, je parvins une fois de plus à la tache noire. Machinalement, j'abaissai Grayswandir et la suivis. De nouveau la grisaille, la brume monochrome dans laquelle la lame à l'éclat bleuté m'incisait un chemin.

En émergeant dans la clarté normale, je vis que Brand se trouvait toujours aux prises avec la Grande Courbe, dans le quadrant ouest. Il en avait franchi les deux tiers. En donnant le maximum de moi-même, je pouvais peut-être le rejoindre à la sortie. Je consacrai donc toutes mes forces à essayer de me déplacer aussi vite que possible.

Mais alors que parvenu à la limite nord de la Marelle, j'abordai la courbe du retour, je pris brusquement conscience de ce que j'allais faire.

Je m'apprêtais à répandre davantage de sang sur la Marelle.

Si le choix devait être réduit à une alternative – détériorer davantage la Marelle ou laisser Brand la détruire totalement –

je savais ce que j'avais à faire. Mais quelque chose me disait qu'il devait exister un autre moyen. Oui...

Je ralentis légèrement mon allure, car il s'agissait maintenant de bien calculer. Brand avait actuellement plus de difficulté que moi à se déplacer, ce qui me donnait un avantage. Ma nouvelle stratégie consistait, en effet, à faire en sorte que notre rencontre eût lieu à l'endroit voulu. Détail ironique, c'est à cet instant que je me rappelai la sollicitude de Brand à l'égard de son tapis. Ne pas tacher le lieu où je me trouvais représentait toutefois un problème autrement plus délicat.

Brand abordait maintenant la dernière section de la Grande Courbe. Je réglai ma vitesse sur la sienne tout en estimant la distance qui nous séparait de la partie noire, car j'avais décidé de faire en sorte que son sang s'écoulât à l'intérieur de la zone déjà endommagée. Il n'y avait qu'un seul désavantage : j'allais me trouver à sa droite. Pour réduire le bénéfice qu'il pourrait tirer de mon handicap lorsque nous croiserions le fer, il me faudrait donc rester un peu en arrière.

Il avançait à grand-peine, effectuant ses mouvements au ralenti. Bien que me heurtant à une résistance moindre, je veillais à maintenir la distance. Et je me posais certaines questions sur le Joyau et l'affinité que nous partagions depuis que nous avions été accordés l'un avec l'autre. Quoiqu'en cet instant, je ne pusse le voir sur la poitrine de Brand, je ressentais sa présence devant moi, sur la gauche. Interviendrait-il à cette distance pour me sauver si Brand devait avoir le dessus dans le conflit imminent ? En percevant sa présence, j'étais presque porté à le croire. Un jour, il m'avait arraché à un assaillant, avait trouvé dans mon esprit un refuge traditionnel – mon propre lit – et m'y avait transporté. Et à présent que je le sentais et que je pouvais quasiment voir à travers lui le chemin parcouru par Brand, j'avais le sentiment qu'il était prêt à me secourir une fois de plus. Me souvenant toutefois des conseils de Fiona, je jugeai qu'il valait mieux ne point trop compter sur lui. Puis je me mis à réfléchir aux autres fonctions qu'il possédait, en spéculant sur mon aptitude à le manipuler à distance...

Brand avait presque parcouru la totalité de la Grande Courbe. Quelque part à l'intérieur de moi-même, une impulsion

fut projetée et je me mis en rapport avec le Joyau. Puis, en l'irradiant de ma volonté, j'invoquai une tempête semblable à la tornade rouge qui avait détruit Iago. J'ignorais si j'étais capable de maîtriser un tel phénomène en un tel lieu. Néanmoins, je l'invoquai et le dirigeai vers Brand. Bien que je sentisse le Joyau fonctionner pour produire quelque chose, rien ne se passa dans l'immédiat. C'est alors que Brand, parvenu au bout, fournit un dernier effort et sortit de la Grande Courbe.

Je me trouvais juste derrière lui.

Il le savait, semble-t-il. Ayant dégainé son épée à l'instant même où la pression cessait, il avança de quelques pas avec une rapidité qui me surprit, sortit le pied gauche, tourna le corps et croisa mon regard au-dessus de nos épées.

« Tu as failli réussir, maudit », me dit-il en effleurant de sa lame la pointe de Grayswandir. « Mais tu ne serais pas arrivé aussi vite, sans cette garce qui nous regarde à cheval.

— En voilà une façon de parler de notre sœur ! » fis-je en feignant, l'obligeant à se mettre en garde.

Notre liberté de mouvement était restreinte, puisque nous ne pouvions ni l'un ni l'autre nous fendre sans quitter la Marelle. Et j'avais, pour ma part, un handicap supplémentaire dans la mesure où je ne tenais pas à répandre son sang en cet endroit. Je feignis un coup d'arrêt. Il recula en faisant glisser son pied gauche derrière lui, le long du tracé, puis il retira le pied droit, frappa le sol et sans préliminaires, porta un coup destiné à me trancher la tête. Damnation ! Je parai et ripostai machinalement d'un coup à hauteur de poitrine. Je n'avais pas voulu le blesser, mais la pointe de Grayswandir traça un arc de cercle au-dessous de son sternum. À cet instant, je perçus un bourdonnement dans l'air, mais je ne pouvais quitter Brand des yeux. Il baissa la tête et recula davantage. Parfait. Une ligne pourpre décorait à présent sa chemise à l'endroit où je l'avais touché, mais pour l'instant, le tissu semblait absorber le sang. Je frappai du pied, feintai, portai une pointe, parai, plaçai un coup d'arrêt, liai l'épée puis la déliai – bref, je fis tout ce qui me venait à l'esprit pour le contraindre à reculer davantage. Psychologiquement, j'étais avantagé car j'avais une étendue plus longue que la sienne, et nous savions tous deux que j'étais

capable d'exécuter des attaques plus complexes et plus promptes. Brand se rapprochait de la partie noire. Plus que quelques pas... J'entendis alors un son pareil à celui d'un unique carillon, suivi d'un énorme grondement. Et soudain, comme si un nuage venait de masquer le soleil, une ombre s'abattit sur nous.

Brand leva les yeux. Je pense qu'à cet instant, j'aurais pu l'avoir, mais il se trouvait encore à près d'un mètre de l'endroit où j'avais choisi de l'amener.

Immédiatement, il se reprit et me foudroya du regard en criant : « Maudit sois-tu, Corwin ! C'est à toi, n'est-ce pas ? » Sur ce, sans prendre de précautions, il attaqua.

Ma position était malheureusement mauvaise. M'étant rapproché de lui pour me préparer à le faire reculer jusqu'à l'endroit voulu, j'étais exposé et légèrement en déséquilibre. Tandis que je parais le coup, je me rendis compte que mon geste ne suffirait pas. Je fis une contorsion et mon corps partit en arrière.

En tombant, je fis l'impossible pour garder mes pieds en place. Je heurtai le sol avec mon coude droit et ma main gauche. La douleur du choc me fit pousser un juron ; mon coude se déroba, et ce fut mon épaule droite qui amortit ma chute.

Mais le coup de Brand m'avait manqué, et mes pieds entourés de halos bleus touchaient toujours la ligne. J'étais à l'abri d'une botte fatale, même si Brand pouvait me trancher les jarrets.

Serrant toujours Grayswandir dans ma main, je levai le bras droit et entrepris de m'asseoir. Ce faisant, je vis que la formation rouge, au pourtour jaune, tournoyait à présent juste au-dessus de Brand dans un crépitement d'étincelles et d'éclairs nains. Une plainte aiguë succédait maintenant au grondement.

Brand saisit alors son épée par le fort de la lame et l'éleva au-dessus de son épaule comme un épieu pointé dans ma direction. Je savais que je ne pouvais ni parer ni éviter ce coup-là.

J'opérai aussitôt un contact mental avec le Joyau, ainsi qu'avec la formation rouge...

Presque simultanément, un mince éclair étincelant vint frapper l'épée de Brand...

Il lâcha son arme et porta la main à sa bouche tandis que de l'autre, il empoignait le Joyau du Jugement, comme s'il venait de comprendre ce que j'étais en train de faire et cherchait à annihiler mon action en recouvrant la pierre. Il leva les yeux en se suçant les doigts. Sur son visage, la colère avait cédé la place à la crainte, une crainte qui tournait à la terreur. Le cône commençait à descendre.

Brand se retourna, puis il pénétra dans la partie noire, se tint face au sud et levant les deux bras, cria quelque chose que la plainte de l'air ne me permit pas d'entendre.

Il parut perdre toute épaisseur tandis que le cône se rapprochait de lui. Ses contours se mirent à flotter et à rétrécir, non pas comme si sa taille diminuait réellement, mais plutôt comme s'il s'éloignait. Il devint de plus en plus petit et disparut totalement une fraction de seconde avant que le cône vînt balayer l'endroit où il se tenait.

Le Joyau s'étant évaporé avec lui, il n'y avait plus moyen de contrôler la nuée qui me surplombait. J'ignorais s'il valait mieux ne pas bouger ou reprendre simplement le parcours de la Marelle. Finalement, j'optai pour la seconde possibilité, car le tourbillon semblait s'attaquer à tout ce qui rompait la chaîne normale des événements. Je me remis en position assise, me penchai tout doucement au-dessus de la ligne, puis m'accroupis. À ce moment, le cône s'éleva et commença à s'éloigner tandis que la plainte diminuait d'intensité. Autour de mes bottes, les flammèches bleues avaient quasiment disparu. Je me retournai et regardai Fiona ; elle me fit signe de me lever et de poursuivre mon chemin.

Alors je me levai lentement et vis que le vortex, au-dessus de moi, continuait de se dissiper en dépit de mes mouvements. Avancant jusqu'à l'emplacement où Brand se tenait encore quelques secondes auparavant, j'utilisai une fois de plus Grayswandir pour passer. Les débris tordus de l'épée de Brand gisaient à proximité de la zone sombre, à l'autre bout.

Je regrettais qu'il n'existât pas un moyen simple de quitter la Marelle, car je n'avais plus aucune raison, désormais, de la traverser. Mais une fois qu'on y a posé le pied, il n'est pas question de rebrousser chemin, et l'idée de sortir par la tache

noire ne me tentait pas. Je me dirigeai donc vers la Grande Courbe. En quel lieu Brand s'était-il transporté ? Si je l'avais su, j'aurais pu, une fois parvenu au centre, ordonner à la Marelle de m'envoyer dans son repaire. Peut-être Fiona avait-elle une idée. Mais Brand avait sans doute gagné une contrée où il possédait des alliés, et c'eût été folie que de le poursuivre seul.

Au moins, me dis-je en guise de consolation, j'avais réussi à l'empêcher de s'accorder avec le Joyau.

Et c'est à cet instant que je pénétrai dans la Grande Courbe. Tout autour de moi, les étincelles jaillirent.

12.

Fin d'après-midi en montagne : dans sa course vers l'occident, le soleil noyait les rochers qui se trouvaient à ma gauche et taillait de longues ombres pour ceux qui se trouvaient à ma droite. Filtrant à travers le feuillage tout autour de ma tombe, il contrait en partie les vents glacés de Kolvir. Lâchant la main de Random, je me tournai pour contempler l'homme qui était assis sur le banc devant le mausolée.

C'était le visage de l'adolescent figurant sur l'Atout percé. Des traits maintenant dessinés au-dessus de la bouche, un front plus large, une lassitude générale dans le mouvement des yeux et de puissantes mâchoires qui n'étaient pas apparues sur la carte.

Je sus donc son nom avant même d'entendre Random me dire : « Je te présente mon fils, Martin. »

Comme je m'approchais, Martin se leva et me serra la main. « Oncle Corwin », dit-il, son visage changeant très légèrement d'expression. Ses yeux m'examinèrent.

Il mesurait plusieurs centimètres de plus que Random, mais il était aussi frêle que lui. Son menton et ses pommettes étaient taillées de la même façon, et ses cheveux avaient la même texture.

Je souris.

« Ton absence a été longue, lui dis-je. La mienne aussi. »

Il hocha la tête.

« Mais je n'ai jamais vraiment connu Ambre, me répondit-il. J'ai grandi à Erbma... ainsi qu'en d'autres lieux.

— Alors, permets-moi de te souhaiter la bienvenue, neveu. Tu arrives à un moment intéressant. Random a dû te raconter tout cela.

— Oui, me dit-il. C'est pourquoi j'ai demandé à vous rencontrer ici, et non là-bas. »

Je lançai un regard à Random, qui m'expliqua : « Le dernier oncle qu'il a rencontré, c'est Brand, et l'entrevue s'est déroulée dans des circonstances très désagréables. Lui en veux-tu ?

— J'aurais du mal. Je viens moi-même de tomber sur Brand, et on ne peut pas dire que ç'ait été une expérience très enrichissante.

— Tu es tombé sur lui ? Je ne te suis plus.

— Il a quitté Ambre avec le Joyau du Jugement. Si j'avais su plus tôt ce que je sais aujourd'hui, il serait toujours dans son donjon. Notre homme, c'est lui, et il est très dangereux. »

Random opina de la tête.

« Je sais, me dit-il. Martin a confirmé tous nos soupçons au sujet de son agression – et c'était Brand. Mais parle-moi du Joyau...

— Il est arrivé avant moi à l'endroit où je l'avais caché sur l'ombre Terre. Mais pour s'accorder avec le Joyau, il doit parcourir la Marelle et se projeter à travers la pierre. Je viens de l'en empêcher sur la Marelle originelle, dans la vraie Ambre, mais il a réussi à s'échapper. Je suis allé de l'autre côté avec Gérard pour envoyer un peloton de Gardes rejoindre Fiona là-bas afin qu'il ne puisse revenir et recommencer. Notre propre Marelle ainsi que celle d'Erbma sont également sous surveillance à cause de lui.

— Pourquoi tient-il tant à s'accorder avec le Joyau ? Pour pouvoir lever quelques tempêtes ? C'est ridicule. Il peut faire un tour en Ombre et jouer avec le temps comme il lui plaît.

— Une personne accordée avec le Joyau peut s'en servir pour effacer la Marelle.

— Ah ? Et que se passe-t-il, alors ?

— Le monde tel que nous le connaissons prend fin.

— Ah ! fit de nouveau Random. Puis : Mais d'où as-tu appris ça ?

— C'est une longue histoire et je n'ai pas le temps de te la raconter, mais elle me vient de Dworkin et je crois que tout ce qu'il m'a dit à ce sujet est vrai.

— Il est toujours là ?

— Plus tard, dis-je.

— D'accord. Mais il faudrait que Brand soit fou pour faire une chose pareille. »

Je hochai la tête.

« À mon avis, il pense pouvoir tracer une nouvelle Marelle et recréer l'univers, dont il serait l'architecte.

— Est-ce effectivement possible ?

— Théoriquement, peut-être. Mais Dworkin lui-même n'est pas absolument certain que ce tour de force puisse être répété aujourd'hui. La combinaison des facteurs était unique... Oui, je pense que Brand est fou, d'une certaine manière. Quand on jette un regard en arrière et qu'on songe à ses changements de personnalité et ses humeurs cycliques, on se dit qu'il avait déjà des tendances à la schizophrénie. Je ne sais pas si c'est le marché conclu avec l'ennemi qui l'a achevé, mais maintenant, c'est sans importance. Je regrette qu'il ne soit plus dans son donjon. Je regrette que Gérard soit un bon médecin. Sais-tu qui l'a poignardé ?

— C'est Fiona. Mais elle te racontera tout cela elle-même. »

Il s'appuya contre mon épitaphe et secoua la tête.

« Brand, dit-il. Ce salaud. N'importe lequel d'entre nous aurait pu le tuer à plusieurs reprises, dans le temps. Mais chaque fois, au moment où il avait réussi à nous mettre hors de nous, il changeait et au bout d'un moment, on finissait par se dire qu'en fin de compte, il n'était pas si mauvais que ça. Dommage qu'il ne soit pas allé trop loin avec l'un de nous, à cette époque-là...

— J'en déduis que la chasse est ouverte ? » fit Martin.

Je me tournai vers lui. Ses yeux s'étaient étrécis, et il avait les mâchoires crispées. Durant un instant très bref, tous nos visages se succédèrent sur le sien, comme si quelqu'un égrenait les cartes de la famille. Égoïsme, haine, jalousie, orgueil et abus se trouvèrent en l'espace d'une seconde mêlés dans son expression... et il n'avait pas encore mis les pieds en Ambre. Un déclic se produisit en moi. Je tendis les bras et le pris par les épaules.

« Tu as de bonnes raisons de le haïr, lui dis-je, et la réponse à ta question est « oui, la chasse est ouverte ». Il faut le détruire ; je ne vois pas d'autre solution. Tant qu'il représentait

une menace abstraite, je me suis contenté de le détester. Mais aujourd'hui, c'est différent. Oui, il faut le tuer. Mais n'en déduis pas que c'est le baptême de ton arrivée parmi nous. Il y a eu trop de haine jusqu'à ce jour. En regardant ton visage – je ne sais pas... je suis navré, Martin. Il se passe tant de choses actuellement, et tu es encore jeune. Moi, j'en ai vu beaucoup plus, et certaines d'entre elles me touchent... d'une manière différente. C'est tout. »

Je le lâchai et reculai d'un pas.

« Parle-moi de toi, lui dis-je.

— J'ai longtemps eu peur d'Ambre, commença-t-il, et je crois que j'en ai encore peur aujourd'hui. Depuis que Brand m'avait attaqué, je me demandais s'il n'allait pas revenir. Pendant des années, je n'ai pas cessé de regarder derrière moi, et je crois que j'ai eu peur de chacun de vous. Pour moi, vous n'étiez pour la plupart que des images sur des cartes, des images de mauvaise réputation. J'ai dit à Random – à Père – que je ne voulais pas vous rencontrer tous en même temps, et il m'a conseillé de commencer par vous. Mais à ce moment-là, ni lui ni moi ne savions que je possédais des renseignements qui vous intéresseraient particulièrement. Lorsque plus tard, je les ai mentionnés à Père, il m'a dit que je devais vous voir dès que possible. Il m'a raconté tout ce qui s'est passé et, vous voyez, je sais certaines choses.

— J'ai commencé à m'en douter lorsqu'un certain nom a été évoqué, il n'y a pas très longtemps.

— Les Tegy ? fit Random.

— C'est cela.

— Je ne sais pas par où commencer..., dit Martin.

— Je sais que tu as été élevé à Erbma, lui répondis-je, que tu as traversé la Marelle et qu'ensuite, tu t'es servi de ton pouvoir sur Ombre pour rendre visite à Bénédict en Avalon. Bénédict t'a donné d'autres informations sur Ambre et sur Ombre, il t'a appris à utiliser les Atouts et il t'a initié au maniement des armes. Après quoi, tu es parti voyager seul en Ombre. Et je sais ce que Brand t'a fait. C'est là tout ce que je sais. »

Le regard tourné vers l'ouest, il acquiesça d'un hochement de tête.

« Après avoir quitté Bénédict, dit-il, j'ai passé des années à voyager en Ombre. Je n'ai jamais été aussi heureux. L'aventure, toutes ces choses passionnantes à voir et à faire... Et au fond de moi-même, je me disais toujours qu'un jour, quand je serais plus fort et plus intelligent – plus expérimenté –, j'irais en Ambre pour faire la connaissance des membres de ma famille. Puis Brand s'est manifesté. Je m'étais installé sur le versant d'une colline pour déjeuner après une longue chevauchée, avant d'aller rendre visite à mes amis, les Tegy. C'est à ce moment que Brand m'a contacté. J'avais déjà appelé Bénédict avec son Atout quand il m'avait donné des cours ainsi qu'à l'occasion de plusieurs déplacements. Il m'avait même transporté plusieurs fois, de sorte que je savais quelle impression cela faisait, comment les choses se passaient. J'ai ressenti le même effet et sur le moment, j'ai cru que c'était Bénédict qui m'appelait. Mais non, c'était Brand – je l'ai reconnu d'après sa carte. Il était debout au milieu de ce qui paraissait être la Marelle. J'étais curieux de savoir comment il avait fait pour me joindre, étant donné qu'à ma connaissance, il n'y avait pas d'Atout pour moi. Il m'a parlé environ une minute – je ne me souviens plus de ce qu'il a dit – et quand le contact est devenu bien net, il m'a... il m'a poignardé. Je l'ai poussé et je me suis retiré, mais il a plus ou moins réussi à maintenir la liaison. J'ai eu du mal à la rompre et quand j'y suis parvenu, il a de nouveau essayé de me contacter. Mais j'ai pu le bloquer ; Bénédict m'avait appris à le faire. Il a essayé encore plusieurs fois, en vain, et finalement il a laissé tomber. Les Tegy ne se trouvaient pas loin. J'ai réussi à grimper sur mon cheval et à aller jusque chez eux. J'ai cru que j'allais mourir, parce que je n'avais jamais été blessé aussi gravement, mais au bout d'un certain temps, j'ai fini par me rétablir. Et de nouveau, j'ai eu peur... peur que Brand ne trouve ma trace et n'achève ce qu'il avait commencé.

— Pourquoi, m'enquis-je, n'as-tu pas contacté Bénédict pour lui dire ce qui s'était passé et ce que tu redoutais ?

— J'y avais songé, me répondit-il, mais je m'étais dit, également, que Brand croyait peut-être avoir réussi à me tuer. J'ignorais quelles luttes pour le pouvoir se déroulaient en Ambre, mais de mon point de vue, la tentative d'assassinat dont

je venais d'être victime faisait sans doute partie de ces machinations. Après tout ce que Bénédict m'avait raconté sur la famille, c'est la première chose qui m'est venue à l'esprit. Je me suis donc dit qu'il valait peut-être mieux rester mort. J'ai quitté les Tegy avant la fin de ma convalescence et je suis parti me perdre en Ombre.

« C'est alors que j'ai découvert une chose étrange, poursuivit-il, une chose que je n'avais jamais vue auparavant et qui, maintenant, paraissait omniprésente. Dans presque toutes les ombres que je traversais, il y avait une curieuse route noire se présentant sous une certaine forme. J'ignorais ce que c'était, mais comme c'était la seule chose qui semblait, à ma connaissance, s'étendre à travers Ombre elle-même, j'étais intrigué. J'ai décidé de la suivre pour en savoir plus, mais ça s'est révélé dangereux et j'ai très vite appris à ne pas poser le pied sur cette route. Des silhouettes étranges paraissaient l'emprunter pendant la nuit. Les animaux qui s'y aventureraient tombaient malades et périssaient. Je me suis donc montré prudent, en évitant de m'en approcher et en me contentant de la suivre de vue. Elle m'a entraîné dans de nombreuses contrées et je me suis bientôt rendu compte que partout, son passage signifiait la mort, la désolation, le malheur. Je n'y comprenais rien.

« Mais ma blessure m'avait affaibli, et j'ai commis l'erreur de parcourir trop vite une distance trop longue, en une seule journée de cheval. Le soir, je suis tombé malade. J'ai passé la nuit et presque tout le lendemain à grelotter sous mes couvertures. Comme je délirais à moitié, je ne sais pas exactement quand elle est arrivée ; elle semblait faire partie de mes rêves comme le reste. Une jeune fille. Jolie. Elle s'est occupée de moi pendant que je me rétablissais. Elle s'appelait Dara, et nous n'avons pas cessé de discuter. C'était très agréable de pouvoir parler comme ça à quelqu'un... je crois que j'ai dû lui raconter toute ma vie. Ensuite, elle m'a parlé d'elle. Elle n'était pas née dans la région. Elle m'a dit qu'elle était venue là en passant par Ombre. Elle ne pouvait pas la traverser à notre manière, mais elle pensait pouvoir apprendre à le faire car elle prétendait descendre de la Maison d'Ambre par Bénédict. En

fait, elle voulait absolument savoir comment elle devait s'y prendre. Jusqu'alors, elle se déplaçait par la route noire elle-même dont elle ne subissait pas les effets néfastes, disait-elle, parce qu'elle avait également des liens de parenté avec les habitants de la Cour du Chaos qui se trouvait au bout de cette route. Comme elle voulait apprendre notre manière de procéder, j'ai fait de mon mieux pour lui inculquer ce que je savais. Je lui ai parlé de la Marelle, je lui en ai même fait en dessin. Je lui ai montré mes Atouts – Bénédict m'avait confié un jeu – pour qu'elle sache à quoi ressemblaient ses proches parents. Elle s'est particulièrement intéressée au tien.

— Je commence à comprendre, dis-je. Continue...

— Elle m'a dit qu'Ambre, au plus fort de sa corruption et de son arrogance, avait rompu une sorte d'équilibre métaphysique existant entre elle et la Cour du Chaos. Son peuple devait maintenant s'employer à redresser la situation en dévastant Ambre. Son royaume n'est pas une ombre d'Ambre, mais une entité totalement indépendante. En attendant, toutes les ombres intermédiaires souffrent de la présence de la route noire. Mais étant donné le peu de choses que je savais sur Ambre, je ne pouvais que l'écouter. Au début, j'ai accepté tout ce qu'elle me disait. À mes yeux, Brand correspondait parfaitement à sa description du mal en Ambre. Pourtant, quand je lui en ai parlé, elle m'a dit non. Dans le pays d'où elle venait, il était une sorte de héros. Elle ne pouvait guère me donner de détails, mais apparemment, cela ne la gênait pas outre mesure. C'est à ce moment-là que je me suis rendu compte qu'elle était beaucoup trop sûre de tout, qu'elle parlait avec les accents d'une fanatique. Presque malgré moi, je me suis surpris à prendre la défense d'Ambre. Je pensais à Llewella, à Bénédict et à Gérard, que j'avais rencontrés plusieurs fois. Mais j'ai remarqué qu'elle tenait beaucoup à ce que je lui parle de Bénédict, ce qui prouvait qu'elle avait un point faible. Là, d'une certaine manière, j'ai pu parler en connaissance de cause, et elle s'est montrée disposée à croire les choses agréables que j'avais à dire. Je ne sais donc pas quel a été, finalement, l'effet de cette conversation, si ce n'est que vers la fin elle paraissait moins sûre d'elle...

— Vers la fin ? dis-je. Que veux-tu dire ? Combien de temps est-elle restée avec toi ?

— Presque une semaine, me répondit-il. Elle m'avait dit qu'elle veillerait sur moi jusqu'à ma guérison, et c'est ce qu'elle a fait. Elle est même restée quelques jours de plus, prétendument par mesure de précaution, mais je pense qu'en réalité, elle voulait prolonger nos conversations. Quand finalement, elle m'a annoncé qu'elle devait repartir, je lui ai demandé de rester, mais elle a refusé. J'ai alors proposé de l'accompagner, mais elle a refusé également. Et elle a dû se rendre compte que j'avais l'intention de la suivre, car elle s'est éclipsée durant la nuit. Je ne pouvais pas emprunter la route noire, et je ne savais pas par quelle ombre elle allait maintenant passer en se dirigeant vers Ambre. Au matin, quand je me suis aperçu en me réveillant qu'elle avait disparu, j'ai envisagé de me rendre moi-même en Ambre. Mais j'avais encore peur, et certaines choses qu'elle m'avait dites avaient peut-être contribué à renforcer mes craintes. Toujours est-il que j'ai décidé de demeurer en Ombre. J'ai donc continué à voyager, à voir et à essayer d'apprendre des choses jusqu'au jour où Random m'a retrouvé et m'a demandé de rentrer. Mais il m'a d'abord amené ici pour que vous me rencontriez et écoutiez mon histoire avant d'entendre celles des autres. Il m'a dit que vous connaissiez Dara et que vous vouliez en savoir davantage sur elle. J'espère que j'ai pu vous être utile.

— Oui, lui dis-je. Merci.

— On m'a dit qu'elle avait finalement réussi à traverser la Marelle.

— Oui, elle y est parvenue.

— Et qu'après cela, elle s'est déclarée ennemie d'Ambre.

— C'est également exact.

— J'espère, me dit-il, qu'elle n'aura pas à en souffrir. Elle s'est montrée très bienveillante à mon égard.

— Je pense qu'elle est capable de se débrouiller toute seule, répondis-je, mais... tu as raison, c'est une fille sympathique. Je ne peux rien te promettre en ce qui concerne sa sécurité, étant donné que je sais si peu de choses sur elle et sur le rôle qu'elle joue actuellement. Mais ce que tu m'as appris m'est très utile ;

cela fait d'elle quelqu'un à qui j'aimerais encore donner le bénéfice du doute dans la mesure du possible. »

Un sourire se dessina sur son visage.

« Je suis heureux de l'entendre. »

Je haussai les épaules.

« Maintenant, que vas-tu faire ? lui demandai-je.

— Je l'emmène voir Vialle, dit Random, et ensuite, quand le temps et les circonstances le permettront, je lui ferai rencontrer les autres. À moins, bien entendu, qu'il n'y ait du nouveau et que tu n'aies besoin de moi maintenant.

— Il y a du nouveau, répondis-je, mais je n'ai pas vraiment besoin de toi. Cela dit, il serait bon que je te mette au courant de ce qui s'est passé ; il me reste encore un peu de temps. »

Tout en informant Random des divers événements qui s'étaient produits en son absence, je songai à Martin. En ce qui me concernait, il représentait encore une inconnue. Son récit pouvait être parfaitement vrai ; en fait j'avais le sentiment qu'il l'était. En revanche, j'avais la vague impression que ce récit n'était pas complet, que Martin omettait volontairement quelque chose. Un détail peut-être futile, peut-être vital. Après tout, il n'avait aucune véritable raison de nous aimer. Bien au contraire. Et peut-être Random était-il en train de tirer un Cheval de Troie dans nos murs. Mais ce n'était probablement pas le cas. Le fait est que je ne fais jamais confiance à quelqu'un à moins d'y être contraint.

Rien de ce que j'étais en train de dire à Random ne pouvait cependant être véritablement utilisé contre nous, et je doutais fort que Martin pût nous nuire sérieusement si telle était son intention. Non, vraisemblablement, il était aussi circonspect et défiant que nous, et ce pour des raisons analogues : la peur et l'instinct de survie. Pris d'une soudaine inspiration, je lui posai la question : « Est-ce que, par la suite, il t'es arrivé de revoir Dara ? »

Il rougit.

« Non, répondit-il trop vite. Juste cette fois-là, c'est tout.

— Je vois », dis-je, et Random jouait trop bien au poker pour ne pas avoir remarqué. Ainsi, je venais de nous faire obtenir une

assurance en mettant un père en garde contre son fils, un fils qu'il venait de retrouver. Ce n'était pas cher payer.

Je m'empressai de ramener le sujet de la discussion à Brand et c'est alors que nous comparions de réflexions sur la psychopathologie que je ressentis ce léger picotement et cette impression de présence qui annoncent un contact par Atout. Levant la main, je me tournai de côté.

Un instant plus tard, le contact était net et mon regard croisait celui de Ganelon.

« Corwin, me dit-il, je me suis dit qu'il était temps de voir où tu en étais. As-tu le Joyau, est-ce Brand qui l'a, ou êtes-vous tous les deux encore en train de chercher ?

— C'est Brand qui l'a, répondis-je.

— Voilà qui est regrettable. Raconte-moi ce qui s'est passé. »

Ce que je fis.

« Alors Gérard ne m'a pas menti, dit-il lorsque j'eus fini.

— Il t'a déjà raconté tout cela ?

— Oui, mais pas dans le détail, répondit Ganelon. Et je voulais m'assurer que tout concordait. Il n'y a pas longtemps que je lui ai parlé. » Il leva les yeux vers le ciel et ajouta : « Je crois que tu ferais bien d'y aller, si ma mémoire des mouvements lunaires est bonne. »

Je hochai la tête.

« Oui, je vais gagner l'escalier d'ici à quelques minutes. Ce n'est pas tellement loin.

— Bien. Maintenant, voici ce que tu vas faire...

— Je sais ce que j'ai à faire, fis-je. Je dois monter à Tir-na Nog'th avant que Brand y soit et lui barrer le chemin de la Marelle. Sans quoi, je serai une fois de plus obligé de le pourchasser jusqu'au bout du parcours.

— Il ne faut pas que tu t'y prennes de cette manière.

— Tu as une meilleure idée ?

— Oui. As-tu tes Atouts avec toi ?

— Oui.

— Parfait. Pour commencer, je te signale que tu ne pourrais pas arriver là-haut à temps pour lui barrer le passage...

— Pourquoi ?

— Tu dois faire l'ascension, puis marcher jusqu'au palais et descendre ensuite jusqu'à la Marelle. Tout cela prend du temps, même à Tir-na Nog'th – surtout à Tir-na Nog'th, d'ailleurs, où le temps a tendance à jouer des tours. Qui sait, tu as peut-être une pulsion de mort cachée qui te retardera. Je ne sais pas. De toute manière, il aura déjà commencé à parcourir la Marelle au moment où tu arriveras et il est possible que cette fois, il ait trop d'avance pour que tu puisses le rattraper.

— Il sera sans doute épuisé. Ça devrait le ralentir un peu.

— Non. Mets-toi à sa place : si tu étais Brand, tu serais allé dans une ombre où le cours du temps est différent, non ? Au lieu d'un après-midi, il peut très bien avoir pris plusieurs jours pour se reposer avant l'épreuve de ce soir. Il vaut mieux présumer qu'il sera en bonne condition physique, c'est plus sûr.

— Tu as raison, dis-je, je ne peux pas compter sur sa fatigue. D'accord. L'alternative à laquelle j'ai songé, mais j'aurais préféré l'éviter, c'est de le tuer à distance. J'emporte une arbalète ou l'un de nos fusils et je l'abats tout simplement au milieu de la Marelle. Ce qui m'ennuie, c'est que j'ignore quels effets notre sang peut avoir sur elle. Il est possible que la Marelle originelle soit la seule à y être sensible, mais je n'ai aucune idée de ce qui se passera avec celle-ci.

— C'est juste. Tu n'en as aucune idée, dit-il. En outre, tu prendrais un risque, là-haut, en te fiant à des armes normales. C'est un lieu très particulier ; tu m'as dit toi-même qu'on dirait une étrange portion d'Ombre dérivant dans le ciel. Tu as réussi à trouver un moyen de faire fonctionner des armes à feu en Ambre, mais rien ne te dit que les mêmes règles s'appliquent là-haut.

— Je reconnais que c'est un risque, avouai-je.

— Quant à l'arbalète... suppose qu'une soudaine rafale de vent dévie ton trait chaque fois que tu tires ?

— Je crains de ne pas te suivre.

— Le Joyau. Brand a parcouru avec lui une partie de la Marelle originelle, et depuis, il a eu le temps de faire des expériences. Crois-tu qu'à l'heure actuelle, il puisse être partiellement accordé ?

— Je ne sais pas. Je connais mal le processus.

— Je voulais simplement te faire remarquer que si c'est le cas, Brand pourra utiliser le Joyau pour se défendre. Et la pierre a peut-être d'autres propriétés que tu ignores. En résumé, ce que je veux dire, c'est que tu ne dois pas compter sur la possibilité de le tuer à distance. Et si Brand a acquis le moindre pouvoir sur le Joyau, tu ne dois pas davantage compter sur la possibilité d'invoquer une nouvelle tornade.

— Tu es plus pessimiste que moi.

— Mais peut-être plus réaliste, rétorqua-t-il.

— Je veux bien l'admettre. Continue ; tu m'as dit que tu avais un plan.

— C'est exact. Je pars du principe qu'il faut absolument empêcher Brand d'atteindre la Marelle car une fois qu'il y aura pénétré, la probabilité d'un désastre sera très forte.

— Et tu ne penses pas que je puisse arriver là-haut à temps pour lui barrer la route ?

— S'il est effectivement capable de se transporter de manière presque instantanée alors qu'il te faudra marcher longtemps, non. À mon sens, il va attendre que la lune se lève et dès que la cité aura pris forme, il sera à l'intérieur, à un pas de la Marelle.

— Je vois le problème, mais pas la solution.

— La solution, la voici : tu ne mettras pas les pieds à Tir-na Nog'th cette nuit.

— Attends une minute !

— Il n'est pas question d'attendre ! Tu as importé un maître stratège, et tu ferais bien d'écouter ce qu'il a à te dire.

— C'est bon, j'écoute.

— Tu as admis que tu ne pourrais sans doute pas être sur place à temps. Mais quelqu'un d'autre peut le faire.

— Qui et comment ?

— Voilà... J'ai pris contact avec Bénédict ; il est rentré. En ce moment, il se trouve en Ambre, dans la salle de la Marelle. À l'heure qu'il est, il a normalement achevé de la traverser et il attend, en son centre. Toi, tu te rends au pied des marches de la ville céleste. Là, tu attends que la lune se lève. Dès que Tir-na Nog'th prend forme, tu contactes Bénédict avec son Atout et tu lui dis que tout est prêt. Aussitôt, il utilisera le pouvoir de la Marelle d'Ambre pour se transporter à l'emplacement de la

Marelle de Tir-na Nog'th. Quelle que soit la vitesse à laquelle il se déplacera, Brand pourra difficilement arriver avant lui.

— Je vois les avantages de ton plan, dis-je. C'est le moyen le plus rapide d'envoyer quelqu'un là-haut, et Bénédict est un homme solide. Il devrait pouvoir affronter Brand sans difficulté.

Crois-tu vraiment que Brand ne prendra pas d'autres précautions ? s'enquit Ganelon. Si j'en crois ce qu'on raconte sur lui, il a le cerveau atteint, mais il est néanmoins rusé. Il devinera peut-être nos intentions.

— Possible. As-tu la moindre idée de ce qu'il risque de faire ? »

Il fit un ample geste du bras et se frappa la nuque du plat de la main.

« Un moustique, fit-il en souriant. Sale bête.

— Mais est-ce que tu penses...

— Je pense qu'il vaut mieux que tu restes en contact avec Bénédict tant qu'il sera là-haut, voilà ce que je pense. Si Brand réussit à avoir le dessus, tu devras peut-être ramener Bénédict immédiatement si tu veux lui sauver la vie.

— Bien sûr, mais...

— Dans ce cas, nous aurons perdu la partie, d'accord. Mais pas le jeu. Même si le Joyau est accordé, Brand devra parvenir à la Marelle originelle pour mettre son projet à exécution – or elle est bien surveillée.

— Oui, dis-je. On dirait que tu as pensé à tout. Ta rapidité m'a surpris.

— J'ai eu beaucoup de temps libre récemment, ce qui n'est pas toujours une bonne chose sauf si l'on en profite pour réfléchir. C'est ce que j'ai fait. À présent, je pense que tu as intérêt à agir vite. Le jour tire à sa fin.

— Tu as raison, dis-je. Merci pour les bons conseils.

— Attends les résultats pour me remercier », dit-il, et il rompit le contact.

« Apparemment, tu as eu une discussion importante, me dit Random. Quelque chose se prépare en haut lieu ?

— Ta question est appropriée, répondis-je, mais je suis à court de temps. Je te raconterai tout cela demain matin.

— Puis-je faire quelque chose pour t'aider ?

— À vrai dire, oui. Si vous pouviez monter à deux – à moins que tu ne regagnes Ambre avec un Atout – je vous en serais reconnaissant. J'ai besoin de Star.

— Bien sûr, fit Random. Aucun problème. Est-ce tout ?

— Oui, je dois faire vite. »

Nous nous dirigeâmes vers les chevaux.

« On se reverra en Ambre, me dit Random. Bonne chance.

— En Ambre, répétais-je. Merci. »

Je leur tournai le dos et m'éloignai en direction des escaliers, foulant au passage l'ombre de ma tombe qui s'étirait vers l'est.

13.

Sur la plus haute crête de Kolvir, il y a une formation rocheuse qui ressemble à trois marches. Je m'assis sur la plus basse d'entre elles en attendant de voir les choses se préciser au-dessus de moi. La nuit et la clarté lunaire étant les deux éléments indispensables, les conditions se trouvaient déjà à moitié réunies.

Je regardais d'un mauvais œil les nuages qui apparaissaient à l'ouest ainsi qu'au nord-est, car s'ils se massaient suffisamment pour faire obstacle aux rayons de lune, Tir-na Nog'th rejoignait le néant. C'est pourquoi il est toujours conseillé d'avoir au sol un homme qui puisse, à tout instant, vous ramener avec votre Atout si la cité venait à disparaître autour de vous.

Au-dessus de moi, toutefois, le ciel était dégagé et semé d'étoiles familières. Lorsque la lune se lèverait et éclairerait la pierre sur laquelle je me trouvais, alors l'escalier dans le ciel apparaîtrait, s'élevant à une hauteur impressionnante jusqu'à Tir-na Nog'th, l'image d'Ambre qui flottait au milieu des airs, la nuit.

Je me sentais las. Il s'était passé trop de choses ces derniers temps. C'était pour moi un luxe, un plaisir purement animal, que de pouvoir soudain me reposer, enlever mes bottes et me frotter les pieds, m'allonger et poser ma tête, même sur de la pierre. Je m'enveloppai dans ma cape pour me protéger du froid de plus en plus vif. Un bain chaud, un bon repas et un lit m'eussent été bénéfiques mais à mes yeux, ils appartenaient presque à un univers mythique. J'étais déjà suffisamment heureux de pouvoir me reposer un peu en laissant mes pensées dériver lentement parmi les événements de la journée, comme si j'en étais le spectateur.

Une journée fertile, certes... mais à présent, je possédais au moins les réponses à certaines questions. Pas toutes, bien entendu, mais assez pour étancher provisoirement la soif de mon esprit... J'avais maintenant une notion de ce qui s'était passé en mon absence, je saisisais mieux les données de la situation actuelle et je savais en partie ce qu'il fallait désormais faire, ce que moi, je devais faire... Et j'avais la vague impression que j'en savais plus que je ne le pensais, que j'étais déjà en possession des morceaux dont j'avais besoin pour compléter le puzzle, qu'il m'eût suffi de les remuer, de les retourner et de les présenter dans le bon sens. Le rythme auquel les récents événements s'étaient succédé, notamment aujourd'hui, ne m'avait pas laissé le temps de réfléchir... Mais à présent, certains morceaux semblaient offrir des angles curieux...

Je fus soudain distrait par un mouvement au-dessus de mon épaule, un léger éclaircissement du ciel en altitude. Me retournant, puis me levant, je scrutai l'horizon. Une lueur préliminaire venait d'apparaître au-dessus de la mer à l'endroit où la lune devait entamer sa course. Peu après, je vis surgir un minuscule arc de lumière. Entre-temps, les nuages s'étaient déplacés, mais pas au point de m'inquiéter. Je levai les yeux : au-dessus de moi, le phénomène n'avait pas encore commencé. Je pris néanmoins mes Atouts, les passai en revue et m'arrêtai à celui de Bénédict.

Ma léthargie oubliée, je me mis à contempler la lune qui se gonflait au-dessus de la mer et traçait au milieu des flots une piste de lumière. Au-dessus de moi, très haut, une forme insubstantielle, à peine visible, apparut subitement et demeura suspendue dans les airs, enluminée d'étincelles furtives. Fines comme les fils d'une toile d'araignée, les premières lignes se dessinèrent au-dessus du rocher. Observant la carte de Bénédict, j'appelai le contact...

Son image froide s'anima, et je le vis à l'intérieur de la salle de la Marelle, debout au centre du réseau, une lanterne rougeoyante posée sur le sol, à sa gauche. Il prit conscience de ma présence.

« Corwin, me demanda-t-il, l'heure est-elle venue ?

— Pas encore, lui dis-je. La lune est en train de se lever, et la cité commence seulement à prendre forme. Il n'y en a plus pour très longtemps, mais je voulais m'assurer que tu étais prêt.

— Je le suis.

— Tu as bien fait de revenir aussi vite. As-tu appris quelque chose d'intéressant ?

— C'est Ganelon qui m'a rappelé dès qu'il a su ce qui se passait. Son plan m'a paru bon, et c'est pourquoi je suis ici. En ce qui concerne la Cour du Chaos, oui, je crois avoir fait quelques découvertes...

— Un instant », fis-je.

Sous les rayons de lune, les lignes avaient pris désormais une apparence plus tangible. Je distinguais nettement, à présent, les contours de la ville au-dessus de moi, et l'escalier était entièrement visible, bien que certains endroits fussent moins marqués que d'autres. Je tendis le bras et l'élevai au-dessus de la seconde marche, de la troisième...

Ma main toucha la quatrième marche, douce et froide, qui parut céder légèrement sous la pression.

« Presque, dis-je à Bénédicte. Je vais essayer l'escalier ; tiens-toi prêt. »

Je gravis les trois marches de pierre, puis levai un pied et le posai sur le spectre de la quatrième, qui s'enfonça doucement sous mon poids. Craignant de lever l'autre pied, j'attendis, contemplant la lune, respirant la fraîcheur nocturne. Les flots s'illuminaient à mesure que s'élargissait le chenal d'argent. Levant alors les yeux, je vis Tir-na Nog'th perdre un peu de sa transparence, ternissant les étoiles qui se trouvaient derrière elle. Au même instant, l'escalier s'affermir sous mon pied, cessant d'être élastique, et j'eus l'impression qu'il pouvait désormais supporter le poids de mon corps. Je le parcourus du regard : tantôt translucide, tantôt transparent, étincelant, il s'élevait maintenant sans interruption jusqu'à la ville silencieuse qui flottait au-dessus de la mer. Je levai l'autre pied et gravis la quatrième marche. Si je le souhaitais, je pouvais faire quelques pas de plus sur cet escalator céleste et gagner le royaume des rêves concrétisés, des névroses bipèdes et des prophéties douteuses, la cité lunaire où les souhaits étaient

exaucés d'une façon ambiguë, la ville au temps déformé, à la beauté blafarde. Je redescendis et lançai un regard en direction de la lune qui se tenait en équilibre sur le rebord du monde, surmontant les flots, puis je me tournai vers l'Atout de Bénédicte qui baignait dans une lueur d'argent.

« L'escalier est solide, la lune est haute, dis-je.

— Bien, j'y vais. »

Sous mes yeux, il prit sa lanterne de la main gauche, la leva et demeura un instant immobile. Une seconde plus tard, il avait disparu, et la Marelle aussi. Et la seconde suivante, il se trouvait dans une salle identique, mais cette fois en dehors de la Marelle, non loin du départ. Aussitôt, tenant la lanterne à la hauteur de son visage, il regarda autour de lui. Il était seul.

Il se tourna, se dirigea vers le mur au pied duquel il déposa la lanterne. Son ombre s'allongea vers la Marelle, puis changea de forme lorsqu'il tourna les talons et revint à son emplacement primitif.

Je notai que la Marelle brillait d'un éclat plus pâle que celui de la Marelle d'Ambre : une blancheur argentée, sans la pointe de bleu qui m'était familière. Sa configuration était la même, mais la cité spectrale pratiquait avec la perspective des jeux étranges. Des distorsions – rétrécissements ou élargissements – semblaient troubler sans raison la surface de la Marelle comme si j'avais devant les yeux une lentille irrégulière, et non l'Atout de Bénédicte.

Je revins prendre place sur la dernière marche et repris mon observation.

Bénédicte s'assura que son épée glissait bien dans le fourreau.

« Sais-tu quel effet le sang peut avoir sur la Marelle ? lui demandai-je.

— Oui, Ganelon m'en a parlé.

— Avais-tu songé à... ce genre d'éventualité ?

— Je n'ai jamais fait confiance à Brand.

— Et ton voyage à La Cours du Chaos ? Qu'as-tu appris ?

— Je te le dirai plus tard, Corwin. Il peut arriver à tout instant.

— J'espère qu'aucune vision ne viendra te distraire », lui dis-je en pensant à mon propre séjour à Tir-na Nog'th et au rôle que Bénédict avait joué dans mon ultime aventure en ce lieu.

Il haussa les épaules.

« Leur pouvoir vient de l'attention qu'on leur prête. Et cette nuit, mon intérêt est mobilisé par un unique problème. »

Il fit tout le tour de la Marelle, inspectant chaque recoin de la salle, et s'immobilisa lorsqu'il eut terminé.

« Je me demande, lui dis-je, s'il sait que tu es là...

— Peut-être. Cela n'a pas d'importance. »

Je hochai la tête. Si Brand ne se montrait pas, nous gagnions une journée. Les gardes surveilleraient les autres Marelles, et Fiona en profiterait pour nous faire la démonstration de ses talents en matière d'arts mystérieux. Elle repérerait Brand et nous nous lancerions alors à sa poursuite. Jadis, Bleys et Fiona avaient un jour réussi à l'arrêter. Serait-elle aujourd'hui capable d'y parvenir seule ? Ou serions-nous obligés de trouver Bleys pour le convaincre de nous aider ? Brand avait-il trouvé Bleys ? Et d'ailleurs, pour quelle raison Brand tenait-il tant à ce genre de pouvoir ? Qu'il voulût simplement s'emparer du trône, voilà qui eût été compréhensible. Or... Enfin, il était fou, et il ne fallait pas chercher plus loin. C'était regrettable, bien sûr, mais qu'y pouvions-nous ? Je me demandais avec un brin d'ironie si le mal avait pour origine son hérédité ou son milieu. Nous étions tous, jusqu'à un certain point, fous à sa manière. Honnêtement, c'était bien de la folie que de se battre ainsi – alors que nous possédions tant – pour posséder un tout petit peu plus et obtenir un infime avantage sur les autres. Chez Brand, cette tendance était tout bonnement développée à l'extrême ; il était la vivante caricature d'un trait que nous possédions tous. Dans cette perspective, l'identité du traître de la famille avait-elle alors une réelle importance ?

Oui, elle avait de l'importance. C'était Brand qui était passé aux actes. Fou ou pas, il était allé trop loin. Il avait fait des choses qu'Éric, Julian et moi n'eussions pas faites. Bleys et Fiona s'étaient finalement retirés de ses complots de plus en plus touffus. Gérard et Bénédict nous dominaient d'un cran. Ils avaient fait preuve de moralité, de maturité et que sais-je encore

en refusant de participer au jeu mesquin du pouvoir. Random avait considérablement changé au cours des dernières années. Fallait-il en déduire que les enfants de la licorne mettaient une éternité à mûrir et que le phénomène qui nous affectait lentement avait en quelque sorte négligé Brand ? Ou était-ce Brand lui-même qui, par ses actes, avait contribué à développer notre maturité ? Comme c'est bien souvent le cas, il était plus intéressant de poser ces questions que d'y répondre. Nous avions suffisamment de points communs avec Brand pour être à même de ressentir un genre particulier de crainte que rien d'autre ne pouvait provoquer. Mais il était coupable, et c'était important. Quelles que fussent ses raisons, c'était lui qui avait agi.

La lune avait progressé dans le ciel, et dans ma vision de la salle de la Marelle, j'en distinguais à présent l'image. Les nuages continuaient à se rapprocher d'une manière confuse. Je songeai un instant à prévenir Bénédicte, mais mon intervention n'eût servi qu'à le distraire, et j'y renonçai vite. Au-dessus de moi, telle une arche surnaturelle. Tir-na Nog'th bravait l'océan de la nuit.

... Et soudain, Brand apparut.

Ma main se porta machinalement sur le pommeau de Grayswandir en dépit du fait qu'une partie de moi-même s'était aussitôt rendu compte qu'il se trouvait près de la Marelle, en face de Bénédicte, dans une salle obscure juchée dans les airs.

Ma main retomba. Bénédicte avait remarqué sur-le-champ la présence de l'intrus. Il se tourna vers lui et, sans esquisser le moindre geste en direction de son épée, il le fixa des yeux.

J'avais craint jusqu'alors que Brand n'arrivât par-derrière pour poignarder Bénédicte dans le dos. Une telle manœuvre eût été cependant périlleuse, car même dans la mort, les réflexes de Bénédicte lui auraient peut-être permis d'abattre son assaillant. Apparemment, Brand n'était pas si fou que cela.

« Bénédicte... En voilà... une... surprise », dit-il en souriant.

Le Joyau du Jugement flamboyait sur sa poitrine.

« N'essaie pas, Brand », dit Bénédicte.

Toujours souriant, Brand déboucla son ceinturon et laissa tomber son arme à terre. Puis, lorsque les échos se furent

estompés, il déclara : « Je ne suis pas idiot, Bénédict. L'homme qui pourra t'affronter à l'épée n'est pas encore né.

— Je n'ai pas besoin d'épée, Brand. »

Brand se mit à contourner lentement la Marelle.

« Et cependant, tu la portes comme un serviteur du trône, alors que tu aurais pu être roi.

— Être roi n'a jamais fait partie de mes hautes ambitions.

— C'est exact. » Il s'arrêta à mi-chemin. « Loyal et effacé. Tu n'as pas changé du tout. Dommage que Père t'ait si bien conditionné. Tu aurais pu aller beaucoup plus loin.

— J'ai tout ce qu'il me faut, fit Bénédict.

— ... Avoir été réprimé, élagué, aussi tôt.

— Et ce n'est pas en parlant que tu réussiras à passer, Brand. Ne m'oblige pas à te blesser. »

Brand se remit à avancer doucement ; il souriait toujours. Qu'essayait-il de faire ? Sa stratégie m'échappait.

« Tu sais, lui dit Brand, que je peux faire certaines choses que les autres ne peuvent faire. S'il y a quelque chose que tu veux et que tu penses ne pas pouvoir obtenir, profite-en. Cite-le et tu verras à quel point tu t'es trompé. J'ai appris des choses qui te sembleront incroyables. »

Bénédict se mit alors à sourire, ce qui lui arrivait rarement, et dit : « Ta proposition est sans intérêt. Je peux me rendre où je veux ; il me suffit de marcher.

— Des ombres ! » cracha Brand en s'arrêtant une nouvelle fois. « N'importe lequel des autres est capable de saisir un fantôme ! Mais moi, je te parle de réalité ! Ambre ! La puissance ! Le Chaos ! Pas les petits rêves solidifiés ! Pas les pis-aller !

— Si j'avais voulu avoir davantage, je savais ce qu'il y avait à faire. Je ne l'ai pas fait. »

Brand se remit à avancer en riant. Il avait maintenant parcouru environ un quart du pourtour de la Marelle. Le Joyau brillait d'un éclat plus vif. Sa voix résonna :

« Tu portes tes chaînes de bon gré, et tu es fou ! Mais si les biens ne t'incitent pas à les posséder et si le pouvoir ne t'intéresse pas, que dirais-tu de la connaissance ? J'ai appris les derniers secrets de la science de Dworkin et depuis, poursuivant

mes recherches, j'ai payé des prix bien sombres pour mieux pénétrer les mécanismes de l'univers. Cela, tu pourrais l'avoir à bon compte.

— Mais il y aura tout de même un prix, dit Bénédic, un prix que je refuse de payer. »

Brand secoua la tête et rejeta ses cheveux en arrière. À cet instant, une traînée nuageuse passa devant la lune. L'image de la Marelle se mit à trembler et Tir-na Nog'th devint légèrement floue. Puis la cité reprit son apparence normale.

Brand semblait n'avoir rien remarqué. « Tu es têtue, dit-il à Bénédic, tu es vraiment têtue. Mais tu ne devrais pas gaspiller ton talent pour cette Ambre où règne la pagaille, pour défendre quelque chose qui est visiblement en train de s'effondrer. Je vais gagner, Bénédic. Je vais effacer Ambre et la rebâtir. Je vais faire disparaître l'ancienne Marelle et dessiner la mienne. Tu peux être avec moi. Je veux que tu sois de mon côté. Je veux mettre sur pied un monde parfait, d'où il sera plus facile d'accéder à Ombre. Je vais fusionner Ambre et la Cour du Chaos. Je vais étendre ce royaume à travers la totalité d'Ombre. Et tu commanderas nos légions, les forces militaires les plus puissantes qui aient jamais été rassemblées. Tu...

— Si ton nouveau monde doit être aussi parfait que tu le dis, Brand, ces légions sont inutiles. Si, d'un autre côté, il doit refléter l'esprit de son créateur, je ne pense pas que ce soit une amélioration par rapport à ce que nous connaissons actuellement. Je te remercie de ton offre, mais je préfère m'en tenir à l'Ambre qui existe déjà.

— Tu es un imbécile, Bénédic. Un imbécile plein de bonnes intentions mais un imbécile tout de même. »

Brand avança de nouveau d'un pas désinvolte. Il ne se trouvait plus, maintenant, qu'à une douzaine de mètres de Bénédic... Plus que dix mètres... Il continua et s'arrêta finalement à une distance d'environ six mètres. Les pouces glissés dans la ceinture, il devisagea Bénédic. Je lançai un regard inquiet en direction des nuages qui s'amassaient et dérivait en se rapprochant de la lune. Je pouvais toutefois rappeler Bénédic à tout moment, et le déranger maintenant n'eût servi à rien.

« Pourquoi ne viens-tu m'exécuter maintenant ? lui demanda enfin Brand. Désarmé comme je le suis, cela ne devrait pas te poser trop de problèmes. Le fait que le même sang coule dans nos veines n'a aucune importance, n'est-ce pas ? Qu'attends-tu ? »

— Je t'ai déjà dit que je ne tiens pas à te faire du mal, répondit Bénédict.

— Et pourtant, tu es disposé à m'en faire, si je tente de passer. »

Bénédict se contenta de hocher la tête.

« Avoue que tu as peur de moi, Bénédict. Vous avez tous peur de moi. Même lorsque je m'approche de toi comme cela, sans arme, quelque chose doit te nouer l'estomac. Tu vois mon assurance, et tu ne te l'expliques pas. Tu dois avoir peur. »

Bénédict demeura muet.

« ... Et tu crains d'avoir mon sang sur les mains, poursuivit Brand. Tu redoutes la malédiction que je prononcerai en mourant.

— As-tu eu peur du sang de Martin sur les tiennes ? lui demanda Bénédict.

— Ce jeune prétentieux ! s'écria Brand. Il ne faisait pas vraiment partie de nous. Ce n'était qu'un instrument.

— Brand, je n'ai pas envie de tuer un frère. Donne-moi le bijou que tu portes autour du cou et reprends le chemin d'Ambre avec moi. Il est encore temps de redresser la barre. »

Brand rejeta la tête en arrière, et éclata de rire.

« Oh ! les nobles paroles ! De bien nobles paroles, Bénédict ! Dignes d'un vrai seigneur du royaume ! Devant cet excès de vertu, je vais finir par avoir honte de moi ! Et qu'est-ce qui te gêne, qu'est-ce qui t'arrête ? » Il se mit à caresser le Joyau du Jugement. « Ça ? » Il avança en riant. « Cette babiole ? Si je te la donne, est-ce qu'elle nous apportera la paix, l'amitié et l'ordre ? Est-ce qu'elle servira à racheter ma vie ? »

Il s'arrêta à environ trois mètres de Bénédict, puis il tint le Joyau entre ses doigts et le contempla.

« As-tu une notion des pouvoirs que possède cet objet ? demanda-t-il.

— Assez bavar... » commença Bénédict, et brusquement sa voix se brisa.

Brand s'empressa de faire un pas de plus, en tenant devant lui le Joyau étincelant. Bénédict, qui faisait mine de prendre son épée, venait de se figer, comme transformé en statue. C'est alors que je commençai à comprendre, mais il était déjà trop tard.

Rien de ce que Brand avait dit n'avait eu la moindre importance ; il n'avait fait que bavarder pour distraire son adversaire tandis qu'il cherchait soigneusement la portée correcte. Il avait bel et bien réussi à s'accorder en partie avec le Joyau et pour être limitée, sa maîtrise de la pierre lui permettait néanmoins de produire certains effets, grâce à des pouvoirs dont j'avais ignoré jusqu'alors l'existence. Brand avait donc pris soin d'apparaître à un point situé à bonne distance de Bénédict, puis il avait essayé le Joyau, s'était rapproché, avait fait un nouvel essai, avait avancé de nouveau, et ainsi de suite jusqu'à ce que le Joyau pût affecter le système nerveux de son adversaire.

« Bénédict, dis je, il vaudrait mieux que tu me rejoignes. » J'eus beau exercer ma volonté, il ne bougea pas, il ne répondit pas. Son Atout fonctionnait toujours, car je pouvais assister à ce qui se passait et je ressentais sa présence, mais je ne pouvais l'atteindre. Manifestement, le Joyau ne paralysait pas uniquement ses organes moteurs.

Scrutant le ciel, je vis que les nuages continuaient de se concentrer en se rapprochant de la lune qu'ils risquaient de masquer d'ici peu. Si je ne parvenais pas à rappeler Bénédict lorsque cela se produirait, il tomberait à la mer, car une fois la lumière voilée, la cité s'évanouirait. Il me vint alors à l'esprit que Brand, s'il était averti du danger, pouvait se servir du Joyau pour dissiper les nuages. Mais pour ce faire, il lui eût sans doute fallu libérer Bénédict, et je ne pensais pas qu'il fût disposé à le faire. À présent, toutefois, les nuages paraissaient moins pressés. Mon raisonnement allait peut-être se révéler parfaitement inutile, mais par précaution, je sortis l'Atout de Brand et le mis de côté.

« Bénédict, Bénédict, déclara Brand en souriant, à quoi bon être la plus fine lame au monde si tu ne peux bouger pour

prendre ton épée ? Je t'ai dit que tu étais un imbécile. Croyais-tu que j'allais marcher vers la mort de mon plein gré ? Tu aurais dû te fier à la peur que tu as très certainement ressentie. Tu aurais dû savoir que je ne pénétrerais pas désarmé en ce lieu. Quand je t'ai dit que j'allais gagner, je parlais sérieusement. Tu étais pourtant un bon choix, car tu étais le meilleur, et je regrette beaucoup que tu n'aies pas accepté ma proposition. Mais maintenant, cela n'a plus d'importance. On ne peut plus m'arrêter. Les autres ne peuvent rien faire, et après ta disparition, tout sera beaucoup plus facile. »

Il glissa une main sous sa cape et produisit une dague.

« Bénédicte, fais-moi passer ! » criai-je en vain. Pas la moindre réaction, pas la moindre énergie capable de me transporter là-haut.

Je saisis alors l'Atout de Brand en songeant au duel qu'Éric et moi nous étions livrés avec nos Atouts. Si je parvenais à frapper Brand à travers son Atout, peut-être pourrais-je rompre sa concentration et l'obliger à relâcher Bénédicte. Je résolus donc de projeter toutes mes facultés sur la carte afin de lancer un assaut mental massif.

Mais il ne se passa rien. La voie était sombre et gelée.

Il ne pouvait y avoir qu'une seule explication : sa concentration et sa liaison mentale avec le Joyau étaient si complètes qu'il m'était tout simplement impossible de le joindre. Tous les accès m'étaient désormais interdits.

Soudain, au-dessus de moi, l'escalier devint plus pâle. Lançant un regard en direction de la lune, je vis que sa face était en partie voilée par quelques cumulus plus hardis que les autres. Enfer !

Je reportai mon attention sur l'Atout de Bénédicte. Cela me parut long, mais je parvins à rétablir le contact, obtenant ainsi la preuve que, quelque part à l'intérieur, Bénédicte était toujours conscient. Brand, qui s'était rapproché d'un pas, était toujours en train de l'accabler de sarcasmes. Suspendu à sa lourde chaîne, le Joyau rougeoyait avec un éclat qui témoignait de son activité. Une distance d'environ trois pas séparait les deux hommes. Et Brand jouait avec sa dague.

« ... Oui, Bénédic, disait-il, tu aurais sans doute préféré mourir au combat. D'un autre côté, tu peux voir là une sorte d'honneur, un honneur insigne. Car c'est grâce à ta mort, d'une certaine manière, que naîtra bientôt un ordre nouveau... »

Durant un bref instant, derrière eux, la Marelle s'effaça, mais je ne pus me résoudre à détourner mon regard pour observer la lune. Dos à la Marelle, parmi les ombres qui tressaillaient dans la lumière incertaine, Brand semblait n'avoir rien remarqué. Il avança encore une fois d'un pas.

« Mais assez discuté, dit-il. J'ai une tâche à accomplir, et la nuit n'est pas éternelle. »

Il s'approcha de Bénédic et abaissa sa dague.

« Bonne nuit, beau Prince. » Et il s'apprêta à frapper.

À cet instant, le bras droit de Bénédic, cet appareil étrange arraché à ce lieu fait d'ombre, d'argent, et de rayons de lune, jaillit comme un serpent attaquant sa proie. Cette merveille recouverte de plaques d'acier étincelantes semblables aux facettes d'une pierre précieuse, pourvue en guise de poignet d'un fabuleux réseau de câbles d'argent, parsemée de rivets de feu, ce jouet suisse stylisé et squelettique, cet insecte mécanique fonctionnel, terrifiant et beau à sa manière, se déplaça à une vitesse telle que je ne pus le suivre, tandis que le reste du corps de Bénédic demeurait immobile, figé comme une sculpture.

Les doigts mécaniques saisirent la chaîne du Joyau pendu au cou de Brand et aussitôt, le bras se leva. Soulevé au-dessus du sol, Brand lâcha sa dague et porta les deux mains à sa gorge.

Derrière lui, une fois de plus, la Marelle s'effaça et réapparut avec un éclat diminué. À la lueur de la lanterne, le visage de Brand paraissait blême et déformé. Et Bénédic, inébranlable, maintenait son assaillant à bonne hauteur. On eût dit une potence humaine.

La Marelle s'assombrit et au-dessus de moi, les marches de l'escalier commencèrent à s'estomper. La face de la lune était à moitié voilée.

En se tordant, Brand leva les bras au-dessus de sa tête et attrapa la chaîne de part et d'autre de la main qui la serrait. Il était fort, comme nous le sommes tous. Je vis ses muscles se gonfler et son visage noircir. Bientôt, son cou ne fut plus qu'un

ensemble de câbles tendus à l'extrême. Il se mordit la lèvre, et tandis qu'il tirait sur la chaîne, un filet de sang coula dans sa barbe.

Dans un claquement suivi d'un cliquetis, la chaîne cassa. Brand tomba à terre et roula sur lui-même. Suffoquant, il se tenait la gorge.

Lentement, très lentement, Bénédict baissa son étrange bras. La chaîne et le Joyau se trouvaient toujours en sa possession. Puis il plia l'autre bras en soupirant profondément.

La Marelle était de moins en moins distincte. Au-dessus de moi, Tir-na Nog'th devint transparente. La lune avait quasiment disparu.

« Bénédict ! lui criai-je. Est-ce que tu m'entends ?

— Oui », répondit-il d'une voix très douce, et il commença à s'enfoncer à travers le sol.

« La cité est en train de s'effacer ! Il faut que tu me rejoignes tout de suite ! »

Je lui tendis la main.

« Brand... » dit-il en se retournant.

Mais Brand s'enfonçait, lui aussi, et je vis qu'il ne pouvait l'atteindre. Je pris la main gauche de Bénédict et tirai brutalement. Nous roulâmes au sol à côté de l'affleurement rocheux.

Je l'aidai à se redresser, puis nous nous assîmes sur la pierre. Nous restâmes longtemps sans rien dire. Levant les yeux, je vis que Tir-na Nog'th avait disparu.

Maintenant, je songeais à tout ce qui s'était produit si vite et si soudainement au cours de la journée. Le poids de l'épuisement s'abattait sur moi ; j'étais vidé de toute énergie, et je sentais qu'il me fallait dormir dès que possible. Je n'avais plus les idées très claires. Il s'était passé beaucoup trop de choses récemment. La tête appuyée contre la pierre, je contemplais les astres et les nuages. Les morceaux... les morceaux qu'il eût suffi de remuer, de retourner et de pousser pour les voir s'ordonner... ces morceaux étaient en train de remuer, de se retourner et de se pousser en ce moment même, et on eût dit qu'ils le faisaient de leur propre initiative...

« Penses-tu qu'il est mort ? » s'enquit Bénédict en m'arrachant à mes rêveries emplies de formes émergeantes.

« Probablement, répondis-je. Il était en piteux état lorsque la ville s'est décomposée.

— Mais la chute est longue. Il a peut-être eu le temps de s'échapper par un moyen analogue à celui qu'il avait utilisé pour venir.

— Pour le moment, dis-je, cela n'a guère d'importance. Tu l'as mis hors d'état de nuire. »

Bénédict fit entendre un grognement. Il tenait toujours le Joyau dont l'éclat s'était considérablement amoindri.

« C'est vrai, dit-il enfin. La Marelle est maintenant en sécurité. Mais je me dis... je me dis qu'il y a longtemps, un jour, nous aurions pu ne pas dire quelque chose qui a été dit, et faire quelque chose qui n'a pas été fait. Quelque chose qui, si nous l'avions su, lui aurait peut-être permis d'évoluer d'une façon différente, quelque chose faisant qu'il serait devenu un homme autre que cet être amer et faussé que j'ai vu là-haut. Il vaut mieux qu'il soit mort à présent. Mais c'est une perte ; il aurait peut-être pu s'épanouir. »

Je ne répondis pas. Il pouvait avoir raison ou tort, mais c'était sans importance. Brand avait peut-être atteint les limites de la psychose, quel que soit le sens que puisse avoir ce mot ; et d'un autre côté, peut-être était-ce entièrement faux. Il y a toujours une raison à tout. Lorsque quelque chose a été souillé, lorsque quelque chose d'horrible se produit, il y a à cela une raison. Mais la situation n'en demeure pas moins sale et horrible, et les explications n'y changent rien. Si quelqu'un commet un acte écoeurant, il y a à cela une raison. Découvrez-la, si le cœur vous en dit, et vous découvrirez pourquoi cet homme est une ordure. Le fait est, cependant, que le mal demeure. Brand avait agi, et une psychanalyse posthume ne changerait rien. Nos pairs nous jugent uniquement selon nos actes et leurs conséquences. Quant au reste, vous n'en retirez qu'un misérable sentiment de supériorité morale en vous disant que vous, vous auriez fait quelque chose de mieux. Alors, autant laisser le ciel s'occuper de tout cela. Je ne suis pas qualifié pour trancher.

« Nous ferions mieux de retourner en Ambre, dit Bénédict. Il y a beaucoup de choses à faire.

— Attends, fis-je.

— Pourquoi ?

— J'ai réfléchi. »

Comme je n'ajoutais rien, il me dit : « Et puis ?... »

Je pris mon jeu et, lentement, je remis à leurs places habituelles l'Atout de Brand et celui de Bénédict.

« Est-ce que tu ne t'es pas posé certaines questions au sujet du nouveau bras que tu portes ? lui demandai-je.

— Bien sûr que si. Tu me l'as rapporté de Tir-na Nog'th, dans des circonstances bizarres. Il me va, et il fonctionne. Et cette nuit, il a fait ses preuves.

— Parfaitement. Ne trouves-tu pas que dans cette histoire, le hasard a bon dos ? C'est la seule arme grâce à laquelle tu as pu déjouer, là-haut, le pouvoir du Joyau. Comme par hasard, elle faisait partie de toi... et comme par hasard, c'est toi qui as été envoyé là-haut. Maintenant, prends ce que je viens de te dire, repars en sens inverse et recommence : n'y a-t-il pas là une chaîne de coïncidences extraordinaire – ou plutôt, absurde ?

— Si tu présentes les choses de cette façon..., dit-il.

— J'y tiens. Et tu te rends sans doute compte, aussi bien que moi, que cela ne s'arrête pas là.

— D'accord, admettons. Mais comment ? Comment cela s'est-il produit ?

— Je n'en ai pas la moindre idée », dis-je en tirant la carte que je n'avais pas regardée depuis bien longtemps et dont je sentais entre mes doigts la froideur, « mais ce n'est pas le procédé qui importe. Tu n'as pas posé la bonne question.

— Qu'aurais-je dû dire ?

— Pas « Comment ? », mais « Qui ? ».

— Tu penses que cette chaîne d'événements, jusqu'au moment où nous avons repris possession du Joyau, est entièrement due à une intervention humaine ?

— Je n'en sais rien. Qu'est-ce qui est humain et qu'est-ce qui ne l'est pas ? Mais ce que je crois, c'est que quelqu'un que nous connaissons tous les deux est revenu, et qu'il se trouve derrière tout cela.

— Entendu. Mais qui » ?

Je lui montrai l'Atout que je tenais en main.

« Père ? C'est totalement ridicule. Il y a de grandes chances pour qu'il soit mort. Cela fait si longtemps.

— Tu sais qu'il aurait pu manigancer tout cela. Il est tellement retors. Et nous n'avons jamais su quelle était la limite réelle de ses pouvoirs. »

Bénédict se leva et s'étira, puis il secoua la tête.

« À mon avis, Corwin, tu es resté trop longtemps exposé au froid. À présent, rentrons.

— Sans vérifier si mes suppositions sont exactes ? Allons, sois sportif, assieds-toi et donne-moi une minute. On va essayer son Atout.

— Il aurait déjà contacté quelqu'un.

— Je ne le pense pas. En fait... Voyons, j'ai bien le droit de m'offrir ce caprice. Qu'avons-nous à perdre ?

— D'accord, pourquoi pas ? »

Il s'assit à côté de moi, et je tins l'Atout de manière que nous pussions tous deux le voir. Nous le fixâmes des yeux. Ouvrant les portes de mon esprit, je cherchai le contact. Qui s'effectua presque immédiatement.

Il nous regardait en souriant.

« Bonsoir, nous dit Ganelon. Vous avez fait du beau travail. Je suis content que vous m'ayez rapporté ma breloque. J'en aurai besoin d'ici peu. »

FIN TOME IV